



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

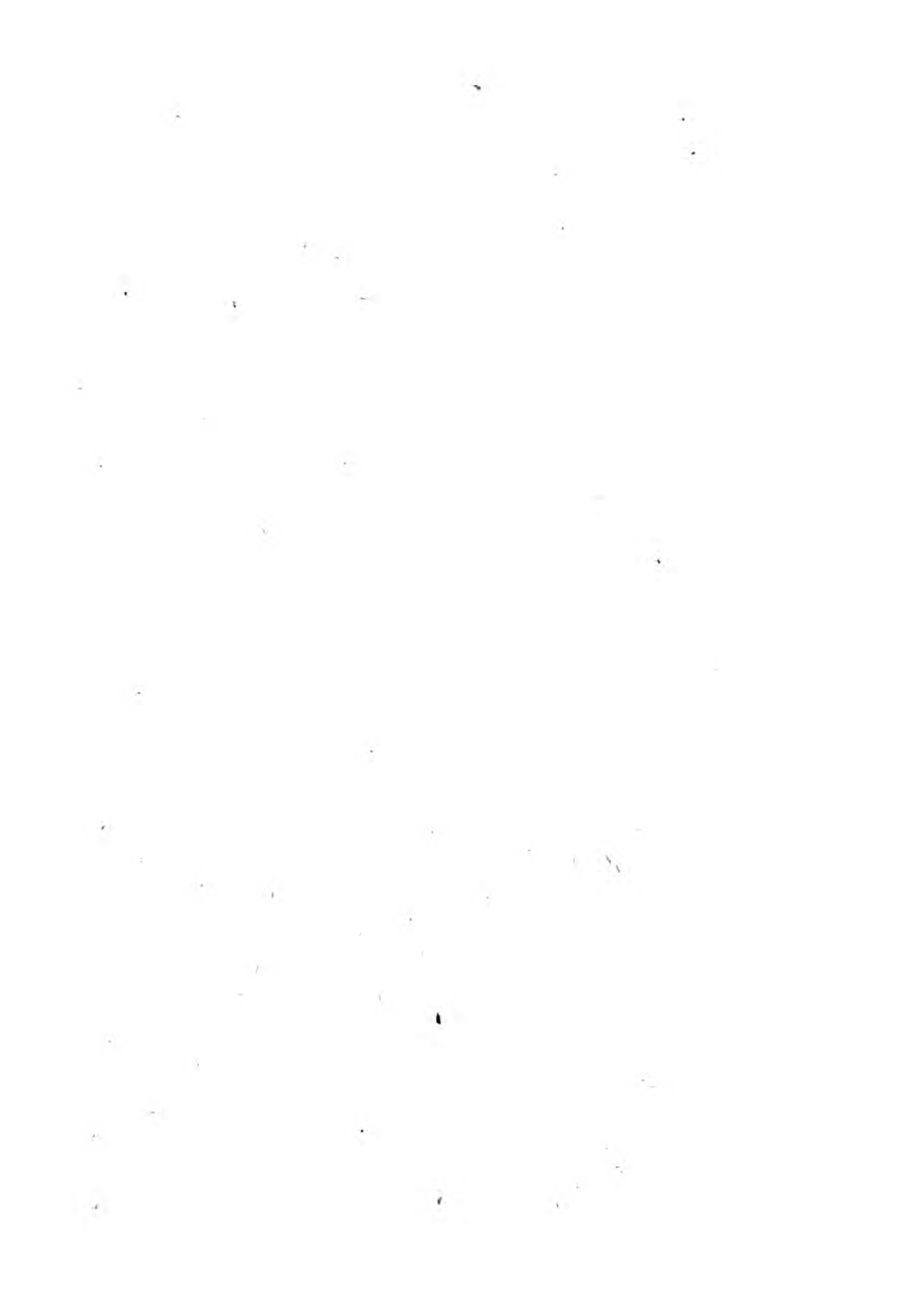


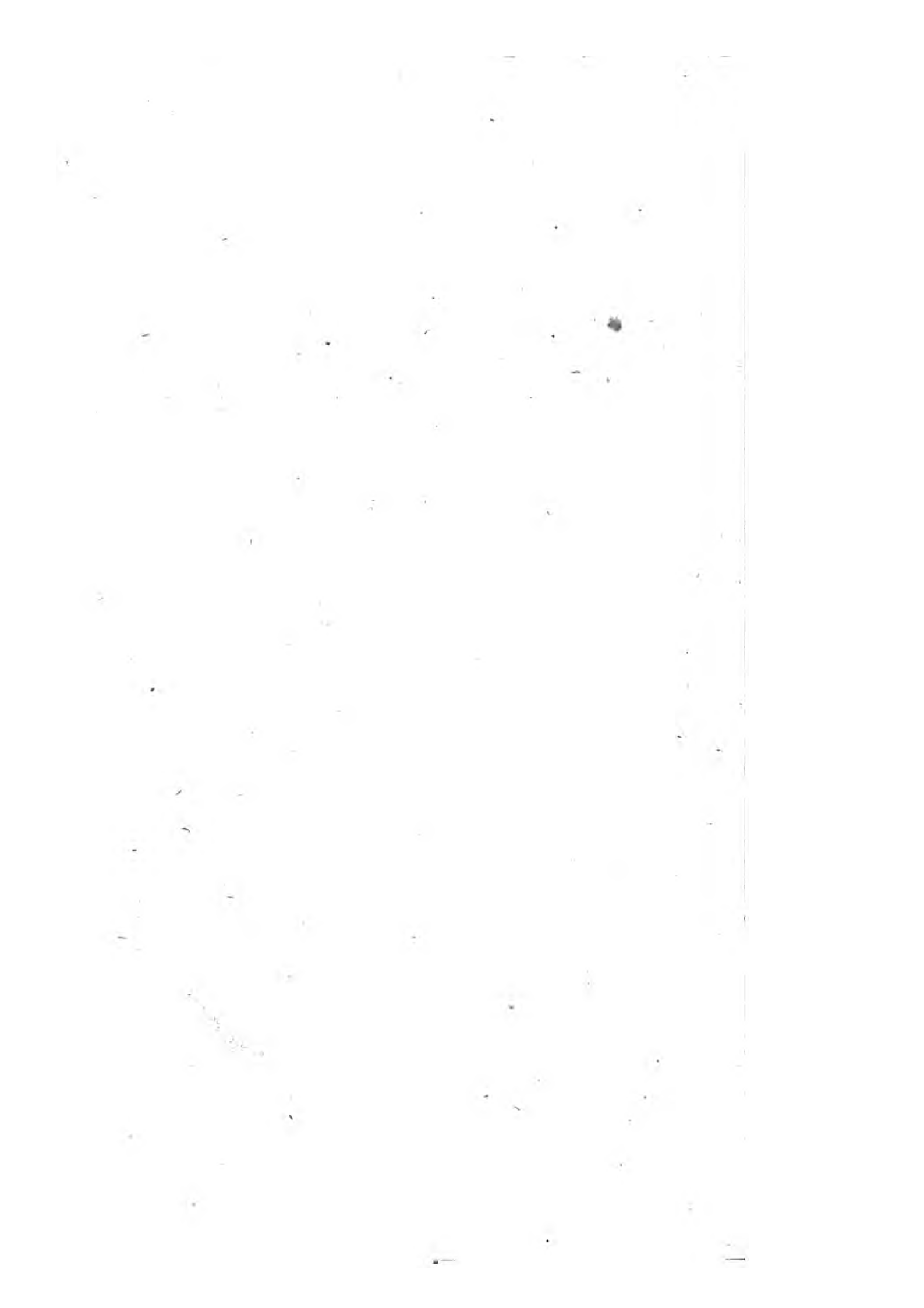


Joseph Granville Stuart Goff,
Gale Park.

Vol. Tr. II A. 139







LES
DELASSEMENS
CHAMPÊTRES,

OU
MÊLANGES
D'UN PHILOSOPHE

*Sérieux à Paris , & badin à la
Campagne.*

TOME SECOND.



A LA HAYE.

M. DCC. LXVII.





ÉPITRE
DÉDICATOIRE,
A M. B. F. G.

Cher & aimable ami,

*I*L y a plus de trente ans que je vous ai consacré les affections de mon cœur, ainsi l'on ne doit pas être surpris que je vous dédie aujourd'hui quelques opérations de mon esprit. Les premières sont les plus solides & les plus sensées, mais vous êtes capable d'apprécier les unes & les autres. Quoique je vous regarde comme un homme unique, je découvre en vous de quoi appanager honnêtement dix ou douze particuliers. L'activité de votre ame, de votre corps & de votre esprit sont en raison égale, & ne se trouvent jamais au dessous de ce que vous avez à exécuter; vous avez souvent excité l'amour, l'amitié, la curiosité, la reconnoissance, & plus sou-

vent encore , l'ennui & l'ingratitude ,
mais c'est le sort des hommes bienfaisans ,
& de tous ceux qui ne désirent des ri-
chesses que pour les répandre sur les au-
tres. Sujet fidèle, Citoyen généreux, Ami
essentiel , Parent admirable , comment
ne seriez-vous pas aimé des hommes &
encore plus des femmes. J'avoue que les
inconstances ou les coquettes , & je mets
la fortune à la tête , ont pu vous faire
quelques infidélités , mais subjuguées par
vos qualités , par vos agrémens , elles
ont dû rougir de leur aveuglement , &
vous en dédommager par un retour favo-
rable. Je sais que la jalousie vous a peu
menagé , mais sait-elle respecter tout ce
qui s'élève au dessus d'elle : vous êtes
cher à tous ceux qui vous connoissent ,
laissez babiller ceux qui vous déchirent ou
vous ridiculissent sans vous connoître , &
continuez à faire le bien , dont le princi-
pe est dans votre cœur. Que les décla-
mateurs s'expliquent en votre présence ,
ils seront souvent confondus , honteux
& désarmés. Vous avez trop d'affaires
pour parler jamais des autres , & vous
faites trop de choses pour que les désœu-
vrés ne s'occupent pas de vous ; mais

DÉDICATOIRE. 7

si l'on se plaisoit autant à dire le bien que le mal, que ne publieroit-on pas sur votre compte. Quelle multitude de services n'avez-vous pas rendus ? Combien n'avez-vous pas assisté de misérables en tout genre ? Quelle quantité de familles n'avez-vous pas secourues ? Quelle foule d'ouvriers & de pauvres n'avez-vous pas fait vivre ? Enfin, quels services n'avez-vous pas rendu à l'humanité en partageant avec elle des ressources qui auroient procuré la misère d'une foule de mortels, si vous les aviez bassement amoncélées pour votre propre compte. Les hommes sont injustes, intéressés, & souvent raisonnent mal : hé bien ! il faut dédaigner leurs clameurs, quand ils n'ont à nous reprocher que d'avoir fait du bien. C'est un excès peu commun, & dont on n'a point à rougir auprès de ceux à qui l'on ne doit rien. Oui, je dirai hautement que je n'ai point vu de malheureux, à l'aspect duquel votre cœur & votre bourse ne s'ouvrirent tendrement, & si la bienfaisance est un crime, vous êtes un des premiers coupables de notre siècle. Souhaitons qu'il y en ait beaucoup de votre espèce. Vous ne trouvez jamais

d'obstacle, lorsqu'il s'agit de rendre service, & vous mettez autant d'esprit à vaincre les difficultés, que les autres en emploient à les faire naître. Je conviens que volant par nature au devant de tout ce qui peut obliger, vous avez souvent fait des ingrats, mais c'est un rôle si ordinaire, qu'on ne doit pas s'en affliger: les gens reconnoissans suscitent plus d'ennemis que les ingrats. Les premiers publient les bienfaits qu'ils ont reçus, ils en parlent toute leur vie, & ils soulèvent par là tous ceux qui croient avoir à se plaindre de n'avoir pas été également favorisés. Ce sont réellement eux qui font naître l'envie & la tracasserie. Ils embarrassent souvent le bienfaiteur par des visites, par des présens, par des remerciemens & des éloges; la plupart des Auditeurs se croient humiliés par le récit des choses qu'ils ne sont pas capables de faire. Les ingrats au contraire vous laissent tout-à-fait à votre aise, ils ne vous fatiguent point, ils vous oublient, ils ne disent rien de ce que vous avez fait pour eux, ils ne font point votre éloge, & par leur silence ils empêchent la jalousie des compétiteurs de se réveiller & de

DÉDICATOIRE. 9

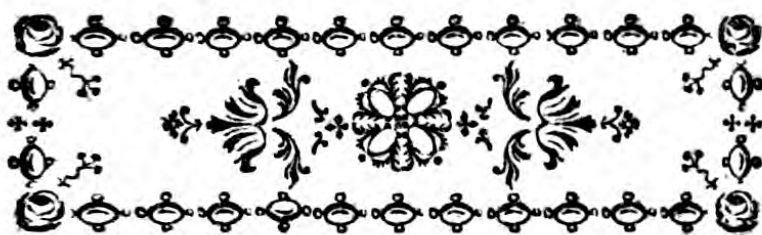
se venger ; disons donc qu'un ingrat a sa commodité , & qu'on ne diroit pas beaucoup de mal de vous , s'il n'y avoit pas beaucoup de bien à en dire. La vie humaine est un théâtre où tous les caractères se trouvent rassemblés. Beaucoup de gens y font de mauvais rôles , & ils les jouent mal. Cependant , nous ne devons pas abandonner le spectacle. Contentons-nous de ne pas l'applaudir. Défiez-vous de ces idées philosophiques , qui vous éloigneroient du commerce des humains , pour chercher dans la retraite des douceurs sombres & idéales : j'ai souvent éprouvé que votre séjour champêtre est le charme de la nature , que l'air qu'on y respire fait naître des idées séduisantes & badines ; mais il en faut user avec sobriété , vous êtes fait pour vivre avec les hommes , & pour les obliger encore ; la nature & l'habitude vous le commandent , dussiez-vous voir encore votre discernement trompé. Vous êtes humain , & vous devez servir vos semblables sans en attendre de reconnoissance. Vous ne devez pas avoir un seul ennemi , mais vous avez des jaloux ; eh bien ! il vaut mieux en faire

10 ÉPITRE DÉDICATOIRE.

que de l'être ; l'on médit de vous , l'on vous calomnie , réjouissez-vous d'être assez heureusement né pour ne faire jamais ni l'un ni l'autre , & pour n'aspirer en aucun cas à vous venger. Vous feriez moins d'envieux & de bavards , si vous n'aviez pas des amis puissans , de l'esprit , des talens , une ame bienfaisante , & d'autres avantages qui vous distinguent du vulgaire. Loin donc de vous affecter en mal , applaudissez-vous de l'amitié de ceux qui connoissent votre valeur , & qui savent vous rendre justice. Je fais gloire d'être du nombre , & j'atteste comme témoin oculaire , que vous savez faire le bien , dire le bien , & le bien dire sans motifs d'ostentation. Vous n'avez vécu que pour les autres , songez à vivre pour vous-même & pour vos amis , dont vous embélissez la société. Votre bonheur est l'objet de mes désirs , & l'hommage public que je vous rends sans vous en avoir prévenu , est un tribut que je paie à la vérité & à l'inaliénable attachement avec lequel je suis ,

Mon délicieux ami ,

Votre , &c.



L'ESPRIT

ET

LA CHOSE.

CHAPITRE I.

*Ma vocation. J'écris à mon oncle le Curé
qui me répond.*

JE suis né dans ce siècle-ci, à
Leyden, ville des Provinces-
Unies. Mon père y exerçoit la
Médecine, & il avoit acquis dans cette
profession une fortune égale à sa ré-
putation. Il me destinoit à suivre la mé-
me carrière, mais le commerce des
malades & des morts me parut insup-
portable. Je craignis le reproche des
familles désolées. Je redoutai les acci-

dens de la nature , dont je craignois de me rendre garant. Enfin , je me méfiai de la capacité & de l'expérience que je pourrois acquérir ; en sorte que par crainte & par délicatesse de conscience , je me fortifiai dans des dispositions diamétralement contraires à celles de ma famille. Mes premières études étoient finies. M. Vanterdouk , mon père , pressoit ma détermination sur le choix d'un état. C'étoit un petit homme bourru , contrariant & absolu. Le parti de la guerre me paroissoit le plus beau , & celui de ne rien faire me sembloit le plus commode. Ma mère , par de tendres insinuations , m'invitoit aussi à choisir un point de direction , mais la paresse étoit mon péché mignon ou ma vertu favorite. J'avois un oncle maternel qui possédoit une Cure assez considérable dans le Diocèse de Trèves. Il soutenoit commodément les infirmités de la vieillesse , & paroissoit devoir me désirer pour son successeur. Ma mère m'invitoit à mettre sa prétendue bonne volonté à profit , en me destinant à l'état Ecclésiastique. J'étois assez porté par mon goût à profiter sans peine de la

graisse de la terre , mais la dépendance des supérieurs m'effrayoit. Il falloit renoncer à l'amour , & les plaisirs qu'il me promettoit me paroissoient aussi flatteurs que ceux de la table. La nature m'avoit appanagé de façon à les partager également : ainsi , dans ma perplexité, je prie le parti d'écrire à mon oncle , & de le consulter amicalement sur les faveurs & les disgraces de son état. Je le priois de m'éclairer avec sincérité , & de me guider dans ma vocation. Il parut flatté de ma confiance , & il me révéla bonnement les mystères cachés de son ordre. Sa réponse est une espèce de sermon que je soumets avec plaisir à l'instruction de la jeunesse.

Mon cher Samuel , je dois vous parler avec franchise ; écoutez - moi pour le bien de votre corps & le salut de votre ame.

S'il est un état qui exige plus particulièrement l'éminence des vertus , c'est sur-tout , celui d'un Ecclésiastique , & notamment dans la personne d'un Curé. Placé à la tête d'une Paroisse , comme une bannière à la procession , chacun a les yeux sur lui , & sa fonction est de

tracer aux autres, la route qu'ils doivent suivre. Mais plus le caractère dont il est revêtu, est délicat & respectable, plus il est environné d'écueils auxquels la foiblesse humaine a peine à résister, sans une grace toute particulière. J'en ai fait toute ma vie une épreuve assez dure pour en retracer ici le souvenir, & je m'applaudis journellement dans ma solitude, d'être parvenu à ce point de maturité, qui m'affranchit de plus en plus des naufrages auxquels j'étois continuellement exposé. Je ne prétends pas que tout soit vice ou vertu de tempérament, mais je crois que la nature aide beaucoup à l'un & à l'autre. Plus l'on vieillit, plus les droits du tentateur s'affoiblissent sur nous. La fougue des passions subjugué ou martyrise nécessairement la jeunesse, & se seroit souvent une raison pour user d'indulgence, mais la charité est rare, & l'on impute communément aux vices du cœur, ce qui n'est que l'effet de l'exfervescence du sang. Ceux entr'autres que la nature a formés d'un limon plus calme, sont impitoyables, & ne pardonnent pas qu'on soit plus sanguin ou plus robuste qu'eux.

Ce sont ces raisons conçues dans le sein d'une Philosophie villageoise, qui m'ont tenu perpétuellement aux prises avec moi-même. Ma vie a été un combat perpétuel contre les assauts qu'un fier démon livroit à ma foible vertu, & si j'en ai triomphé tout-à-fait, j'en suis moins redevable au jeûne & à la prière, qu'à l'empire du temps qui a affoibli le pouvoir de mes armes. Une tranquillité absolue a succédé aux mouvemens impétueux qui m'arrachotent à moi-même, & je me trouve, graces à Dieu, en situation de donner à mes confrères, des exemples & des leçons que je dois à ma propre expérience.

L'écueil le plus ordinaire de notre vertu, est le Confessionnal. Il est difficile d'entendre de sens froid la peinture naïve que fait une novice des dangers auxquels son innocence est exposée. Les tentations dont elle fait le tableau, nous en donnent à nous-mêmes, & la vertu murmure de ce que la piscine n'est pas une glacière. Une femme en nous livrant son secret, se met dans notre dépendance, & semble nous faire acquérir des droits puissans sur elle. C'est

alors qu'on sent que l'esprit est prompt & que la chair est fragile. On interroge à tort & à travers, & la tête s'enflamme. Les Evêques ne confessent point, & c'est ce qui les rend si sévères sur cet article. Le même emploi les rendroit plus indulgens, mais des exemples frappans, des affaires, & le poids de leur dignité les dispensent de s'en mêler. Ils devroient du moins ne confier le dépôt de la pénitence, qu'à des ministres qui eussent passé l'âge de cinquante ans. Il arriveroit plus rarement qu'en s'occupant du soin de sauver une ame étrangère, l'on risque de perdre la sienne propre. Messieurs les Prélats ont encore sur nous l'avantage de la variété des courses, des objets, des occupations, & des devoirs qu'ils peuvent remplir à leur aise.

Nous sommes sédentaires, peu dissipés, & le cercle de nos occupations est très-circonscrit. Les jours sont courts en hiver. Le temps & les chemins nous condamnent à la solitude. Les livres sont rares parmi nous, parce qu'ils sont chers & que nous sommes pauvres. Une domestique est la seule machine organisée

qui nous réponde. Elle est vieille, elle est laide, mais c'est le seul animal que nous voyons de notre espèce. Elle représente seul la nature entière, & occupe une ame dans l'oïveté. Que faire alors ? On se croit tête à tête, mais le diable se met sourdement de la partie. Il est fort, il est malin ; il s'érige en maître, & nous fait tomber dans un précipice, qui de sens froid ne paroîtroit séduisant ni par les fleurs, ni par les parfums.

J'ajoute à ces disgrâces, celles de vivre perpétuellement avec des mortels sans frein, sans politesse, & toujours de subjuguier par la brutalité de leurs passions. Les vices nous tyrannisent à la Campagne aussi fortement qu'au sein des Villes, mais sous d'autres formes. Ils ne font que changer d'objets & savent moins se déguiser. L'ivresse, la vengeance, la calomnie, la jalousie n'exercent qu'un empire plus fort sur un peuple grossier & sans éducation. L'on ne pardonne rien à ceux que par état on doit respecter & craindre ; ainsi, croyez que j'ai été plus qu'un autre, exposé à l'envie, tout est ici bas dans

l'ordre des proportions. L'on se divise autant pour des petits intérêts que pour des grands, & tout genre de rivalité engendre des querelles. Croyez-donc que ce n'est pas une occupation médiocre que d'établir l'ordre, de maintenir la paix, de reconcilier les ennemis, de soigner les malades, d'assister les pauvres, de veiller sur les mœurs, & de donner toujours un bon exemple. Depuis quarante ans je combats pour le faire, & je me suis vu forcé à me donner des parens plus proches que vous. Je m'en repens, & je n'ai jamais mieux servi, que depuis que j'ai acquis les invalides; mes travaux & ma gloire ne doivent pas vous encourager à entrer dans mon Régiment, & je crois en bon oncle, devoir vous en dissuader, d'après ma propre expérience. Une femme vous amusera plus qu'un bréviaire. Le service en est plus actif & moins journalier: d'ailleurs, il n'est pas obligatoire. Samuel, votre patron, étoit un grand Prêtre, & vous ne seriez qu'un pauvre & petit Prêtre; ainsi, pour votre propre avantage, je ne compte pas vous résigner, & je mourrai où j'ai vécu:

adieu , mon neveu , pourvoyez - vous ailleurs.

Cette lettre me fit faire de sérieuses réflexions , & j'en conclus qu'il falloit prendre d'autres arrangemens , mais j'hésitois sur le choix d'une détermination fixe.

CHAPITRE II.

Je me décide & je quitte mes parens.

MOn père fatigué de mes remises , me signifia à la fin , que pendant le cours de mon indécision , il me réduiroit au nécessaire le plus exigü. Je soutins pendant quelque mois l'effet de sa menace avec assez de constance ; mais l'exemple de mes camarades , qui jouissoient d'un agréable superflu , m'entraîna à la fin à sortir de ma léthargie , & je me déterminai à l'étude des loix , qui est en vénération dans le pays où je me trouvois. Je m'y livrai avec assez d'assiduité , & comme on se forme l'habitude de se recueillir , aussi facilement que celle de se dissiper , après

m'être combattu moi-même, je triomphai de mes premiers dégoûts, & je parvins à me faire un plaisir de la vie sédentaire qui m'avoit alarmé dans le principe. J'étudiai avec exactitude les Loix Romaines, le Droit public de l'Allemagne, & je me livrai successivement à la connoissance particulière des Loix des différens peuples de l'Europe.

La collection qui m'effraya le plus, fut celle des loix Françoises. On me présenta dix volumes d'Ordonnances des Rois de France, en m'assurant que cette réunion ne contenoit pas la dixième partie des Loix que la Monarchie avoit enfantées. Je tremblai au premier aspect; cependant j'eus le courage d'entreprendre cette lecture formidable; & après un travail infatigable, je me trouvai borné au quatorzième siècle. Je suivis mon étude, en lisant les principales Ordonnances intervenues depuis, & je trouvai qu'il m'étoit facile de composer une bibliothèque assez nombreuse, en n'y insérant que les Loix de la France. Le Libraire avec qui j'entretenois correspondance à Paris, m'af-

sura qu'il me faisoit grace de plusieurs millions d'Arrêts du Conseil qui n'avoient jugé que des cas particuliers, & qui n'étoient dûs qu'aux circonstances.

Cette lecture instructive, mais peu amusante, me fit présumer que les François doux, polis, aimables, étoient le peuple chez qui la manie de plaider étoit le moins en vogue. Je n'imaginois aucun cas que je ne visse prévu & décidé. Les Réglemens de Police avoient pourvu à tout. Je trouvois la tranquillité assurée de tous côtés. Tous les réglemens sur les successions, sur les mariages, sur l'état des enfans, me paroissoient dictés par la sagesse même. Chaque citoyen me paroissoit en sûreté à l'abri des Loix. La commodité, l'agrément, sembloient avoir été aussi l'objet des Législateurs, & je ne rencontrois par-tout que justice & prévoyance. Hélas ! disois-je, que ce peuple est heureux ! Tandis qu'il dort, la Loi veille pour lui. Tout est fixe, tout est décidé pour son bonheur. Tout se rapporte chez lui à la paix & à l'abondance. S'il s'élève une difficulté, elle doit être vidée à l'instant. Tout four-

mille de Juges ; & il suffit de les aborder le texte à la main. Pourvu qu'ils sachent lire , les voilà Jurisconsultes ; rien ne leur laisse matière à doute. Plein de ces idées flatteuses , je me pénétrai du désir d'aller respirer l'air d'un climat où devoit régner l'harmonie. Je pressentis mes parens ; mais je trouvai mon père armé de l'opposition la plus vive. J'employai des raisons séduisantes pour vaincre sa répugnance , & mes efforts furent inutiles. Il m'objecta qu'il y avoit en France près d'un million d'hommes qui exerçoient ou pouvoient exercer la fonction de Juges. Il me représenta que le Droit étoit divisé en 200 Coutumes différentes , & que souvent de poste en poste on y changeoit d'usage. Il m'assura qu'il y avoit des procès qui , pendant vingt ans entiers s'engraissoient de la substance de leurs maîtres , & qui devenoient souvent si gros , qu'on ne pouvoit plus les porter ni les rapporter. Il me soutint que , tandis que les propriétaires plaidans maigrissoient à vue d'œil , les pères nourriciers de leurs contestations se gonfloient d'un embonpoint suffoquant , & que

trois générations mouroient souvent à la suite infructueuse d'une instance. Toutes ces raisons ne me touchèrent point. Je les attribuai à la crainte qu'un vieux père avoit de perdre de vue son fils unique. Ma curiosité étoit plus forte que sa logique, & je me confirmai dans mon projet. Mais, pour ne point l'effaroucher, & m'interdire les secours que j'attendois de lui, je me décidai à temporiser & à me faire un pécule qui me constitua moins dans la dépendance de sa suprême économie.

J'étois voisin d'un Répétiteur de Droit qui avoit une fille assez jolie, âgée d'environ seize ans. Elle avoit les pâles couleurs, & souvent elle venoit au logis chercher des ordonnances pour opérer sa guérison. Je l'observai de plus près, & je la disposai en ma faveur par l'intérêt vif que je parus prendre à sa santé. Le genre d'étude auquel je m'étois consacré, me donna des facilités pour lier connoissance avec son père; nous en vinmes bientôt à l'intimité, & je me proposai de faire une cour assidue à Mademoiselle Olinde, sa fille, qui apprenoit à faire des modes. Je lui rendois

de fréquentes visites , & j'en recevois d'elle toutes les fois que le prétexte de sa maladie l'attiroit chez mon père. La familiarité s'établit entre nous ; & pendant que M. de Vantardouk lui faisoit faire un cours de Médecine expérimentale , je lui en faisois faire un de Droit ; mais fort différent de ceux que son père exerçoit ailleurs. Un témoin indiscret vint inopinément déranger l'harmonie où nous vivions , & Mademoiselle Olinde vint en pleurant m'en faire la confidence. Je cherchai à la rassurer , quoique je fusse moi-même dans le plus grand embarras. Je l'assurai au moins que j'avois plus de talent que mon père pour la guérir de ses pâles couleurs ; mais je ne pus l'arracher au plus violent désespoir ; elle exhala en reproches , en menaces , & me signifia que le mariage seul pouvoit me soustraire à la fureur dont sa famille alloit être transportée.

Je fus alarmé de ses projets , & après m'être épuisé pour tempérer l'aigreur de sa bile , je me déterminai à prendre mon père pour premier confident , dans l'espérance que l'aveu de ma position serviroit de véhicule au voyage que j'avois projeté.

Mon

Mon père écouta ma confession sans colère, mais avec émotion. Il me fit un long sermon sur la continence pratiquée par Hypocrate & prescrite par Gallien. Je lui représentai que la faiblesse humaine étoit chez moi dans toute sa force : & nous conclûmes enfin, que le seul moyen d'échapper aux poursuites qu'on alloit diriger contre moi, étoit de me dépayser, & d'aller respirer l'air de France.

Ma mère pleura, & mon père tira avec peine, de son coffre fort, deux cens Louis, qu'il y auroit impitoyablement laissé moisir, si je n'avois pas fait une sottise.

Je sortis de Leyden avec le moins d'éclat qu'il me fut possible, & je me rendis à Strasbourg, où je crus pouvoit impunément donner de mes nouvelles à Mademoiselle Olinde.

Ma lettre étoit raisonnée, & je l'avois composée en légiste, par la certitude où j'étois qu'elle seroit communiquée à son père. » Le prétendu crime, » Mademoiselle, dont je me suis noirci » envers vous, ne blesse ni le droit naturel, ni le droit des gens. C'est sur-

» plement une action personnelle & in-
 » civile. La réparation la plus efficace
 » seroit un mariage ; mais la modicité
 » de ma fortune me fait désirer une
 » femme stérile. C'est l'espérance de
 » vous trouver telle qui ma fait hasarder
 » l'usage de vos bontés , & je vois avec
 » chagrin que nous nous sommes trom-
 » pés tous les deux. Je suis dans un
 » pays où la loi me met à couvert de
 » vos poursuites ; mais mon père a une
 » bourse que je livre à votre vengeance.
 » Je ne me plaindrai jamais des dédom-
 » magemens que vous pouvez en obte-
 » nir. Il y a si long-temps qu'il purge
 » toute la Ville , qu'on ne risque rien
 » à le purger à son tour. Notre faculté
 » générative va sans doute armer la Fa-
 » culté de Médecine & la Faculté de
 » Droit. Je suis fort aise de ne voir ce
 » combat que de loin ; mais je n'en serai
 » pas moins toute ma vie avec attache-
 » ment & remords. Votre , &c.

J'appris, en effet, quelques jours après
 que la guerre étoit déclarée, & qu'on
 nous poursuivoit chaudement. Je laissai
 à mon père le soin de s'en démêler
 comme il pouvoit. Il étoit le premier

principe du mal , puisque j'avois reçu de lui la disposition à le commettre. Mes vœux ne tendoient qu'à me voir habitant de Paris. Je m'en étoit fait une idée délicieuse qui se fortifioit journellement par les narrations dont on m'entretenoit. Je pris donc la résolution de me mettre en route , & j'achetai , à cet effet , une vieille chaise de poste qu'on me vendit pour une neuve , graces à la peinture dont on l'avoit chamarrée,

CHAPITRE III.

Querelle en route.

JE pris des chevaux de postes & me fis conduire à l'endroit où je devois prendre des relais. Mon premier soin , en arrivant , fut de solder le compte du postillon , à qui je donnai vingt-cinq sols pour chaque cheval , & dix sols pour les deux postes qu'il avoit faites. Il compta plusieurs fois l'argent que je lui avoit remis , & me regardant fixement : *combien donc* , dit-il , *me donnez-vous pour mes guides.* Je lui répon-

dis doucement que je lui donnois cinq sols , conformément aux réglemens du Royaume. *Au diable les réglemens* , reprit - il , en jurant pontificalement , *je m'en soucie comme du prône ; fouillez, fouillez dans votre poche.* Je l'assurai tranquillement que j'étois en règle , & lui présentai un petit recueil où j'avois puisé mes instructions , mais il me l'arracha brusquement des mains & le jetta à terre avec indignation. Cette brusquerie me fis monter le feu au visage , & je m'avançai vers lui avec colère. Alors il s'arma de son fouet & se mit en devoir de m'imprimer des stigmates sur le visage. Je tirai mon couteau de chasse , & je me vis dans l'instant environné d'une foule de valets d'écurie , qui , munis de fourches & de bâtons , se dispoisoient à me disséquer. Je pris une contenance plus tempérée , & je demandai s'il n'y avoit pas dans le lieu un habitant principal chargé de rendre la justice aux étrangers. L'on me dit qu'il ne se mêloit pas de ces sortes de contestations , & la multitude qui s'étoit assemblée prononça hautement ma condamnation. J'insistai

pour voir le Juge ; mais il nous prévint. C'étoit un Charron du lieu , qui , allant à son travail , & voyant du monde amassé dans la cour , étoit entré volontairement pour apprendre le sujet de la rumeur. Cinquante personnes prirent la parole à la fois , pour lui dire la cause du tumulte. Je voulus parler aussi , mais ma voix étoit étouffée. Cependant il devina ce dont il étoit question , & me condamna à doubler la somme que j'avois proposée. Je lui montrai le texte qui m'avoit servi de guide ; & il me dit gravement qu'il falloit distinguer l'Esprit de la Chose ; qu'à la vérité l'Esprit étoit à cinq sols , mais que la Chose alloit couramment à dix , & noblement à douze. Je fus obligé de me soumettre à sa décision , & je promis de retenir la distinction de l'Esprit à la Chose quelque incertitude qui put en résulter. Je demandai d'autres chevaux ; & un nouveau postillon , en me regardant de travers , me fit continuer ma route. Je sentis bien que cette dépense inattendue augmenteroit mes frais de voyage ; mais je m'en consolai par la modicité de l'objet.

CHAPITRE IV.

J'arrive à Paris

J'Admirai la magnificence des routes qui conduisent à la Capitale, & l'intelligence avec laquelle cette partie avoit été administrée. C'est une source de commodités & de richesses pour l'intérieur du Royaume. C'est aussi un attrait pour attirer les étrangers, & les inviter à venir répandre de l'argent dans le Royaume : mais je fus choqué en arrivant à la porte de la Ville, de me heurter le nez contre une barrière de bois grossier & à moitié pourri. L'on me dit que la dépense qu'il faudroit faire pour réformer cette difformité, retomberoit sur des Fermiers qui rendoient à l'Etat plus du 120 millions par année, & je fus étonné qu'une Ferme qui avoit déjà produit plusieurs milliards, n'eut pas encore supporté une modique dépense, nécessaire à l'embéllissement des avenues de la Ville du monde la plus vantée.

L'idée que je m'étois faite de sa ma-

gnificence, ne fut pas moins combattue à l'aspect des gardes qui se présentèrent pour visiter mon bagage. Je n'avois jamais vu de Régiment si mal équipé & si peu uniforme. Je fus tenté de croire que la Ville choissoit & habilloit mal ses troupes, mais je fus tiré de mon erreur par un des préposés qui m'apprit que les Fermiers généraux lui donnoient environ cent écus pour fouiller poliment tous les passans, tandis que mille gens lui donneroient six fois autant pour être dispensés de cette cérémonie.

J'allai loger au fauxbourg St. Germain, dans un hôtel garni, qui m'avoit été indiqué par un jeune Officier avec qui j'avois fait connoissance à Strasbourg. Il m'avoit promis de me joindre incessamment, & m'avoit chargé de retenir, en l'attendant, deux appartemens qui nous missent à portée de vivre ensemble.



CHAPITRE V.

Ma Promenade.

LE lendemain de mon arrivée , je sortis de bon matin , & j'allai promener ma curiosité par la Ville. Elle n'eut pas lieu d'être satisfaite. J'entrai dans une Eglise , j'y fus aussi-tôt assailli de tous côtés par une multitude de mendiens chargés de vermines & plus dégoutans les uns que les autres. J'aurois voulu inutilement me recueillir & me livrer à la prière.

Ils m'interrompoient perpétuellement par une monotonie insoutenable , & me forçoient à me déranger de ma place. L'un me mettoit sous le nez un bras pourri , l'autre me tourmentoit pour considérer une jambe ulcérée. Le cœur me bondissoit à chaque instant , & je crus être dans la réceptacle des infirmes de la Capitale. Je me retirai avec dégoût , & fus dans une Eglise voisine. Le même spectacle choqua ma vue , & il se présenta encore à moi dans cinq ou six

temples différens que je parcourus. Je ne doutai plus que la mendicité ne fut tolérée, lorsque je vis les rues jonchées de pauvres, qui fatiguoient ouvertement les passans. Les uns faisoient retentir l'air de leurs cris plaintifs; d'autres chantoient ou jouoient du violon; ceux-ci étaloient aux yeux du public & des femmes grosses, des nudités affreuses & indécentes; ceux-là étoient environnés de leur famille entière, & représentoient une crèche, en montrant sur de la paille une fourmilière d'enfans, auxquels ils apprenoient leur métier. Je ne pus m'empêcher de me révolter contre ce désordre. A quoi donc, disois-je, servent les bonnes loix, & à quel propos en fait-on pour ne les pas exécuter? Je me souviens d'avoir lu dans les ordonnances de ce peuple, que la mendicité publique a été proscrite sous des peines très-grièves.

Il y a eu, à ce sujet, des réglemens & des peines prononcées en 1532, 1538, 1541, 1543, 1544, 1547, 1570, 1590, 1596, 1606, 1619, 1625, 1628, 1629, 1632, 1657, 1724, & enfin en 1765; or, tous ces

réglemens n'ont point été révoqués. Ils paroissent sages & utiles aux citoyens: par quelle fatalité donc en néglige-t-on l'usage? Je m'approchai, pour être éclairci, d'un Ecclésiastique, dont l'extérieur annonçoit la vertu. Je lui dis que j'étois étranger, & que je le priois de m'instruire des causes de ce désordre. Vous avez raison, dit-il, d'en paroître choqué. Il ne faut l'imputer en particulier, ni au Souverain, ni à ceux qui sont chargés du soin de veiller à l'exécution de ses ordres. Le défaut de fonds, le partage de l'autorité, & nombre de causes générales occasionent ces abus. D'ailleurs il faut vous observer que chez un peuple léger, l'esprit & la chose concourent rarement ensemble. Faire des loix, c'est l'esprit, les observer, c'est la chose; or, tant de gens s'intéressent à laisser la loi sans effet, qu'elle tombe en dessuétude. Il faudroit que ceux qui doivent la maintenir, eussent autant de courage, que ceux qui l'enfreignent ont d'obstination; or, l'homme se lasse plutôt de bien faire, que de faire mal; & voilà la véritable cause des inconvéniens qui nous pour-

suivent. Je quittai mon homme & suivis au hasard la première rue qui se présenta à moi.

Je rencontrai des marchés, dont l'odeur étoit insupportable & auxquels il n'étoit pas possible d'aborder sans courir risque de la vie. Les hommes se heurtoient l'un l'autre, & risquoient d'être accablés sous le poids des fardeaux dont ils étoient chargés. Les charrettes se croisoient mutuellement, & formoient un embarras qui sembloit ne devoir jamais cesser. Les charretiers se battoient en jurant, les femmes s'injurioient pour ou contre, & une douzaine de carrosses attendoient impatiemment que la fusée fut dé mêlée. Je m'échappai de la bagarre, au risque d'être cent fois estropié, & je gagnai une petite rue où je comptois trouver mon salut, mais je me vis arrêté dans le milieu par une charrette & un carrosse de place, qui barroient la totalité de la rue, & disputoient chaudement pour savoir lequel des deux reculeroit. L'on fut obligé d'appeler un Ministre de la Police, accompagné de la garde. Le tumulte augmenta encore, & pour ne point attendre

jusqu'à la nuit la fin du spectacle , je me retirai de la foule , en me disant à moi-même , mais il me semble avoir lu que les rues devoient offrir un passage libre à ceux qui les fréquentent. Les loix ordonnent qu'elles soient nettoyyées & propres pour entretenir la salubrité. Elles défendent aussi d'appliquer des échoppes aux maisons , tant pour ne point gêner la liberté publique , que pour ne point déshonorer l'aspect des Palais magnifiques. Cependant , l'on voit ici autant de baraques que d'hôtels ; l'on y voit plus de pierres éparfées dans les rues , qu'on ne croit en voir dans la construction des bâtimens même. Tout paroît dans une confusion dégoûtante. Plein de mauvaise humeur , je me précipitai dans une maison que j'augurai être un caffè. Je me fis servir du thé , & je liai , en le prenant , conversation avec un homme âgé , dont la figure me parut assez revenante. Je lui témoignai ma surprise sur tous les objets qui avoient frappé ma vue. Je vois bien , me dit-il , que vous êtes étranger. Ecoutez-moi , & votre étonnement cessera. Il y a long temps que nos Rois ont donné des Ordonnances

pour que les rues s'élargissent lors des nouvelles constructions, de manière que deux voitures puissent passer par-tout de front, mais ces loix sont journellement éludées. Les Maçons pour s'y soustraire, conservent les fondations à un pied ou deux hors de terre, & bâtissent sur cet ancien fonds, qu'ils réparent ensuite; ainsi, sous prétexte de ne point faire un nouvel œuvre, on garde l'ancien alignement, & l'on oppose un obstacle qui peut encore durer 200 ans. Si l'homme public s'oppose à cet abus, le propriétaire de la maison fait agir tout son crédit pour qu'on ne lui enlève pas quelques pieds de terrain. C'est souvent un homme en place, un Magistrat, ou un homme riche qu'on craint de désobliger. Sa prétention trouve des protecteurs qui s'opposent aux efforts des premiers contradicteurs, & les choses restent dans le dérangement où elles étoient. Ne remarquez-vous pas des rues où certaines maisons débordent de quatre pieds, tandis que d'autres sont renfoncées de six: eh bien, c'est une enseigne qui affiche le crédit des propriétaires. Les premiers en ont trouvé, les autres

38 LES DELASSEMENS.

n'en ont point eu , & la chose publique souffre de cette bigarure. A l'égard de la propreté des rues , nos ordonnances renferment à ce sujet les dispositions les plus sages. Il y a des entrepreneurs publics , qui par un Edit de 1706 , sont chargés du nettoiemment des rues & des places publiques , & qui sont payés sur les ordonnances du Juge de Police.

1.° Il est défendu à chaque habitant de jeter par les portes ou les fenêtres des eaux infectées ou des immondices ; les artisans doivent même réserver les ordures que leur profession occasionne , pour être portées dans des tombereaux.

2.° Chaque propriétaire est tenu de faire journellement balayer devant sa porte aux heures marquées.

3.° Il doit y avoir dans toutes les maisons des fosses qu'il n'est point permis de curer sans le congé de la Justice.

4.° Il n'est permis ni de laisser séjourner des fumiers dans ses cours , ni d'en faire des amas le long des murs.

5.° Les Charretiers qui les enlèvent , sont astreints à se servir de voitures

closes , pour que rien ne s'en échappe.

6.° Il est défendu de nourrir dans l'enceinte de la ville des porcs , des lapins , des oyes , des canards ou des pigeons.

7.° Ceux qui font bâtir doivent faire enlever journellement les terres & décombemens qui proviennent des démolitions , ou ils font enlevés à leurs dépens.

8.° Les jardiniers & autres , qui exposent des marchandises en vente , ne doivent point laisser les superfluités de leurs denrées , mais ils sont obligés de les amasser dans des paniers , & de rendre leurs places nettes.

Enfin , les voyeries doivent être éloignées de la ville , & les vuidangeurs doivent avoir des tonneaux exactement clos , & ne paroître que dans la nuit. Ils doivent balayer le terrain qu'ils ont occupé dans la rue , & ne jamais s'arrêter en chemin sous quelque prétexte que ce soit.

Je connoissois , lui dis-je ces sages ordonnances , & je suis étonné qu'avec tant de précautions vous nagiez dans la fange , qu'on trouve dans vos rues

40 LES DELASSÈMENS

des places vuides , & qu'aux risques de se tuer cent fois par jour , on rencontre à chaque minute des amas de pierres immenses , des trains de voiture & mille autres matériaux monstrueux. Je me rappelle qu'une ordonnance du mois de Juillet 1609 , enjoint à tout propriétaire des places vuides , de bâtir dans six mois , sous peine de voir adjudger son terrain à un autre. Il est également prescrit aux entrepreneurs de ne point faire venir de matériaux en plus grande quantité qu'il n'est besoin pour leur travail actuel. Il est défendu aux épiciers & autres marchands , de laisser sur le pavé leurs tonnes & leurs ballots ; l'exécution de ces loix seroit utile aux citoyens.

J'en conviens , reprit-il , mais il est une multitude de choses admirables dans la spéculation , & impossibles dans la pratique. Chacun est tenu de balayer devant sa porte , mais peut-on mettre à l'amende le Suisse d'un Duc & Pair , d'un Maréchal de France , d'un homme en place , aussi aisément qu'une Fruitière ? Le maître se passionne , il injurieuse , il se remue , & souvent les

subalterne n'en est que pour sa peine & la haine qu'il a encourue. Personne ne se rend justice. Tous les habitans de la ville veulent trouver les nécessités & les agrémens de la vie, comme s'ils croissoient dans la ville même. Ils déclament si quelque chose leur manque sur la commodité; ils font plus, ils s'irritent, s'il leur en coute quelque chose pour payer leurs aises, mais les trois quarts n'ont jamais réfléchi que pendant qu'ils dorment, trente personnes qui valent mieux qu'eux, veillent, se tourmentent & sont agitées pour leur faire trouver à point & à bon compte le pain, la viande, le poisson, & les autres denrées destinées à leur subsistance. Il est une foule d'inconvéniens inévitables dans une grande ville, & c'est l'ignorance qui les supporte le plus impatiemment.

Il est vrai que la ville est surchargée de pierres, & qu'elle ressemble à une carrière, mais attribuez en la cause aux temples, aux édifices publics qu'on est forcé de construire. L'éloignement des matériaux doubleroit la dépense des propriétaires; la raison veut donc

42 LES DELASSEMENS

qu'on use de condescendance à cet égard, & souvent elle est due à la dignité de ceux qui font bâtir.

Je trouvai que mon homme avoit du bon sens, & je m'en séparai avec peine pour regagner mon logis. Comme j'ignorois la route que je devois prendre, j'engageai le garçon du café à m'arrêter un carosse de place, il m'en amena un dont le conducteur avoit douze ans au plus : je ne lui trouvai pas l'âge prescrit par l'ordonnance, & j'aimai mieux m'informer aux passans de la route que j'avois à tenir. Je suivis, donc à pied, le chemin qu'on m'indiqua, mais au tournant d'une rue, je me trouvai renversé dans les boues par un cheval qu'un charretier conduisoit au trot. Cet accident excita une rumeur, & je vis un des spectateurs mettre la main sur le collet du charretier. Je soutins qu'il étoit sujet à l'amende. 1.^o Parce que contre les défenses portées aux réglemens, il n'étoit pas à pied dans la ville. 2.^o Parce qu'il avoit fait troter ses chevaux. 3.^o Parce qu'il avoit cinq chevaux sur sa voiture. Il objecta pour sa défense qu'il venoit d'amener sept poinçons de vin

pesant plus de quatre milliers, & j'en conclus qu'il étoit en contravention à l'ordonnance du 23 Mai 1718, & à une déclaration du 14 Novembre 1724, suivant lesquelles, il devoit avoir une voiture à quatre roues, ne conduire que trois chevaux, marcher à pied & n'aller que le pas. Les spectateurs rirent de mon érudition, & après quelques pourparlers, on laissa le charretier continuer son chemin, sous prétexte que je n'avois éprouvé aucun mal. Je continuai donc ma route & j'arrivai à mon hôtel, accablé de lassitude & couvert de crottes.

CHAPITRE VI.

Je me promene encore.

LE lendemain je me fis enseigner le chemin de la Cathédrale, & je m'y rendis par un abord indigne de la magnificence d'une grande ville. C'étoit un Dimanche & l'affluence y étoit nombreuse. Je n'y remarquai pas la décence prescrite par l'article 39 de l'ordonnance de Blois, & par l'ordonnance de Louis

XIV du 13 May 1650. Les uns se promenoient, d'autres causoient, & des aveugles en dérangeant tout le monde, parloient aussi haut qu'un prédicateur, tandis que des loueuses de chaises crioient à tue tête & dispuoient aigrement pour obtenir la récolte de leur rétribution. J'entrai en sortant dans un hôpital, où je vis tous les maux rassemblés. Les morts & les mourans étoient confondus sur le même grabat, & quatre personnes attendant le trépas dans un même lit, me présentèrent le plus triste tableau de la misère humaine. Un autre Hôpital attira aussi ma curiosité. J'y remarquai l'utilité d'une administration attentive, mais j'en conclus que l'entrée & la sortie de la vie, étoient deux époques funestes pour ceux que la pauvreté poursuivoit.

Je retournai dîner à mon Auberge, & je fus surpris de n'y pas trouver un domestique que j'avois pris à mon service en arrivant, sur la recommandation d'une fille de la maison. Je l'attendis avec impatience & ne le voyant pas revenir je conçus des allarmes sur sa fidélité. Ce soupçon me porta à aller

faire l'inventaire de mes hardes & je vis avec douleur qu'il me manquoit un habit complet, une redingote, six chemises fines & deux paires de bas de soie. Je fis monter la répondante & je l'interrogeai sur les connoissances qu'elle pouvoit avoir au sujet de cet homme. Elle m'avoua ingenuement que la charité seul l'avoit porté à me le présenter, qu'elle l'avoit vu une seule fois causant familièrement avec une de ses amies & qu'elle l'avoit jugé uniquement sur sa figure. Je la blamai de son imprudence & je fus faire ma déclaration chez un Commissaire. Il me reprocha la légéreté avec laquelle j'avois pris un pareil sujet à mon service, mais je lui objectai que je m'étois fondé sur la police publique qui étoit censée veiller pour l'intérêt des citoyens. Je lui rappelai une ordonnance de François I. du mois de Décembre 1540, & deux reglemens faits par Charles IX & Henri III. en 1567 & 1577, par lesquelles les domestiques doivent rapporter un certificat écrit de leur maître, pour constater les raisons qui les ont fait congédier. Je convins que je m'étois décidé

témérement sur la foi d'une simple servante ; mais je remarquai aussi que le laquais n'avoit observé aucun des points prescrit par l'ordonnance de Police du 16 Octobre 1720. J'avouai encore que je ne l'avois pas discuté assez attentivement. En effet , je me souvins qu'il portoit du linge beaucoup plus beau que le mien , & que vrai semblablement il ne l'avoit pas acheté. Sa frisure élégante étoit surmontée d'un chapeau dont le bord couvroit l'étoffe entière. Il étoit relevé d'une gance d'argent des plus amples. Une culotte de velours , des bas de soie , & un habit à boutons d'argent , annonçoient plutôt la représentation d'un Seigneur petit maître , que celle d'un domestique. J'aurois dû augurer que la garde-robe de ses maîtres étoit devenue la sienne , mais ces réflexions ne s'étoient pas présentées à moi. Je m'en étois tenu à l'esprit de la loi , & mon laquais avoit emporté la chose : ainsi , je me retirai confus de mon peu de prévoyance.

Pour me dissiper , je me mis à rêver à ma fenêtre en voyant passer le public. La diversité des habits , des mines , des

états , me fournissoit un spectacle amusant ; mais je fus choqué de voir sous mes yeux cinq enterremens de gens qu'on alloit déposer à leur Paroisse. Mon hôte monta pour causer avec moi , & je lui fis mes représentations à ce sujet. Je lui contai que la loi des douze tables avoit sagement ordonné que la sépulture des hommes se fit hors des villes : *hominem mortuum in urbe ne sepelito , neve urito*. Je lui dis même qu'on m'avoit parlé d'une ordonnance rendue en 1765 , & dont l'objet paroissoit utile , ainsi que j'étois étonné qu'on l'eut oubliée dès sa naissance. Il convint que l'intention avoit été jugée salutaire , mais que la forme dérangoit presque toujours les bonnes opérations du fonds. Ma réponse fut qu'avant de promulguer une loi , il falloit consulter les gens au fait de la matière , rapprocher les Jurisconsultes & les formalistes , & ne publier de réglémens qu'avec leur concours unanime ; enfin , qu'il étoit plus à propos de prévoir les inconvéniens avant la loi , que de la réformer après qu'elle avoit été rendue. Il convient de mes principes , mais il m'observa que l'orgueil humain

mettoit toujours des entraves aux meilleurs établissemens. La salubrité, ajoutait-il, reclame en vain ; la vanité encore plus forte la combattra sans cesse, & si l'intérêt s'en mêle, malgré le vœu des gens bien intentionnés, le règlement tombera dans la multitude de ceux qu'on admire, qu'on invoque & qu'on n'exécute pas. L'esprit est d'un côté, la chose reste de l'autre.

Je passai la soirée à la maison, & j'eus la satisfaction d'y voir arriver l'Officier avec qui je m'étois lié à Strasbourg. Il se nommoit Valmeck, & avoit servi dans cinq ou six Régimens. Il étoit brave jusqu'à en être querelleur, vif jusqu'à la brutalité, voluptueux jusqu'au libertinage, buveur jusqu'à l'ivrognerie, franc jusqu'à la médifance, joueur jusqu'à l'excès, généreux jusqu'à la prodigalité, au reste gai, aimable, obligant, & d'une facilité sans égale, pour entreprendre toutes les choses extraordinaires.

Nous nous retrouvâmes avec une joie mutuelle, & après avoir soupé ensemble, nous nous retirâmes dans deux chambres voisines l'une de l'autre.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Nous allons au Spectacle.

VAlmek se rendit dans ma chambre de bon matin. Il me parla des connoissances qu'il avoit à Paris, & ne me nomma que des Marquises ou des Comtesses dont je n'avois jamais lu les noms. Quelques histoires qu'il m'en conta me les rendirent suspectes, & j'augurai qu'il n'étoit lié qu'avec des aventurieres, à qui il assignoit gratuitement des dignités imposantes. Il prétendit qu'il étoit forcé de sortir pour des affaires relatives à son Régiment, & il s'engagea à venir me reprendre le soir sur les cinq heures, pour nous rendre à l'Opéra, que la capitation des Acteurs faisoit représenter extraordinairement.

Il fut exact à sa promesse, & nous partîmes pour un spectacle qui m'avoit prévenu d'avance par toutes les merveilles que j'en avois entendu dire.

La Salle étoit pleine, & je fus ébloui par l'immensité des diamans qui frappèrent ma vue. Je crus voir rassemblées

toutes les richesses du Mogol & de Golconde. Je fus tenté de connoître les femmes qui formoient un si brillant spectacle, & je m'approchai d'un groupe où je vis trois ou quatre rieurs qui promenoient leurs regards sur l'assemblée. J'écoutai attentivement leur propos, & je m'attachai sur-tout à suivre un grès garçon, qui paroissoit avoir copieusement dîné, & qui faisoit joyeusement la parodie du cercle dont nous étions environnez. Vois-tu, disoit-il à un autre, cette grosse effrontée dont la gorge nage dans la graisse ! Eh bien elle est à louer. Son Financier l'a quittée, parce qu'il l'a trouvée en rapport avec un petit Officier qu'elle entretenoit de ses bienfaits. Dans sa mauvaise humeur il a battu la femme de chambre & congédié le cuisinier ; mais elle s'en console, parce qu'elle lui a escamoté un écrain de diamans, qu'elle proteste de ne pas lui rendre. Celle qui est avec elle, subsiste des libéralités d'un Robin épaulé, qui se ruine à compte sur la succession future de son père ; & la troisième est une jeune novice qui ne fait pas encore les grands rôles, & qui se borne à gra-

pillier, en attendant que son tempérament soit formé. Dans la loge à côté, sont trois bourgeoises décaffées, qui tirent avantage de leur qualité, pour se faire payer plus cher. On les soupçonneroit de courir après le plaisir, mais elles courent après l'argent, pour obtenir le superflu que leurs maris prodiguent ailleurs. Elles sont réduites au plus exigu nécessaire; elles sont des bassesses pour figurer, & leur état les chagrine, mais elle ont des titres, & la vanité les console. Au dessus est la petite V. qu'on prendroit pour une Déesse du Carême. Elle a ruiné en six mois un Américain qui s'étoit lié à son char, mais il ne lui a malheureusement pas repris tout ce qu'il lui avoit apporté du nouveau monde. Il lui a donné en gros, un fonds qu'elle détaille, & depuis huit jours elle a loué un appartement sur la Paroisse de Saint Cosme. En allant le visiter elle en a déjà payé le denier à Dieu au fils du propriétaire, qui lui donnera la main lorsqu'elle quêtera.

La loge suivante est occupée par quatre filles qui ne se quittent point & qui se détestent. La première est la fille

52 LES DELASSEMENS

d'une blanchisseuse, qui a sali plus de linge que sa mère n'en a lavé. Elle se nomme Gogo. La suivante demuroit chez une marchande de modes, d'où un Abbé l'a retirée pour chiffonner & repasser ses rabats. La troisième a débuté par figurer dans les coulisses de l'Opéra Comique. Elle a voyagé en Angleterre avec un fils de famille qui avoit volé ses parens. A l'exemple de Thésée il l'a abandonnée. Elle est revenue ici avec le postillon d'un milord, & après avoir trafiqué quelque temps sur le pavé de Paris, elle a été ramassée par un Caissier, qui aime toutes les femmes excepté la sienne. La dernière a été fille lingère, mais ennuyée de faire des chaufsons, elle a voulu gagner des bas de soie dans un hospice dont elle connoissoit l'Abbesse. Son père qui étoit frotteur, l'a différentes fois frottée d'importance, & elle s'est retirée de chez lui pour s'attacher à la fortune d'un vieil employé, qui s'engraissoit dans les vivres, pendant que les autres mourroient de faim. Derrière ces Nymphes est un Auteur, sec, affamé & glorieux. Il est leur commensal, & se charge de

leur fournir de l'esprit en échange du corps. Elle le maltraitent , mais il ne laisse pas de leur rendre de petits services , & c'est le parrain bannal des enfans qu'elles font. L'homme qui est à côté de lui est un militaire, qui s'est retiré il y a vingt ans. Sa fortune est modique , & il occupe son désœuvrement aux promenades , au café , & dans tous les endroits où il n'en coûte rien pour vivre. Une Croix est son passe-partout , & il s'en fait un titre pour ennuyer tout le monde.

Mon homme analisa toute l'assemblée dans le même goût , & j'eus lieu d'en conclure qu'il y avoit au spectacle peu de femmes de qualité , & encore moins de femmes sages.

La pièce se jouoit & je n'en avois pas encore entendu un mot , lorsque nous fûmes joints par un autre évaporé qui se mit à nous raconter toutes les intrigues des coulisses. Il nous dit combien chaque Actrice gagnoit par mois , sans compter la petite oye & les parties de rencontre. Il nous nomma les titulaires , les desservans & les passevolans. Je connus que l'Opéra étoit une caisse où

l'on verfoit beaucoup de fonds , pour n'en retirer que de la duperie & des douceurs souvent cuifantes.

Je me rappelai que l'ordonnance d'Orléans & une déclaration de 1641 , avoient fomis les spectacles à la décence la plus régulière , auffi je n'entendis rien qui ne fut conforme à l'honnêteté publique ; mais je fus frappé de certaines danses licentieufes , ou la lubricité déployoit tous fes charmes. J'en fus moi-même ému & je pensai qu'une pareille école pouvoit devenir dangereufe dans l'âge des paffions. Tous les fens font attaqués à la fois , & il eft difficile avec des organes tout neuf , de réfifter à une volupté qui s'infine avec des dehors féduifans. La représentation n'eft pas pernicieufe en elle-même , mais l'effet en peut être funefte. Elle conduit la jeunefse à une diffipation qui lui fait perdre le goût d'un état sérieux. Elle lui inspire le goût de la dépense , & pour y fatisfaire , l'on a recours à des moyens deshonnêtes & ruineux. L'Opéra ne devoit être que le spectacle de la vieillesse. C'est le temple de l'illusion & l'écueil du tempérament &

de l'inexpérience. C'est un danger nécessaire dans une grande ville, mais je ne suis point surpris que les Directeurs spirituels les condamnent; ils ont pour eux l'esprit, & la politique a dû se réserver la chose.

Lorsque la séance fut finie, nous nous retirâmes à notre hôtel, & nous nous mîmes à philosopher, mon camarade & moi. Mes yeux étoient encore éblouis de ces figures brillantées que j'avois vues. Mais comment, dis-je, une fille qui n'a que cent pistoles d'appointement peut-elle acquérir pour 40000liv. de diamans? C'est, me répondoit Valmeck, que le libertinage est une mine intarissable de richesses. La vertu est ménagère, & le vice est prodigue. D'ailleurs, vous avez cru voir les Cieux ouverts & une foule de Déeses, si vous les revoyiez demain matin, les yeux & l'odorat vous détromperoit. Au lieu de figures masquées de paquets de rouge, vous ne trouveriez que des visages flétris, tannés & nuancés de jaune. De tristes pets-en-l'air remplacent les étoffes éblouissantes; & les Nymphes du soir ne sont plus au matin que des Bacchantes

échevelées. Il faut de la toilette , & c'est ainsi qu'on séduit les fots. Telle Grace a fait impression sur vous au théâtre , tâchez de la voir le lendemain à la garde-robe , vous vous en guérirez sans doute , mais l'amour propre & l'art permettent rarement de se montrer en deshabillé ou sans préparation. L'on ne se met à son aise que quand le charme a produit son effet , & alors la licence tient lieu de beauté.

Mais repliquai-je , il me semble que de tout temps on a fait en France des loix somptuaires pour reprimer les excès d'un luxe indécent. Je crois que la dernière est de 1700 & qu'elle forme un règlement sur les meubles , habits , vaisselle , équipages & bâtimens. La Police est chargée de veiller sur les abus qui se commettent à cet égard. Je l'ai entendu dire comme vous , reprit-il , mais cette loi est reléguée dans le magasin des antiques. Depuis long-temps l'on differte sur la question de savoir si le luxe est utile ou pernicieux dans un grand état ; l'on a beaucoup écrit de part & d'autre. Le Gouvernement a laissé les Auteurs s'exercer & n'a point

décidé. Pour moi, dis-je, je ne prétends point confondre le luxe avec la magnificence qui convient aux Princes & aux grands Seigneurs ; l'on doit même des éloges à la somptuosité des particuliers lorsqu'elle est proportionnée à leur état & à leur fortune. En faisant circuler l'argent ils font vivre les malheureux, ils animent les arts & le commerce, mais si cette proportion se trouve violée dans un certain degré de généralité, ce n'est plus alors qu'un luxe condamnable dont les excès confondent les conditions, avilissent les mœurs, extenuent la substance des familles, provoquent immodérément les ressorts des gains illicites, & jettent le désordre & le discredit dans le commerce par les fallites multipliées. Ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front sont plus à ménager que celles qui la gagnent commodément à la sueur de leur corps. Lorsqu'une fille n'a point d'état, ou que notoirement elle en exerce un malhonnête, si elle prend un équipage, des diamans, des gens galonnés & des ameublemens superbes, si elle insulte par un faste outrageant

aux femmes honnêtes d'un état supérieur au sien, je voudrois qu'on l'imposât à mille écus de capitation à la décharge des ouvriers qu'elle scandalise. Elle les payeroit ou son amant les payeroit pour elle. La débauche est contagieuse. Un mauvais exemple, le triomphe du vice séduit toutes les filles d'un état médiocre, le travail les effraie, elles trouvent plus commode d'aller à la fortune par le chemin de l'incontinence : ainsi, elles font autant de prosélytes qu'elles trouvent d'ouvrières. Une seule Laïs accréditée, attire sur ces traces ses parentes & les filles de son voisinage qui la citent ; delà la multiplicité des filles perdues & la corruption dans les mœurs. Ces chanterelles égarent les filles, & les filles pervertissent les hommes au détriment d'un Etat. Les mêmes observations peuvent tomber sur tous ceux qui en se ruinant par un luxe exorbitant, finissent par entraîner les autres dans leur chute. Valmeck goûta mes réflexions, & se persuada que les loix qui prescrivoient la modération, ne devoient pas être purement comminatoires, & qui falloit punir par la bourse;

ceux qui ne gagnant d'argent que par la route du plaisir, n'en connoissoient pas le prix, & se livroient à une profusion scandaleuse. Nous nous retirâmes, la tête remplie d'idées, de morale & de politique.

CHAPITRE VIII.

Promenade aux Boulevards.

VAlmeck entra le lendemain dans ma chambre de fort mauvaise humeur. Je lui en demandai la raison, & il me dit qu'il n'avoit pas fermé l'œil de la nuit. Tous les chats du quartier avoient tenu un chapitre amoureux sur les toits, sur l'escalier & dans la cour de la maison. Les uns avoient chanté leurs peines, les autres leur triomphe. Ils avoient fait un concert pire que celui du Sabbath, & tout l'hôtel avoit souffert de leur indiscretion sur une matière, où communément les témoins sont inutiles & indifférens.

Lorsque le vacarme avoit cessé, il avoit compté dormir, mais tous les cris

de Paris s'étoient succédés avec des sons aigus : un maréchal, un ferrurier & un chauderonnier l'avoient continuellement régalé de leur musique. Enfin, des tambours étoient venus couronner l'œuvre. Une société de domestiques annonçoit au public qu'ils avoient gagné un lot à la loterie. Un homme des environs avoit fait l'acquisition d'une charge, & ce tintamare étoit accompagné du bruit sourd des carrosses & des charrettes ; qui faisoient la basse continue.

J'avois entendu le même tapage, mais j'y étois moins sensible.

Je représentai à mon camarade que différentes ordonnances avoient pourvu au repos des citoyens. Je lui citai des loix qui vouloient que les annonces, pour le débit des denrées & l'exercice de certaines professions, ne se fissent qu'à des heures marquées & compatibles avec la tranquillité publique. Je lui observai encore qu'il étoit défendu aux artisans d'une profession bruyante, d'occuper plusieurs boutiques dans une même rue. Il admira l'économie qui préfidoit à ces arrangemens ; mais il me fit une distinction de l'Esprit & de la

Chose , & craignit , malgré tant de précautions , de se voir réduit à mourir d'insomnie.

Nous dinâmes paisiblement , & après une couple d'heures de repos , nous nous acheminâmes au rempart , où l'on nous avoit promis de superbes monstruosités. L'affluence y étoit excessive , & les femmes y portoient un air de crainte. J'en vis trente animées de la peur d'être renversées ou de voir leurs carrosses réduits en morceaux. Les unes crioient , d'autres faisoient la grimace , & quelques-unes se ramassoient dans le fonds de leurs voitures. Cependant elles paroissoient toutes jolies & se ressembloient. L'œil n'avoit pas le temps de fixer leurs traits. On ne voyoit que des figures enluminées & des diamans. Elles avoient l'éclat d'un pastel sous une glace , & je conçus que la promenade devoit s'accréditer , parce qu'il y avoit beaucoup à gagner pour les laides.

Nous nous promenâmes dans la contr'allée , sans pouvoir un instant décrire une ligne directe. Nous étions à chaque minute coudoyez rudement , & j'apprétais à rire en tombant deux

où trois fois dans le fossé qui bordoit l'avenue. Je commençois une phrase, & j'attendois un quart d'heure avant que mon camarade put me rejoindre pour la finir. Nous ne parlions qu'en mots coupés. Au bout de deux heures nous nous sentîmes harassés, moulus de coups, & altérés par l'excès de la poussière que nous avions avalés. Nous déplorâmes l'empire de la mode qui l'emportoit sur la raison & la commodité, & nous nous promîmes bien de ne plus venir respirer un air étouffant & chargé d'exhalaisons pestilentielles. Le bruit des batteurs nous avoit assourdis, la poudre nous avoit aveuglés & desséchés le palais : notre odorat étoit gonflé de vapeurs suffoquantes, & de tous nos sens il ne nous restoit de libre que le toucher.

Nous fûmes bientôt à portée de le satisfaire ; la lassitude nous invita à prendre des chaises, & nous attendîmes la nuit. Vingt filles vinrent l'une après l'autre nous faire des politesses & des agaceries. Quelques-unes injurierent notre insensibilité & notre peu de goût : mais nous n'eûmes point de

mérite à résister à la tentation. Elles étoient pour la plupart déguenillées, mal-propres, & affichoient plus l'horreur que l'attrait du vice. Elles n'en avoient pris les livrées qu'à la friperie.

Sur les dix heures nous nous mêmes en route pour regagner notre hôtel, & nous passâmes dans les environs du Palais Royal. Jamais nous n'avions trouvé un peuple aussi poli que celui que nous rencontrâmes. On nous affailloit à chaque instant de complimens : *bon jour, mon beau Roi; bon soir, mon bel Ange; adieu, charmant homme, &c.* l'une nous proposoit à souper, l'autre nous promettoit les faveurs d'une divinité accomplie. En vérité, dis-je à Valmeck, si j'étois plus sensible aux traits de l'amour-propre, je viendrois tous les jours ici me promener à pareille heure. Jamais pendant le jour on ne m'a dit que j'étois beau, je viens de l'entendre au moins vingt fois, & nous devons nous en tenir glorieux. Je me félicitois de la sorte, lorsqu'une grande créature vint me mettre la main sous le menton & me régaler

d'une bouffée d'eau-de-vie qu'elle n'avoit pas encore digérée ; je reculai de faillissement & de dégoût ; mais alors j'entendis la rue retentir de juremens exécrables. Elle vomit contre moi mille imprécations , & flétrit durement les lautiers dont je m'applaudissois. Je pris le parti du silence. Mon camarade se mit à rire , & nous arrivâmes à notre hôtel après avoir été encore invité plus de trente fois , à souper & à coucher en route.

Je ne pus pas m'empêcher de témoigner à Valmeck la surprise où j'étois de voir régner un désordre si général dans la Ville du monde la mieux policée. Quel écueil, disois-je, pour les jeunes gens & les domestiques qui cherchent les plaisirs à bon marché, la moitié de la Ville doit être gangrenée. L'on devroit assurément proscrire l'affluence de ces Sirenes effrontées, qui tendent des pièges aux novices & étrangers. Valmeck me soutint que cette vermine étoit nécessaire dans une grande Ville, & que la Police même en autorisoit quelques unes par les vues d'une sage politique.

Mais je me rappelle , lui dis-je , que St. Louis , en 1254 , a rendu une ordonnance , portant que les femmes & filles qui se prostituent seront chassées tant des Villes que des Villages. Qu'après qu'elles auroient été averties & qu'on leur auroit fait défenses de continuer leur mauvais commerce , leurs biens seroient saisis de l'autorité du Juge , avec défenses à toutes personnes de leur louer aucuns lieux , à peine de confiscation des maisons.

Votre ordonnance , répliqua-t-il , prouve que St. Louis n'aimoit pas les filles ; mais depuis ce temps-là , le peuple & la Ville sont bien changés. L'on aime mieux aller à Cithere que dans la Palestine , & les blessures que font nos créatures ne sont pas plus dangereuses que celles qu'on recevoit des Sarrasins. De plus l'abondance des coureuses dans les rues , fait la sauvegarde des honnêtes femmes dans leurs maisons.

Mais cette attention , repris-je , ne s'est pas borné à St. Louis. L'ordonnance d'Orléans , art. 10 , défend absolument les lieux de débauches , à peine de punition exemplaire ; & l'on

doit sur-tout, réprimer par des exemples sévères, le crime de ceux ou de celles qui négocient la séduction & la prostitution des filles & des femmes.

Une déclaration du 26 Juillet 1713, permet aux voisins de faire des preuves pour constater le scandale, & veut que les femmes ou filles de mauvaise vie, soient enfermées dans des maisons de force. Le même règlement a été renouvelé le 6 Mai 1734, & l'on en trouve encore deux, revêtus de lettres patentes duement enrégistrées, pour réprimer les mêmes abus.

Mon camarade prétendit qu'on devoit avoir égard à la foiblesse humaine & ne pas interdire absolument un commerce, où tant de gens trouvoient leur subsistance. Je sentis ces raisons, & je convins, que défendre les filles étoit l'Esprit, mais que les tolérer, étoit la Chose, & la Chose, qui renfermée dans ses bornes, pouvoit avoir son objet d'utilité.



CHAPITRE IX.

L'on me mene en mauvaise Compagnie.

VAlmeck , m'entretenoit avec affectation des belles connoissances qu'il avoit à Paris , & il paroissoit surtout me citer avec complaisance , une Marquise de Villebois , qui logeoit au Fauxbourg St. Germain , & dont le mari , disoit-il , l'avoit abandonné par inconstance & par libertinage. Cette femme m'avoit tout l'air d'une Marquise de rencontre , & j'augurai mal de sa qualité quand j'appris qu'elle occupoit un second appartement chez un Sellier. Mon officieux camarade m'offrit de me présenter à elle , & je balançai , mais ayant besoin d'acquérir des connoissances , j'acceptai le parti pour l'après-midi. Mon conducteur m'assura que le bon ton n'étoit pas de se présenter de bonne heure dans les maisons , & nous convinmes que notre visite ne se feroit qu'à huit heures du soir. Je m'occupai avec mes livres pendant

la journée , & à l'heure convenue mon introducteur vint me chercher. Arrivez à la porte , Valmeck me prit par la main & me fit entrer dans une allée où régnoit l'obscurité la plus profonde. Il m'invita à saisir la basque de son habit , & dirigé comme un aveugle , je montai un escalier où je pensai vingt-fois me rompre le cou. Il frappa doucement à une porte , & une voix sourde demanda qui c'étoit. Mon guide répondit , St. Christophe , & alors nous vîmes paroître une vieille duegne en casaquin de toile peinte , qui nous introduisit mystérieusement à l'aide d'une chandelle jaune qui lui degoûtoit sur les doigts. L'on nous fit entrer dans une chambre , où j'apperçus d'abord vingt figures hétéroclites rangées autour d'une table , & qui portoient toutes une physionomie passionnée. Mon protecteur s'approcha de la maîtresse de la maison , & lui dit , en me montrant , deux mots à l'oreille. Elle me regarda d'un air obligeant , & me fit signe avec la main de prendre séance avec le reste de la compagnie. Valmeck me fit asseoir auprès de lui , & l'on nous re-

mit à chacun un livre de cartes. J'étois peu familier avec ce genre d'exercice, cependant je démêlai qu'on jouoit au Pharaon, & je commençai à trembler pour ma poche. Je fis contre fortune bon cœur, & résolus fermement de m'en tirer, en ne risquant que deux ou trois Louis. Le banquier étoit un grand homme sec, & qui paroïssoit brutal de sens froid. La maîtresse de la maison pouvoit avoir quarante ans, & étoit chargée de rouge jusqu'aux yeux & aux dents. Il y avoit aussi trois vieilles figures enluminées, qui possédoient à peine une dent à elles trois, & deux jeunes profélites qui grassayoient, minaudoient & faisoient les doux yeux à la ronde. Le reste étoit composé de gens à plumets sales & à longues épées, & toute l'assemblée prise en gros, avoit l'air d'un synode d'excommuniés. Je n'avois jamais de ma vie entendu jurer avec tant d'éloquence, & Madame la Marquise étoit à chaque instant apostrophée comme la plus infame roturière. Je n'osois lever les yeux & je rougissais intérieurement de me trouver à une représentation du sabbat. Une

vieille femme se lamentoit de perdre jusqu'à sa chemise, quoiqu'elle ne fut pas propre. Une figure de grenadier sacroit, mordoit ses levres, tordoit ses doigts, cherchoit quéréelle à tout le monde, & menacoit de jeter le tripot par la fenêtre, mais au milieu de ces désolations, il survint inopinément un nouveau coup de théâtre. On entend du bruit, la porte s'enfonce, & nous voyons subitement entrer un homme en robe, suivi de douze ou quinze aguafils armés de mousquetons. Au même instant toutes les lumières sont soufflées, & les mains se jettent sur la table, pour raffler l'argent qu'on avoit mis en évidence. Je voulus serrer aussi un louis & demi que j'avois devant moi, mais on m'avoit prévenu. Le robin & son escorte barroient la porte, & crioient de la part du Roi, qu'on apportât de la lumière. Les femmes pouffoient des cris aigus, & les spadifins en cherchant leurs armes, renversoient la table, les chaises, & se culbutoient mutuellement. La surprise m'avoit retenu fixe dans ma place, & j'en fus bientôt renversé avec violence.

Je ne doutois point que la scene ne se terminât par une boucherie , lorsqu'on entendit l'homme noir , nous crier à haute voix , de la part du Roi , Messieurs , point de violence , elle seroit inutile. J'ai trois escouades , & j'en aurois bientôt dix , s'il le faut. Mes braves parurent s'adoucir & demanderent de la lumière. Elle fut apportée , & le Commissaire fit sa harangue à la maîtresse du logis , en la priant de trouver bon qu'il fit un procès-verbal de tout ce qu'il avoit vu. L'escalier étoit garni de gardes , & il n'y avoit aucun moyen de sortir. Un des joueurs avoit voulu se refugier dans une garde-robe , & il avoit renversé une chaise percée , garnie depuis long-temps , en sorte qu'on respiroit une exhalaison insupportable. Cependant on fit apporter une table , & le Commissaire se mit à verbaliser. Mais tandis qu'il étoit occupé à écrire , la vieille servante en l'éclairant trembloit si fort , qu'elle mit le feu à sa perruque. Un étourdi trouva plaisant pour l'éteindre , de saisir un pot à l'eau qui étoit sur la cheminée , & de le lui renverser sur la tête. L'Officier de Jus-

Le duc prit l'affaire au grave & le fit arrêter par ses records. On instrumenta pendant deux heures, au bruit des pleurs & des sanglots. Tout le monde se plaignoit d'avoir été volé. Les sommes redemandées montoient à dix mille louis, & personne ne s'accusoit d'en avoir pris un seul. Enfin, l'on prit nos noms à tous, & l'on nous permit de nous retirer. Je maudissois Valmeck, sa Marquise, & son sinistre tripot. Il fallut pourtant sortir. Nous nous rendîmes tristement à notre auberge, où toutes les tables étoient levées. Il étoit près de minuit, & nous n'osions pas dire Comment & pourquoi nous n'avions pas soupé; ainsi, modestement nous prîmes le parti de nous coucher avec appétit, & d'abandonner au sommeil le soin de réparer nos forces. La faim m'empêcha de m'endormir, & je me rappellai toute la nuit la scène scandaleuse dont j'avois été témoin, avec un ferme propos de me méfier des Marquises qui logent au second étage.

Le lendemain j'allai de bonne heure voir Valmeck, pour lui reprocher son imprudence, mais il ne fit qu'en rire,

&

& me dit lestement qu'il avoit cherché à me guérir.

Comment, lui repliquai-je, trouve-t-on encore de ces tripots à Paris ? Je me rappelle avoir le nombre d'ordonnances qui défendent les jeux de hasard sous des peines très-grièves, tant contre ceux qui en tiennent des écoles, que contre les joueurs.

L'article 59 de l'ordonnance de Moulins, la déclaration du 30 Mai 1611, une autre déclaration du 20 Décembre 1612, renferment à cet égard les dispositions les plus sévères, & un arrêt du 23 Novembre 1680, les renouvelle encore de la manière la plus précise.

Toute la prudence humaine, me dit-il, ne sauroit empêcher qu'il n'y ait des réfractaires aux loix. La permission de tenir des jeux est une ressource que la protection à quelquefois fait accorder à des femmes de qualité réduites dans la misère. La faveur a même été plus loin dans certaines occasions. L'on a vu ici deux fameux hôtels où la fortune dispensoit ouvertement ses caresses ou ses disgraces. Les jeunes gens y faisoient les premiers cours de leurs désor-

dres. Les commis, les domestiques vo-
loient leurs maîtres pour aller tenter la
fortune, & l'on a vu que ces écoles
étoient la source de tous les crimes &
des plus honteux déréglemens ; la Po-
lice a proscrit ces pernicieuses retrai-
tes, mais quelques intrigantes ont en-
core trouvé le secret d'échapper à la
règle générale, & l'on a eu l'indul-
gence de fermer quelque temps les
yeux sur ce dérèglement, mais j'entends
dire que sous les yeux d'un ministre,
aussi sage que vigilant, on trouve rare-
ment de ces pestes publiques dont
l'état est de rassembler les duppes &
les frippons. Si le vice est le père des
crimes, la fausse compassion en est la
mère. J'avoue que ce sentiment en lui
même est naturel & noble, mais il a
des bornes qu'on doit craindre d'excé-
der. Si la fausse piété n'étoit pas en usa-
ge, un mauvais domestique ne voleroit
jamais qu'un maître ; on l'abandonne-
roit à son triste sort, mais une pitié per-
fide engage à cacher ses défauts ; les
dévots même veulent en faire un de-
voir sous le nom de charité, & de là nais-
sent les meurtres, les rapines. La dis-

Simulation sur des choses essentielles est une cruauté dans la société. Les femmes sur-tout ont l'ame plus sensible. Elles se font un principe de Religion de protéger inconsidérément tous les malheureux, & leur zèle aveugle les entraîne dans des erreurs qu'elles doivent se reprocher toute la vie. Il n'est point d'homme noirci de forfaits qui ne trouve encore des protecteurs & des recommandans. Il en a souvent plus que la probité même, parce que l'intrigue fait mettre en mouvement tous les ressorts. D'ailleurs, il suffit de séduire un seul dévot, pour entraîner tout le parti auquel il tient. La clique entière se passionne sur sa parole. Chacun a son bord & l'on fait assaut de crédit contre ceux d'un parti opposé. Ce sont ces efforts qui obtiennent quelquefois des exceptions à la règle générale, parce que l'autorité, toujours sollicitée, s'est lassée de résister constamment. L'homme en place sent le danger de sa complaisance, mais il est homme & la faiblesse l'entraîne. Voilà d'où viennent les abus qui se glissent dans l'ordre général. L'on use de tolérance tant que

le mal n'est pas éclatant, mais il grossit, il fait du bruit & l'on est forcé alors d'en arrêter les excès. Ne vous étonnez donc plus si de temps en temps il se glisse des contraventions dans une administration immense. C'est le fruit du jeu des passions. Prévenir ou réprimer les maux, c'est l'esprit, les voir éclore & quelquefois les tolérer, c'est la chose.

CHAPITRE X.

Souper périlleux.

Cette conversation nous mena jusqu'au dîner, dont le tableau devint assez divertissant par le mélange des étrangers qui venoient manger avec nous. Chacun y vantoit la prééminence de son pays, les autres dans l'instant en faisoient la critique. On s'échauffoit, & chacun s'expliquant dans un idiôme différent, il en résulroit une confusion & un baragouin presque toujours inintelligible. Valmek me proposa après le repas de me conduire à la Coq

médie Italienne. J'acceptai sa proposition dans la certitude qu'il ne me conduiroit pas en mauvaise compagnie, & après une toilette recherchée, nous nous mîmes en route. Pendant que j'attendois mon tour pour prendre des billets, j'apperçus qu'il étoit entré tout bas en conversation avec une vieille femme dont la mine n'avoit rien de séduisant. Il me fit signe qu'il alloit me rejoindre & revient en effet assez précipitamment pour me conduire dans la salle. Je retrouvai avec plaisir l'aspect qui m'avoit enchanté à l'opéra, & toutes les femmes qui ne se ressembloient point dans une chambre ou dans une promenade, me parurent avoir un air de famille. La représentation fut composée de trois Opéras Comiques, dont j'eus le malheur de ne pas entendre un seul mot. Nous étions dans l'Orchestre, & ceux qui étoient plus éloignés, devoient entendre encore moins que moi, mais ils devinoient mieux apparemment, car à chaque instant la voûte retentissoit de battemens de mains, capables d'affourdir. Ce tapage étoit secondé par l'Orchestre le plus bruyant, & la plu-

part des voix étoient si foibles & si grêles , qu'elles auroient pu chanter indifféremment du latin , du françois ou de l'italien. Les pièces me parurent ingénieuses , mais je n'en jugeai que par la vue , le défaut de prononciation rendit inutile l'usage de mes oreilles , & je ne fus pleinement satisfait que d'un seul Acteur , qui m'avoit paru aussi intelligible qu'agréable. L'enthousiasme dont le parterre étoit saisi , me faisoit faire des réflexions. J'avois assisté à la Comédie Françoise à deux représentations de pièces de Racine & de Moliere. Je les avois admirées , mais la sensation publique avoit été des plus modérée ; on n'avoit applaudi que froidement & par manière d'acquiescement ; j'en conclus intérieurement , que la Comédie Françoise étoit l'esprit , & que la Comédie Italienne étoit la chose. Le François , me disois-je , aime sans doute mieux les convulsions du corps , que les émotions de l'ame.

Le lendemain mon camarade me dit qu'il me conduiroit à l'exposition des Tableaux au Louvre , & qu'il avoit projeté de me mener dîner dans une

maison de sa connoissance, où je trouverois une partie amusante. Je me livrai encore à sa bonne foi, & nous prîmes notre route vers la Butte St. Roch, en dissertant sur la nécessité où étoient les étrangers, de connoître plus particulièrement les différentes façons de vivre, que chaque état avoit à Paris.

Nous nous arrêtâmes à une maison de la plus mince apparence, & mon camarade me fit enfler à sa suite une allée étroite & obscure, dont l'odeur pensa me faire tomber à la renverse. J'augurai mal de ce début, mais j'étois engagé & je n'osai pas rétrograder. Autant avec le secours de nos mains que de nos pieds, nous parvinmes à un troisième étage, & au premier signal, la femme que j'avois vue à la porte de la Comédie, & qui étoit prévenue, vint obligeamment nous inviter à entrer. Je crus pénétrer dans l'antre d'une Sibille, & me sentis révolté du tableau dégoûtant qui me frappoit la vue. Une ancienne bergame en lambeaux, couvroit à peine la moitié d'une muraille enfumée. L'appartement étoit garni d'un lit de serge verte à colonnes, & de

fix chaises de même étoffe. La boue y transpiroit de tous les côtés, & les trous multipliés rendoient l'ameublement aussi criblé qu'une dentelle. Un rideau déguenillé faisoit un retranchement, derrière lequel on découvroit deux sales chaises & un lit de repos, qui à l'exemple des chaises étoit hors d'état de se tenir sur ses pieds. Cet assortiment étoit galonné de crasse, & charmé d'insectes de toutes les espèces. Entre les deux croisées étoit une grande table vermoulue, sur laquelle on avoit rassemblé négligemment des meubles de femme, des brosse, du pain, de la chandelle, de la poudre, des pommes, du rouge, des peignes, & mille autres ingrédiens dont le mélange soulevoit le cœur. La supérieure & les novices étoient dignes du temple qu'elles habitoient. La mère de famille avoit le menton & le nez rapprochés par un double bec à corbin. Ses yeux rouges & chassieux distilloient sans cesse une liqueur gluante, & elle portoit sur la face trois ou quatre monstrueux pores, d'où sortoient des poils longs & épais, comme des chênes élevés sur

une montagne. Elle avoit un pet-en-l'air de siamoise, gras, crotté & percé de tous les côtés. Sa garniture n'avoit pas été blanchie depuis le quinzième siècle, & avec cette figure de Mégère, elle affectoit la gaieté, & nous dit en riant, bon jour, mes enfans; j'aime la jeunesse, nous allons bien nous divertir; Mesdemoiselles, secondez moi. Les nymphes s'approchèrent, & l'une d'elles, m'appliquant une main crasseuse sous le menton, me gratifia d'un baiser aussi mal propre qu'indécent. Je remarquai qu'elles avoient du rouge & point de souliers, des rubans & point de chemises, des mouches, & point de bas ni de jarretières. Je répondis assez froidement aux invitations qu'on me faisoit, & j'entrai dans une petite cuisine à côté pour y chercher une chaise de paille, qui put me préserver de la vermine menaçante. Je me mis à considérer la vaisselle de terre, dont aucune pièce n'étoit entière; mais je fus bientôt tiré de ma spéculation, par un bruit & un cliquetis que j'entendis dans la chambre d'où je venois de sortir. Je courus précipitamment à la porte, & du premier coup d'œil,

82 LES DÉLASSEMENS

je vis tomber lourdement à terre un grand homme, à qui Valmek venoit d'allonger un coup d'épée au travers du corps. Mes sens se glacèrent d'effroi, & nos nymphes se livrèrent aux cris, aux sanglots & aux contorsions. Je m'informai en balbutiant de ce qui avoit pu occasioner ce désordre, & Valmek me dit froidement qu'il avoit été forcé de se débarrasser d'un escrot qui prétendoit nous mettre à contribution. Pour lui, il ne paroissoit nullement ému, & prenant un air d'autorité, gardez-vous, dit-il, en jurant, de faire aucun bruit, ou je passe mon épée au travers du corps du premier qui remuera. Ce ton imposant nous imprima le silence, & je m'y soumis comme les autres, par le défaut d'habitude de voir de pareilles scènes. Valmek continua à prendre un ton de maître. Il nous fit lever le cadavre pour le placer sur le lit, après quoi il obligea les filles à se servir du peu de linge qu'il y avoit dans la maison, pour essuyer le plancher qui étoit imbibé de sang. Le mort étoit un grand homme, vêtu d'un sur-tout bleu & d'une veste rouge. Il avoit

une longue épée , des touliers plats & un petit chapeau. Sa mine étoit farouche , & l'on voyoit encore qu'il avoit été un très-mauvais sujet. Il étoit entré un instant après nous , & voyant Valmek , il l'avoit apostrophé , en lui disant , quoi , morbleu , viendrez-vous voir ma femme sans payer bouteille. Valmek peu endurant l'avoit envoyé faire faire , & tout de suite il l'avoit défait lui-même. Nous restâmes tristement à rêver , mais au bout d'une demi-heure , Valmek se leva brusquement , & prenant un jeu de cartes bien gras , qu'il avoit apperçu au coin de la cheminée , il le jetta sur une table , en disant , jouez au piquet vous autres , je vais sortir & je reviendrai , mais sur-tout qu'on ne sourcille pas. En effet , il ouvrit la porte & la referma à double tour après être sorti. J'avoue que l'embarras de me voir entre trois guenons & un cadavre , m'avoit ôté l'esprit du jeu & tout autre sentiment. Je révois tristement , & mes compagnes faisoient des plaintes sur la destinée du mort , qui avoit pour elles une considération titrée. Le tableau que j'avois sous les

yeux, me rappelloit moins les graces de Cithère, que les horreurs du Sabbar, & je ne songeois nullement à faire ou à recevoir les careffes que l'amour prodigue dans ces antres, où l'on profane ses autels. Mes compagnes rebutantes étoient par bonheur de même auffi chastes & auffi infensibles que moi. Au bout d'une heure Valmek rentra, & tirant de sa poche une bouteille de vin & un cervelas; mangez, dit-il, le courage est fait pour les grandes opérations. Sa présence me rendit la vie. J'avois craint qu'il ne m'eut abandonné dans la mauvaise compagnie où il m'avoit mis, & je me serois trouvé dans l'état le plus violent. Rassuré par son retour, j'essayai vainement de rappeler mon appétit. Valmek plus déterminé que moi, fit les honneurs du repas, & contraignit une des assistantes à jouer avec lui à la briscambille. Jamais journée ne m'avoit paru si longue, mais enfin onze heures arrivèrent. Il est temps d'agir, dit Valmek. Il enjoignit aux trois filles de le suivre & descendit avec elles. Il en plaça une en sentinelle sur la porte de l'allée, &

lui recommanda d'appeler quelqu'un, ou de touffer bien fort dès qu'elle verroit du monde aller & venir autour de la maison. Il plaça la seconde entre le premier & le second étage, & la troisième sur le degré au dessus de la chambre où nous étions, avec enjonctions à elles de feindre de se trouver mal, & de jeter des cris si quelqu'un se rencontroit sur l'escalier. Lorsque ses dispositions furent faites, il ordonna à la vieille abbesse de marcher doucement devant nous avec une lanterne. Il prit le cadavre par la tête & me le fit prendre par les pieds. En cet état nous descendîmes doucement sans être découverts par personne. Notre garde avancée n'ayant ni parlé ni touffé, nous avançâmes fix pas dans la rue, & jettâmes auprès d'une porte notre fardeau, dont le poids physique & moral étoit très-lourd à soutenir. Valmek mit auprès du corps l'épée nue du défunt, & après avoir fait signe à la surveillante de fermer la porte du couvent, il me prit par dessous le bras & me conduisit à notre hôtel, en jasant indifféremment de tout ce qui s'étoit passé : pour moi j'avois

l'idée du mort toujours présente ; je croyois voir la Justice entière à ma poursuite , & chaque homme que je rencontrois me paroissoit un aguafil , chargé du soin de m'arrêter. Nous arrivâmes cependant sans mauvaise rencontre , & après nous être recommandé un silence éternel , nous allâmes réfléchir chacun de notre côté : mais le sommeil s'obstina à me fuir , & me laissa exposé à l'horreur des plus sinistres agitations.

CHAPITRE XI.

La Noblesse est belle, mais elle est trompeuse.

LE lendemain sur les huit heures, je me levai pour aller communiquer à mon camarade les inquiétudes dont j'avois été dévoré pendant la nuit. Je trouvai sa chambre dégarnie de tous les meubles qui lui appartenoient. La surprise me fit descendre pour faire des informations, & j'appris du maître, que dès six heures du matin, M. de Valmek

avoit envoyé chercher un fiacre , qu'il y avoit entassé tous les ustensiles à son usage , & qu'après avoir payé ce qu'il devoit , il étoit disparu sans rien dire de la retraite qu'il s'étoit choisie. Je ne sus si je devois m'affliger ou m'applaudir de cette séparation , & j'allai prendre du thé chez un Baron de Billestok , qui occupoit un appartement voisin du mien.

Cet étranger étoit un Allemand , qui se prétendoit issu de Nabuchodonosor , & effectivement il en avoit bien conservé quelque ressemblance. On ne trouvoit grace à ses yeux , qu'avec les titres & les chapitres des meilleurs livres qui lui paroissoient méprisables auprès des chapitres d'Allemagne. Pour me faire un accès auprès de lui , je me baronifai aussi , & sous ce vernis je m'insinuai dans sa confiance , à l'aide de quelques mensonges généalogiques. Il me proposa de me procurer des connoissances , & nous convinmes qu'il me présenteroit dès le jour même chez une Chanoinesse de ses amis qui couroit le monde pour dépayser ses vapeurs. Sur les cinq heures nous montâmes en voi-

ture, & je fus introduit comme un Gentilhomme distingué, chez Madame la Comtesse de Funderdinbrak, qui étoit une petite femme, grosse, courte, louche & camuse. Elle avoit les sourcils noirs, les yeux verts, le teint jaune, le nez nakarat & la gorge écarlatte.

Je trouvai une assemblée nombreuse, & le mélange des idiômes produisoit un barbouillage de conversation qui en faisoit perdre plus de la moitié. J'entendis successivement annoncer le Baron de Chaillot, le Vidame de Gonesse, le Châtelain de Nanterre, le Sénéchal de Vaugirard, le Marquis de Poissy, le Comte de Charenton, le Chevalier de Pantin, & un tas de gens dont le nom ne pouvoit s'écrire ni se prononcer. Grand nombre de femmes étoient aussi à Califourchon sur des titres, & l'on prodiguoit les sarcasmes à la noblesse française. Au milieu de cette bilbaude, on proposa des patties de jeu, & j'y fus admis dans la confiance que mon argent n'étoit pas roturier. Je n'avois jamais vu tant de qualités, je n'avois jamais respiré tant d'ennui. Un Alle-

mand & un François se piquèrent au jeu, & l'on craignit que l'affaire ne devint sérieuse. L'allemand assura qu'elle auroit des suites si son antagoniste étoit son pair, mais la vérification pouvoit être longue & c'étoit autant de répit. Sur les dix heures on servit un souper auquel je fus retenu, & je remarquai que la chère étoit analogue à la dignité des convives. On avoit mis sur la table un quartier de Sanglier, un quartier de Chevreul, un quartier de Mouton, un quartier d'Agneau, & dans le milieu un splendide quartier de Veau. Je compris qu'on portoit jusqu'à table l'Idolâtrie des quartiers, & je me déclarai partisan de ceux qui faisoient vivre, préférablement à ceux qui laissoient mourir de faim.

Nous nous retirâmes : & le lendemain je fus m'entretenir avec mon Allemand de tout ce qui nous avoit occupé la veille. Notre conversation fut interrompue par un jeune Officier de sa connoissance qu'on appelloit le Chevalier du Jardel, & que j'avois trouvé tout-à-fait aimable dans trois ou quatre entrevues. Je cherchai à me

lier avec lui & j'acquis des droits à son affection. L'Allemand sortit, & il entra chez moi où nous causâmes deux heures. Je lui dis que j'avois été affommé la veille par une quantité de Noblesse, & qu'il me paroissoit qu'en France on prodiguoit les titres avec une légéreté infinie. Oui, me dit-il, le Gouvernement semble regarder avec indifférence l'usurpation journalière des qualités; cependant, c'est un faux dans la société, puisque sous des formes simulées on usurpe des égards & des respects qui n'appartiennent qu'aux gens distingués. Si un homme porte un nom considéré depuis quatre cens ans à Paris dans la plus honnête bourgeoisie, on datera toujours de son origine, & on ne lui permettra pas d'aspirer à la haute Noblesse; mais un homme arrive du fonds des Provinces, sa source est si mince qu'elle a échappé aux yeux: fut-il fils d'un Paysan, d'un Ramoneur, s'il se décore d'un nom en *ic* ou en *ac*, s'il est impudent, si son fils est audacieux, son petit fils sera qualifié Marquis sans que personne le lui conteste. S'il a de l'argent, il s'alliera à

des Familles qui auront intérêt à le faire valoir, & s'il peut acquérir la terre & le nom d'une maison distinguée, la possession de sa postérité est assurée. Tout paroît arbitraire sur cette matière. Un Financier, un Bourgeois met son fils dans la Robe; ses petits enfans s'intituleront Marquis & Chevalier. La génération suivante se qualifiera très-haut & puissant Seigneur. Faute de surveillant, le champ de la Noblesse est mal gardé & les Braconniers le mettent au pillage. Les étrangers ne montrent pas sur cet article, plus de délicatesse que nous. Tous les Marchands de Londres & de l'Allemagne envoient voyager leurs fils sous la domination de Milord & de Baron. L'Irlande & l'Ecosse ne produisent que des Gentilshommes, Prêtres ou autres. Il ne sort pas un seul Roturier de l'Italie ni de la Pologne: de plus, le Roi annoblit par les charges près de 500 personnes par année; ainsi dans cent ans d'ici il n'y aura aucun mérite à être noble, & il y aura une espèce de déshonneur à ne pas l'être, car on trouve ici de la Noblesse à tout prix.

Je conçois, lui dis-je, que la Noblesse s'use; elle est quelquefois devenue si ancienne qu'elle ne peut plus servir, ainsi il est bon de la renouveler, mais on ne devoit pas permettre aux effrontés de la voler impunément. Un impudent se fait ridiculiser de son vivant, mais sa descendance recueille le fruit de son larcin, lorsque les contemporains du premier imposteur sont morts, & chaque Famille obscure doit souhaiter de produire son aventurier.

Mais il me semble, continuai-je, que vos loix avoient tâché d'apporter un remede à ce brigandage. Le Roi avoit donné au mois de Février 1661, une déclaration contre les usurpateurs de Noblesse; il y en a une autre de 1665. Enfin des Edits postérieurs prononcent des amendes sévères contre les faux Nobles. Comment donc les hommes ne se guérissent-ils pas d'une vanité fade & dangereuse? C'est reprimé, que personne ne veille à l'exécution des loix en ce genre. Quand on se livre aux recherches, il faut avoir le courage de surmonter la crainte de se faire des ennemis, & peu de gens

en sont capables. Si les choses continuent sur le même pied, le Royaume ne sera peuplé que de Nobles, & il faudra leur permettre alors de s'adonner aux Arts mécaniques. Défendre les malversations à cet égard, c'est l'esprit, mais fermer les yeux & les tolérer, c'est la chose.

Je trouvai M. du Jardel un homme plein de sens, & je fus jaloux de me lier avec lui. Il me dit qu'il alloit le lendemain à Versailles, & je le priai de me permettre de l'accompagner, pour voir ce séjour délicieux, où je n'avois pas encore été. Il accueillit ma proposition avec politesse, & nous nous assignâmes au lendemain huit heures du matin.

CHAPITRE XII.

Voyage à la Cour, où tout ce qui reluit n'est pas or.

JE fus exact au rendez-vous. Mon compagnon de voyage ne se fit pas attendre, & nous nous embarquâmes

dans une voiture à deux. La route ne me parut pas répondre à la dignité du lieu que nous allions visiter ; mais peut-être le derrière de notre cocher, qui remplissoit la portière, m'empêcha-t-il de la voir commodément. Du Jardel me proposa, en arrivant, de l'accompagner dans quelques endroits où il avoit affaire, & j'y consentis par désœuvrement. Je m'étois imaginé que tout ce qui tenoit à la Cour du monde la plus polie, ne devoit respirer que la douceur & l'urbanité ; mais je vis que la politesse n'avoit pas encore pénétré jusques dans les bureaux où nous entrâmes. Nous n'y trouvâmes qu'un ton sec & laconique qui me déconcerta. J'y vis douze ministres d'antichambre, qui par leurs habits & leur importance, se rendoient les singes de leurs supérieurs, & qui affaisoient leur propos d'une morgue qui n'est pas naturelle aux grands Seigneurs. Je me plaignis de ce que la fortune, en entrant dans les bureaux, avoit laissé la politesse à la porte, & mon camarade m'assura que c'étoit moins l'effet de l'influence du pays, que le fruit de l'éducation pri-

mitive. L'honnêteté, dit-il, n'est faite que pour ceux qui demandent. Ceux qui accordent ou qui refusent, croient pouvoir s'en passer.

Las de courir & d'être rebutés, nous montâmes au château, où je vis un Roi qui, par l'élévation de son ame & sa bienfaisance, s'est rendu les délices & l'amour de ses peuples. Je lui trouvai l'air noble & imposant, & je lus sa douceur dans les plus beaux yeux de son Royaume. Toute la famille Royale m'inspira la plus profonde vénération, & je regrettai presque de n'être pas né François. Après avoir parcouru les appartemens, nous descendîmes dans les jardins, & nous vîmes rapidement les endroits les plus remarquables. Je trouvai par-tout le même caractère de goût & de magnificence. J'admirai, je me fatiguois, & vers les quatre heures, nous fûmes chercher un dîner & du repos dans une auberge.

Du Jardel ne manqua pas de me demander ce qui m'avoit frappé d'avantage, & je lui avouai de bonne foi que la bonne mine du Roi & de quelques Princes avoit fait impression sur

moi ; mais qu'en même temps j'avois été estomaqué de l'exiguité de la plupart des courtisans que j'avois vu à leur suite. Ce tableau est frappant , me dit-il : mais peut on faire autrement ? La plupart de ces Messieurs se détruisent avant que d'être formés. Leur éducation est très-souvent négligée , & ils se piquent d'être volontaires de très-bonne heure. On les marie au sortir de l'enfance avec des filles aussi peu formées qu'eux. Ils ont à peine la force de devenir pères & mères ; & si la vivacité leur tient lieu de virilité , ils produisent des enfans minces , & qui manquent d'étoffes du côté du corps & de l'esprit. Ont-ils un rejetton, les femmes craignent les inconvéniens d'une seconde grossesse ; la nécessité d'un régime , la privation des bals , des plaisirs ; elles veulent monter à cheval , & l'amour ne les rapprochant pas de leur mari, toute l'espérance de la maison ne tient qu'à un simple filet. Quelquefois , cependant , le désir de conserver des biens qu'il faudroit rendre , engage par politique les époux à risquer une seconde épreuve ; mais les seconds essais peuvent être plus malheureux

malheureux encore que les premiers. Les maris s'abandonnent au libertinage, les filles de théâtre les captivent, & souvent les ruinent. Les mœurs se détruisent & l'élévation de l'ame disparaît. La santé s'altère, & il ne reste dans le sang qu'un germe empoisonné, qui abrège la carrière ou qui promet, dans la vieillesse, des infirmités douloureuses. Ajoutez à ces maux, que dans le sein de la Cour & des Villes, les nourrices sont très-hazardées. Elles sont environnées de grands laquais qui les séduisent par des présens, par leur parure, par les exemples. La débauche fait des prosélytes; les suites qu'elle entraîne se communiquent; & les races deviennent abatardies & rachitiques.

Mais, lui dis-je, j'ai traversé toutes vos campagnes, & je n'y ai vu également que des hommes malfaits & de la petite espèce; j'avois conçu une idée toute différente des François.

Ne vous y trompez pas, reprit-il; notre nation, en général, n'est ni petite ni défigurée, mais c'est, pour ainsi dire, la lie des hommes qu'on laisse dans les Villages. Tous ceux qui sont grands &

bienfaits sont choisis pour la Milice ; ou sont enlevés pour devenir laquais à Paris. Considérez les Soldats & les Domestiques , vous verrez plus de 400000 hommes des mieux bâtis , & l'on ne laisse dans les Villages pour peupler , que ceux qui ne sont propres ni à la guerre , ni à figurer derrière un carrosse.

Avec un pareil arrangement , lui dis-je , il est impossible qu'une nation ne dégénère , & il est flatteur pour un Prince d'être à la tête d'un peuple imposant & bien conformé. Imaginons donc un remède pour réformer cet abus. J'en fais un , dit-il , mais plus beau dans la spéculation qu'aisé dans la pratique. Ce seroit d'empêcher tous ces petits Seigneurs , malfaits , malfains , malfamés d'habiter avec leurs femmes lorsqu'elles ne seroient point grosses. Les Suisses sont une nation franche , fidelle , & ils sont communément bien bâtis. Les femmes seroient des enfans avec leurs Suisses , & lorsque leur état seroit décidé , il seroit permis aux maris , d'en approcher pour leurs menus plaisirs. Par ce moyen l'espèce se re-

monteroit, & l'on ne verroit plus des pygmées, sans mœurs & sans figure. Le mélange des espèces produit souvent de bons effets, & les graines transplantées veulent être de temps en temps renouvelées.

Ce système, lui dis-je, n'est pas si sauvage; le mariage a deux objets, la procréation des enfans & l'extinction de la concupiscence. La première partie ne peut être confiée à de trop honnêtes gens. Il faut l'enlever aux maris qui n'en sont pas dignes, par la disgrâce de la figure & la bassesse des sentimens; mais on peut leur réserver l'autre sans tirer à conséquence pour l'Etat.

Je trouverois encore, continua-t-il, un autre moyen: ce seroit que le Roi créa à la Cour, à la Ville, dans les Campagnes, des Offices d'Etalon, qu'on feroit exercer par les hommes du Royaume les plus sages & les mieux faits. L'autorité publique les instaleroit après une information de mœurs. Lorsqu'ils auroient assuré un citoyen à l'Etat, les époux auroient le droit de se rapprocher; & tout mari qui s'exposeroit à devenir père, seroit condamné à des

peines très-sévères. Quoi , l'on prend des précautions infinies pour avoir de beaux chevaux , de beaux mulets , & des animaux distingués en tout genre , & l'on néglige la création des hommes , qui sont la portion la plus précieuse de la nature ; c'est un aveuglement. C'est même la cause de la plupart des mauvais mariages. Une femme est instruite & humiliée des mauvaises inclinations de son mari. Elle tremble de devenir mère d'un ours , d'un sanglier , d'un singe , ou de tout autre animal monstrueux comme lui. Des pères dont la sagesse , dont la fidélité seroient reconnues , ne fourniroient à l'Etat que de bons citoyens. Des hommes d'une prestance agréable peupleroient la patrie de sujets beaux & vigoureux : ainsi , le Royaume en deviendrait plus florissant & plus respecté. Ces considérations négligées par nos spéculateurs sur le gouvernement , nous parurent dignes de la plus sérieuse attention ; mais nous ne laissâmes pas d'y entrevoir quelques difficultés , qu'on leveroit aisément , si l'on vouloit être raisonnables.

Ces dissertations nous conduisirent

jusqu'à l'heure du départ. Nous montâmes dans un carrosse à quatre ; dont le fonds étoit occupé par deux jeunes femmes , dont la mine & la conversation nous prévinrent. Nous étions à peine au bout de l'avenue que nous faisîmes le ton de la familiarité. La confiance succéda bientôt , & nous nous trouvâmes à Seve aussi amis que si nous nous étions connus de tout temps. Nous apprîmes que leur mari étoient procureurs. L'un étoit enclin à la jalousie , l'autre à l'amour du vin ; mais tous les deux possédés du démon de leur métier & très-peu généreux. Une lueur d'amour nous rendit attentifs & pressans. Nous demandâmes à étendre les droits de la connoissance , & on nous le permit avec des modifications. Bien informés de leurs noms , de leurs dispositions favorables , nous les déposâmes chez elles , avec la promesse & l'espoir de nous revoir incessamment.



CHAPITRE XIII.

L'Amour me rend Instrumenteur & Praticien.

DU Jardel vint me voir le lendemain matin pour converser sur l'heureuse rencontre que nous avons faite. Nous nous étions pris de goût, chacun pour notre Procureuse. Je m'étois décidé pour Madame Perthon, qui m'avoit paru vive, enjouée, naturelle & accommodante. Et Madame Bazaid avoit plu à du Jardel. Elle avoit l'extérieur froid, le regard tendre, & paroïssoit femme à sentimens. Toutes deux avoient de l'esprit, du babil, & paroïssent disposées à recevoir & à rendre la charité amoureuse. Nous concertâmes les moyens de nous rapprocher d'elles, sans effaroucher leurs maris, dont l'humeur nous avoit été annoncée comme difficile. Nous crûmes que l'intérêt nous fourniroit un prétexte pour voir les femmes & apprivoiser les maris. Ainsi, nous fîmes de concert une obligation simulée, par laquelle

je m'engageai de payer à du Jardel dix mille écus à sa volonté. L'acte étoit louche, sujet à interprétation, & il m'en remit une contre-lettre. L'obligation fut contrôlée, & dès le lendemain du Jardel la porta à M. Bazard, pour le consulter & me faire assigner. Le Procureur trouva son droit indubitable & me fit assigner le même jour. J'allai tout de suite chez M. Perthon pour le charger de ma défense. Je lui détaillai mes raisons, & il me trouva une intelligence plus qu'ordinaire en affaires. Je débutai par lui remettre quelque argent, & dès-lors il prit de moi la plus haute idée. Après nous être expliqués, je lui dis que j'avois eu l'honneur de voir Madame son épouse à Versailles, & je le félicitai sur l'heureux choix qu'il avoit fait. Mon compliment fut bien reçu. Je supposai avoir aux environs de Metz une terre abondante en gibier, & l'espoir des présens rendit encore mon homme plus accommodant. Il me prit par la main & me conduisit lui-même chez son épouse, à qui il me présenta, en lui disant, voilà, Madame, un nouveau Client de votre connoissance; mais suivant ce

qu'il m'a dit, il est plus expert encore en chasse qu'en procès. Madame Perthon rougit & me reçut avec des graces. Nous entrâmes en conversation, & son mari retourna distiller du noir dans son antre. Je dis, à Madame Perthon, toutes les douceurs imaginables, sans qu'elle en fut affadie. Je lui avouai que mon procès n'étoit qu'une ruse pour m'autoriser à lui faire ma cour, & je lui persuadai qu'une jolie femme étoit en droit d'adoucir les disgrâces d'un intérieur ennuyeux. Elle convint qu'il étoit affreux d'avoir jour & nuit un sot mari sur l'estomach ou sur le dos, & elle m'invita à veiller par moi-même à la suite de mon procès, en m'assurant que l'assiduité dans ce genre étoit la mère de la réussite. Je l'assurai du zèle que j'apporterois à suivre exactement mon affaire, & je pris congé d'elle pour aller instruire du Jurdel du bon effet de son assignation. Il avoit eu à peu près le même sort, & s'étoit fait présenter à M. Bazard par sa femme, qu'il avoit rencontrée à la porte de son étude. Nous nous promîmes de nous rendre compte mutuellement de nos amours, & jamais on ne vit, un

demandeur & un défendeur plus contens l'un de l'autre dans la manière de procéder.

J'étois peu jaloux que mon affaire avançât dans les mains du Procureur ; mais je voulois qu'elle prit une autre tournure dans celles de sa femme , & je m'attachai à prendre des conclusions avec elle , avant d'en prendre avec son mari. Elle m'attribua plus de confiance que je n'en avois accordé à M. Perthon, & nous devinmes tout-à-fait bons amis. J'allois journellement à l'étude , où l'on me disoit qu'il n'y avoit rien de nouveau. Je jaisois avec le Procureur , lorsque je le trouvois , & dès qu'il sortoit pour aller au palais , j'entrais chez son épouse , où nous procédions en faisant des conférences sur le code de Cythère. J'achetois à la vallée du gibier , & je le lui envoyois comme venant de ma terre ; ainsi , ils se crurent obligés à m'inviter deux fois à souper , & je dus m'applaudir d'avoir pourvu à notre subsistance , car l'ordinaire de la maison étoit d'une exiguité à rendre le corps diaphane. Pendant un de ces repas , la conversation roula sur la Jurisprudence , & M. Per-

thon convint qu'elle avoit son mérite; mais il soutint qu'elle tiroit son plus grand prix de la connoissance de la pratique. Vous, par exemple, Monsieur, s'écria-t-il avec enthousiasme, vous connoissez les loix à merveille, mais vous avez négligé d'apprendre à les faire valoir. Six mois de séjour dans l'étude d'un Procureur vous auroit rendu un homme unique. La pratique est la portion utile de la législation, & sans elle tout le reste n'est qu'un diamant brut. Cette exclamation me fit dans l'instant naître une idée, mais je ne la mis pas au jour, & je me bornai à approuver l'avis de M. Perthon, en le citant comme un des plus habiles Praticiens du Royaume.

De retour chez moi, je méditai sur l'ouverture qu'il m'avoit donnée, & je pensai qu'il me feroit beaucoup plus commode de posséder ma maîtresse sous le même toit, que de vivre dans un quartier éloigné d'elle, j'allai donc le lendemain trouver M. Perthon, & je lui dis que j'avois réfléchi sur les nouvelles lumières qu'il pouvoit me communiquer. Je suis versé, lui dis-je,

dans l'étude des loix, prenez-moi en pension chez vous, j'aurai bientôt appris la pratique, & soit en qualité d'Avocat ou de Procureur, je vous servirai utilement dans la direction de vos affaires. Il rumina un instant sur ma proposition, & me dit : je vous crois sobre & peu difficile à vivre, je consens à ce que vous m'offrez si ma femme l'agrée. Il y a un appartement vacant au troisième, on pourra vous l'accommoder. C'est un sacrifice que je vous fait ; mais vous ne voulez pas m'être à charge. Fixez, lui dis-je le prix de la pension ; il l'évalua très-haut, & je ne tracassai point avec lui, convaincu qu'un véritable amour doit nous rendre généreux & sobres.

J'allai conter cette heureuse nouvelle à sa femme, qui m'en parut comblée de joie. Nous nous arrangâmes promptement sur le logement, & comme il n'y avoit qu'un lit, deux chaises de paille & une table à y mettre, il fut prêt dès le lendemain. J'entrai en possession de l'office de maître clerc de Madame, & non pas de M. Perthon. J'observai toutes ses démarches, &

si-tôt qu'il mettoit la main à la plume ; je mettois la main à la pâte. Il étoit naturellement porté à la jalousie , & il auroit acheté des inquiétudes si l'on en avoit vendu ; mais la cupidité l'emportoit encore dans son ame , & l'amour dévorant de son métier lui faisoit oublier jusqu'aux intérêts de sa coëffure. Je descendois de temps en temps à son étude , & je me mis en peu de temps au fait d'une routine , dont le grand art est de multiplier les inutilités aux dépens de la clientèle. Les superfluités prises sur les plaideurs deviennent des réalités pour leur Procureur. Si l'on voyoit une lueur de beau temps , M. Perthon se dispoisoit à aller faire un tour de promenade , ou à visiter quelques amis. La pluie survenoit elle , il s'en consolait en choisissant une douzaine d'affaires , ou pour passer le temps il faisoit douze requêtes. Son repos lui étoit profitable , & il s'applaudissoit le soir d'avoir employé sa journée plus utilement qu'il n'auroit fait si le Soleil avoit été radieux.



CHAPITRE XIV.

*Je deviens Frotteur des appartemens de
Thémis , où je trouve beaucoup
d'ordures.*

DÈS que je fus un peu au fait des mystères de la chicane , je me sentis révolté de la multiplicité des abus que je découvris dans la marche de l'instruction , & j'en conclus qu'il ne falloit pas voir de trop près , sous peine de dégoût , comment la justice & la cuisine se préparoient. Je ne pus m'empêcher d'en dire mon sentiment à M. Perthon , un jour que je le trouvai de bonne humeur. Il me semble , lui dis-je , que l'ordonnance de 1667 , art. 2 , du tit. 14 , proscriit l'usage des duplicques , tripliques , additions & autres procédures inutiles. Beaucoup d'autres réglemens prescrivent les mêmes règles ; cependant vous faites sous des formes différentes vingt requêtes frustratoires dans la même affaire , & on le tolère ; on fait même plus , on vous enrichit

avec ces superfluités qui détruisent la fortune de vos clients.

Ne vous y trompez pas, dit-il, le grand art est de garnir le croc du palais, & plus nous émoluments, plus tout le monde en profite. Les Procès ne s'estiment qu'en raison de leur embonpoint. Une instance où il n'y auroit que deux requêtes ne produiroit qu'une vacation; s'il y en a trente, les épices croissent en proportion, & c'est outre l'intérêt du prix de nos charges, le seul moyen de soutenir notre état avec décence; l'on ne nous invite pas, mais l'on nous permet de manger. La justice tient table ouverte, ceux qui sont affamés s'y présentent, & tant pis pour ceux qui mettent la nappe; à mon égard, j'ai bon estomach, & je ne crains point les indigestions.

Mais il me semble, continuai-je, qu'il vous faut bien des mets pour vivre, & que vous faites des repas à douze services. Vous commencez par faire des exceptions dilatoires, déclinatoires, des moyens de nullités & des incidens, qui ne seront jamais lus de personne, & qu'un client paie en pure

perte. Vos rôles sont immenses par la quantité, la grosseur & l'affectation du caractère avec lequel ils sont écrits. Ensuite vous entassez sentence sur sentence, opposition sur opposition, & vous surchargez d'inutilités, le parchemin & le papier qu'on fait déjà payer fort cher. C'est en vain que nos Rois ont donné les plus sages ordonnances pour la réformation de la justice. Louis XIV. a fait des réglemens, & il a voulu, notamment par l'art. 13, du tit. 31 de son ordonnance de 1667, qu'il fut dressé & mis au Greffe de chaque Jurisdiction, un tableau ou registre, dans lequel seroient écrits tous les droits qui doivent entrer en taxe. Ce tableau est encore à faire, parce que ce seroit le tableau de la misère des Praticiens.

Une ordonnance du mois de Mars 1673, défend aux Juges de rien recevoir pour l'extrait des procès dont ils sont chargés. L'art. 19 du même édit, défend à leurs Clercs ou Commis, à peine d'exaction, de recevoir plus grands droits que ceux qui passent en taxe; cependant, les Secretaires font des vers

rongeurs qui dévorent l'épiderme, & l'on ne peut plus juger le procès sans entamer dans le vif. Si l'on ordonne des interlocutoires, tels que des plans ou des enquêtes, c'est alors que vous triomphez; le procès recommence, & vous aimez par préférence ceux qui font des petits. Vos droits s'étendent sur la remise des pièces; le Greffe, les épices, l'expédition, le conseil, & chaque démarche devient pour vous le philon d'une mine abondante.

Les fruits de votre terre font aussi variés que ceux d'un potager; griefs, causes & moyens d'appel, réponses, salvations, inventaires de productions. L'on ne finiroit pas si l'on vouloit les détailler; mais le comble de votre bonheur est l'ordre & distribution du prix d'un immeuble, saisi réellement & vendu par décret, ou la préférence pour des sommes mobilières ou le prix des meubles.

Les loix claires & précises avoient réglé cette distribution, cependant le prix des biens les plus considérables, se trouve toujours englouti dans un gouffre de procédures superflues. Une contestation

appointée entre deux ou trois cens parties , devient un Pérou : & s'il y a une consignation de faits , c'est alors une curée où chacun tâche d'attraper son lambeau. C'est alors que Thémis devoit paroître le fouet à la main & frapper indistinctement ; mais son bandeau lui ferme les yeux. Le Procureur poursuivant , & le Procureur plus ancien des opposans , font alternativement la chouette à tous les créanciers. Ils font des difficultés sans nombre. L'instruction s'éternise , les sacs se multiplient , les créanciers se minent en ne touchant rien ; les intérêts courent contre le débiteur , les frais d'ordre se prennent sur les fonds consignés , les différens entre les opposans se discutent aux dépens de ceux qui n'y ont aucun intérêt. Les vacations de Commissaires & les épices affoiblissent le gage commun. Enfin , l'arrêt d'ordre fournit la liste des créanciers , & le jugement s'expédie en cinq ou six mille rôles de parchemin , le jugement est signifié à tous les créanciers , le droit de copie est taxé au Procureur à raison de tant du rôle de la grosse , & il en retire

114 LES DELASSEMENS

quelquefois cinquante ou soixante mille francs. Il ne faut donc plus s'étonner, si un prix, quelque considérable qu'il soit, se trouve entièrement absorbé, il a servi de pâture à un ogre & à quarante harpies.

Rien n'échappe à votre humeur famélique ; s'ouvre-t-il une succession, les frais d'apposition & de levée de scellé, les inventaires, vente des liquidations, comptes & partages viennent augmenter vos domaines ; les vacations sont multipliées à l'infini, par des dires & des incidens inutiles. L'on prodigue les rôles de papier timbré dont on laisse le tiers en marge, & l'on écarte, sur les deux autres tiers, trois ou quatre syllabes par ligne : enfin, vous mettez tout à une contribution arbitraire, malgré la sévérité des loix ; & l'on voit nombre de successions qui vous sont plus profitables qu'aux héritiers mêmes.

Perthon m'écouta avec assez de sens froid, mais il commença à se repentir d'avoir fait un écolier si savant. J'avoue, me dit-il, qu'il y a du vrai dans ce que vous avancez, mais un intérêt général prévaut, c'est celui de faire

valoir les charges aux dépens des imbéciles qui voyagent sur nos terres. La Justice passe pour être belle, mais elle est voilée, on a peine à la voir. De plus, son bandeau lui offusque tellement les yeux, que la plupart des objets lui échappent. Elle est comme tous les aveugles qui ne connoissent les choses qu'au toucher, ainsi il est bon de lui garnir les mains. L'on fait tous les jours de sages ordonnances, mais ce sont de belles enseignes qui n'accréditent ni les marchands ni la marchandise. L'industrie trompera toujours l'esprit de législation, parce que nous sommes dans un pays de représentation, où il faut vivre & dépenser. On ne le fait qu'avec de l'argent, & malheur à qui ne fait pas s'en procurer, on le prend pour un sot. Je suis une route battue par mes confrères, & l'on m'interdiroit comme un imbécille, si je m'en écartois; je consens d'admirer la Justice, mais elle est trop prude pour que j'aspire à en devenir amoureux. La vanter dans tous les états c'est l'esprit, mais la laisser dire sans l'écouter & aller son train, c'est la chose.

J'allai conter à Madame Perthon, la conversation que j'avois eu avec son mari. Nous passâmes à une matière plus gaie, & je la fis convenir que prendre un mari & lui faire bonne mine, c'est l'esprit, mais que ne point l'aimer & le duper, c'est la chose.

CHAPITRE XV.

Je vois le monde, & j'y trouve bien des choses déplacées.

LA direction des affaires de M. Perthon, me fit faire nombre de connoissances dans son Etude qui étoit accréditée. Je voyois souvent du Jardel, & il me rendoit un compte fidèle de son intrigue avec Madame Bazard, dont il étoit fort content. Il avoit aposté auprès de son mari trois ou quatre rats de Palais, ivrognes de profession, & au moyen du crédit qu'il leur avoit assuré dans un cabaret rue de la Huchette, il étoit sûr qu'ils y menaient tous les jours M. Bazard, qui trouvant gratuitement autant de vin qu'il en pouvoit

prendre, ne rentrait tous les jours chez lui que fort tard, & plongé dans une ivresse qui lui enlevait l'usage de tous ses sens. Sa femme s'en étoit autorisée pour faire lit à part, & l'Amour profitait des sottises de Bacchus. Parmi le nombre de nos clients, il y avoit un gros Abbé rubicond, joyeux & peu sensible à la belle latinité de son bréviaire qu'il n'entendoit pas. Il jouissoit de 25000 livres de rente, mais ses protections, son nom, & le crédit de certaines femmes, sembloit lui en promettre bien davantage. Il étoit souple, intrigant, hardi, & sans se rebuter, savoit se replier en cent façons pour parvenir. Ses revenus étoient bien loin de lui suffire par le partage qu'il en faisoit. Il en employoit par année une dizaine de mille francs au moins, pour nourrir huit ou dix Procès qu'il avoit avec ses Moines. Le surplus étoit destiné au jeu, aux femmes, à la bonne chère, & à la fin de chaque année il se trouvoit toujours endetté de 20000 liv. de plus. Il nourrissoit ses créanciers d'espérances, de belles paroles, & il les ruinoit de fait, & ne faisant pas pour

un sou de réparation à ses bénéfices. Ce galand homme me pressa d'aller dîner chez lui, & il m'assigna un jour. Je mis rendis, & j'y trouvai sept ou huit de ses confrères, tous gens de nom, tous poudrés, frisés avec méthode, & affectant les airs du grand monde. J'eus de la peine à reconnoître dans leur maintien, les successeurs des Benoît, des Bruno, des Bernard, & je leur soupçonnai plus de disposition à se rendre imitateurs de Robert d'Arbrisselle. Nous nous mîmes à table, & la chère se trouva aussi abondante que délicate. Le maître nous avoua qu'il donnoit 1200 livres de gages à son Cuisinier, & qu'il aimeroit mieux tripler ses honoraires que de le perdre. Les vins furent fort diversifiés, & se trouvèrent tous de la meilleure espèce. Je m'étois imaginé que nos convives n'auroient que des conversations analogues à leur état, mais il ne fut question ni de Morale, ni de Théologie, ni d'affaires du temps; les propos roulèrent perpétuellement sur les jolis femmes à la mode, sur les pompons, sur les spectacles & sur les intrigues se-

crettes des beautés de la Cour & de la Ville : nos Abbés pimfans se félicitèrent mystérieusement sur leurs bonnes fortunes réciproques ; on lâcha quelques épigrammes contre les Candidats qui prétendoient aux grands Bénéfices , & l'on fit une analyse exacte des graces & des talens de toutes les filles de Théâtre. On disserta sur les pièces , & nous disputâmes comme l'on fait entre hommes. Le repas ne fut pas gai , & une table où l'on ne rit pas , m'a toujours paru un ratelier. Un dîner joyeux est à moitié digéré , & les indigestions ne sont devenues si communes , que depuis que la vanité qui est bête , a substitué la dignité & le sombre ennui , au plaisir & à la liberté de la table. Lorsque nous eûmes bu & vanté l'excellence des vins de notre hôte , on se mit à des parties de jeu , & je me retirai très-satisfait du digne emploi qu'on faisoit des biens de l'Eglise. Il me parut placé en bonnes mains , puisqu'on n'a pas besoin d'être riche pour faire pénitence , & que le bien doit être destiné à ceux qui ont le talent de s'en faire honneur. Cette opi-

nion est à la vérité mondaine , mais elle tient moins à l'esprit qu'à la chose.

Quelques jours après je fus invité à souper par un vieux Major , qui avoit un Procès avec le Curé de sa terre. Je trouvai chez lui deux anciens Officiers & quelques jeunes Capitaines ou Lieutenans de son Régiment. La chère étoit bonne sans être délicate , mais le vin étoit mixtionné , & je plaignis notre hôte , de s'être approvisionné chez un empoisonneur , qu'en bonne police on auroit dû flétrir & envoyer aux galères. La soupe fut à peine mangée , que mon vieux Major se mit à nous citer M. de Luxembourg , la Bataille de Fleurus , & le Maréchal de Villars ; ah ! me dit tout bas mon voisin , nous sommes perdus , s'il entâme l'histoire des vieilles guerres & des vieilles perruques. En effet , il interrompit la narration. Vainement le conteur voulut reprendre son récit , un autre lui coupa la parole , & je vis que nos jeunes gens s'étoient donné le mot , pour empêcher qu'on leur répétât ce qu'ils avoient déjà entendus cent fois. Je leur en sus bon gré , aimant autant qu'un

qu'un autre à ne pas m'ennuyer. La conversation commença par des plaintes sur la lenteur avec laquelle on avançoit les gens de mérite, sur la modicité des graces, sur l'ingratitude, sur le peu de capacité de ceux à qui on confioit le commandement, & il sembloit que chacun de nos interlocuteurs fut seul le plus habile Général de l'Europe. On se jetta ensuite sur les Procès & nous n'en sortîmes plus. J'étois le plus au fait du sujet de la conversation, & je parlois le moins. Sitôt même que je voulois prendre la parole, on me faisoit taire par un ton supérieur, & je vis toutes les usurpations que l'ignorance est dans l'usage de faire sur le savoir. Quoi ! disois je en moi-même, un homme a passé sa vie à s'instruire sur une matière, & il est sans cesse contrarié par l'opinion d'un novice. Une lecture continue & réfléchie, n'empêche jamais d'être contredit par ceux qui souvent ne savent ni lire ni écrire. Il faut que les hommes ayent un fonds intarissable de bonne opinion d'eux-mêmes, & qu'ils croient que celui qui parle le plus & le plus haut, doit être le plus

docte. Après cette réflexion je pris le parti du silence absolu, & je digérai intérieurement toutes les inepties qu'ils voulurent debiter sur une matière dont ils ne connoissoient pas les premiers élémens. Celui qui crioit le plus fort étoit un Gentilhomme de Campagne, qui avoit fait un cours de procédures à ses dépens en plaidant contre ses voisins. Il s'érigeoit en censeur des ordonnances, en réformateur des loix, & il vouloit nous donner un Code de sa façon. Il déclamoit, sur-tout contre les Magistrats, qu'il accusoit de n'aimer ni leur cabinet ni leur métier, & à qui il reprochoit d'en ignorer les premiers principes. Tous ceux que je connois, disoit-il, ne s'occupent que de filles ou de chevaux, & si vous leur parlez d'une affaire importante, ils vous tourneront brusquement le dos, dès qu'ils verront paroître un Garde chasse ou un Maquignon. Je l'ai éprouvé comme vous, reprit un autre, & c'est pour obvier à cet abus que j'ai imaginé un système. Je voudrois qu'on imprimât les ordonnances & les coutumes sur du beau velin, & qu'on les colât ensuite sur la

croupe des chevaux. Nos jeunes Sénateurs en allant au marché, les verroient nécessairement. Des caractères lisibles leur frapperoient la vue, en se trouvant placés sur un pupitre où ils passent volontiers la main, & par ce moyen, celui qui auroit caressé le plus de chevaux, en auroit appris davantage.

Cette plaisanterie excita de grands éclats. Chacun se mit à son aise, & la soirée se passa à fronder les loix & ses interprètes. Je fis des efforts pour venger la Magistrature & les Sénateurs respectables qui en font l'ornement ; on me fit taire militairement, & je me retirai peu satisfait de voir combien les gens de différens états se méfestiment entr'eux.

Peu de temps après, un homme de robe voulut aussi me donner à souper, & je trouvai chez lui nombre de ses confrères qu'il avoit rassemblé. Je m'applaudissois de me trouver avec des gens instruits, qui pourroient me communiquer leurs lumières, & qui ne s'entretiendroient que de matières de ma compétence, mais mes espérances furent bientôt évanouies. La conversation

ne roula que sur les chiens, les chevaux, le théâtre, les filles, & les ajustemens nouveaux,

Je mis sur le tapis une question de Droit, alors controversée, & l'on me rit au nez. L'un me dit qu'il avoit acheté douze louis un chien, qui étoit un excellent rapporteur. L'autre me conta qu'il étoit malheureux en chevaux, & qu'il avoit été forcé d'en changer huit fois depuis un an. Un troisième m'assura qu'il étoit connoisseur, & qu'il se feroit un plaisir de m'appareiller. Un autre soutint qu'on auroit dû, pour l'instruction de la jeunesse, placer les écoles de droit au haut du Cours, parce qu'on auroit eu occasion de s'égayer & d'acquérir des connoissances en y allant à cheval avec exactitude. Un des plus jeunes assura que l'exercice du cheval étoit nécessaire à la santé, & que l'expérience suffisoit pour former les Magistrats, auxquels l'étude d'un fatras de loix, étoit inutile. Ce persiflage pensa me suffoquer, & je me retirai en gémissant de voir que le plus beau des Etats fut si peu respecté, par ceux qui en étoient revêtus. Le peu de confidè-

ration qu'ils temoignent pour eux-mêmes , semble être un titre pour dispenser les autres de leur en marquer davantage. Juger les plus grands intérêts , réformer les abus , me paroissent les fonctions les plus honorables de la société ; falloit-il acquérir le droit , de les exercer , à prix d'argent , & non pas au prix du mérite & du savoir.

Les différentes connoissances que j'avois acquises , me procurèrent celle d'un riche Financier , dont la maison étoit abondante & fréquentée. Il m'invita à l'aller voir , & ses manières aisées m'y déterminèrent aisément.

Je me rendis chez lui à l'heure du dîner ; j'y trouvai très-bonne compagnie , entr'autres nombre de ses confrères , qui par leur politesse & leur éducation détruisirent radicalement chez moi le préjugé qu'on m'avoit inspiré contre ces Messieurs. Je vis clairement que ceux qui les ridiculisoient , n'avoient appris à les connoître que dans de vieux livres , & qu'on jugeoit très-mal des gens d'aujourd'hui par ceux d'autre fois. Nés , pour la plupart dans le sein de l'opulence , ils ont reçu de bons

principes , & se sont mis à portée de vivre dans le grand monde , dont ils se sont rapproché par des alliances. J'en vis quelqu'uns dont l'esprit s'étoit converti en or , & dont le bon sens étoit en raison de la vaisselle solide , sur laquelle on nous servit.

Le repas fut délicat & agréable. J'y comptai onze Chevaliers de St. Louis, beaux dîneurs , au moyen de quoi je ne doutai pas qu'on ne s'entretint de guerre ou de finance ; mais la conversation prit bientôt une autre tournure.

Quelqu'un cita une brochure nouvelle qui venoit de paroître , & l'on se mit à disserter sur l'esprit & sur le danger d'en abuser.

Le maître de la maison fit une dissertation polie sur les critiques, & sur la manie d'attaquer les personnes ou les Etats. Un petit Abbé répliqua que les satyres amères étoient indécentes & punissables, mais il ajouta que dans un pays où il n'y avoit point de Censeur public pour les mœurs , il étoit bon que bien des gens fussent retenus par la crainte du qu'en dira t-on, qui souvent contient ceux que la loi ne retiendrait pas.

Un homme , disoit-il , est avare , brutal , débauché ; une femme est coquette , acariâtre , médisante ; la loi ne les punit pas , il n'y a donc que la publicité de leur défaut qui puisse les corriger. Un homme riche fait une action honteuse , un grand Seigneur a des inclinations basses , ils en rougissent secrètement , mais ils s'enhardissent par l'espérance qu'on ignorera leur foiblesse. S'il craignent qu'elle éclate publiquement , ils deviendront plus circonspects & insensibles au mal en lui-même ; ils ne le feront pas au cri public qui les notte. C'est un correctif pour leur amour-propre. Un homme en place fait une injustice ; si on l'ensevelit dans le secret , il en fera mille ; mais s'il craint que sa réputation en souffre , il s'observera davantage. Bien des gens ne sont vertueux que par orgueil , & la crainte d'un couplet a servi souvent d'aiguillon pour empêcher des héros , des courtisans & des Juges de mal faire. Une satire est condamnable ; elle le devient doublement quand elle est platte , ainsi l'on n'en doit pas faire ; mais la crainte d'une raillerie fine , est souvent un véhi-

cule pour renfermer les vicieux dans les bornes du devoir. Les gens de bien craignent peu la satire. Ce n'est pas eux communément qu'elle attaque. Ils se mettent en évidence, & veulent bien que toutes leurs actions soient connues ; mais qui sont ceux qui lui font la guerre & qui insistent pour qu'on la pulvérise ; ce sont ces âmes basses qui ont intérêt de la redouter ; ce sont ces hommes dangereux, qui, par des menées sourdes & obscures, accablent la veuve & l'orphelin ; ce sont ces hypocrites, qui, sous un dehors imposant sont les fléaux de la société ; ce sont ces fourbes à qui il importe de n'être pas connus. Que ces monstres ne se plaignent pas de ceux qui les parodient ; qu'ils se plaignent d'eux-mêmes, qu'ils se réforment, & qu'ils ne fassent que des choses dont ils veulent bien qu'on soit informé. Une critique badine, ne fait point éclore des vertus, mais elle a souvent empêché le vice de triompher, de se montrer à visage découvert, & de se permettre des excès auxquels on se feroit livré, sans la crainte de les voir publiées & fiffées.

Je conçois, dit la maîtresse de la

maison , qu'on brocarde un audacieux qui se chamare de ridicule , & qui affronte impudemment l'honnêteté publique , mais je trouve qu'il y a de l'injustice à rendre un mari garant des défordres de sa femme , & en faire l'objet de la dérision publique , pour des sottises auxquelles il n'a aucune part. S'il les dissimule on le montre à un doigt , s'il éclate on le montre à deux ; ainsi , je ne vois que des raisons de le plaindre. Ces observations nous parurent avoir quelque chose de spécieux & même de vrai ; cependant un homme à la mode les combattit de tout son pouvoir. On l'accabla par le poids des argumens ; mais la folie , l'ignorance , l'entêtement & la bêtise reviennent perpétuellement sur le coup. On le confondit sans le convaincre , & sur les six heures chacun se retira , en faisant beaucoup de complimens sur la bonne réception que nous avions éprouvée , car on honore ici un homme en proportion de ce qu'il consomme & fait consommer plus de denrées. Je me trouvai invité , quelques jours après , à aller passer la journée dans une maison de campagne à deux lieues de Paris.

je m'y rendis avec deux Dames qui se chargèrent du soin de m'y conduire. Le séjour me parut riant, & la compagnie bien choisie. Elle étoit composée de six femmes, & je présimai que nous serions occupés d'amusantes bagatelles, mais je fus agréablement détrompé. La maîtresse de la maison étoit une femme d'esprit, attachée à la lecture, & qui ne connoissoit de cartes, que celles de géographie. Ses amies étoient dans le même goût, & leur société composoit une espèce de *Musæum*, où l'on traitoit de toutes sortes de matières.

Dès la soupe, la conversation prit une tournure érudite, & elle se soutint dans le même goût pendant tout le repas : l'on passa en revue toutes les tragédies & les comédies, qui avoient paru pendant le cours de l'année, & l'on en fit comparaison avec les anciennes, auxquelles on attribua la supériorité. L'on cita ensuite toutes les brochures qu'on traita comme des enfans de la frivolité, mais dont cependant on excusa l'existence, sur le fondement qu'elles sont à la portée de beaucoup de gens, & qu'il y a à Paris nombre de femmes

& de petits-mâîtres, qui n'ont ni la force, ni le courage de lire des ouvrages plus relevés.

L'on en vint aux livres d'un genre sérieux, & l'on en analysa plusieurs qui faisoient honneur à leur siècle. On convint que malgré la futilité du goût, on n'avoit jamais tant écrit sur des matières sérieuses, telles que le Commerce, les Finances, les Manufactures, les Arts, la Guerre & l'Agriculture. Une femme prétendit que l'esprit y gagnoit plus que l'Etat, & que nous avions plus perdu en papier que nous n'avions profité en bled; elle soutint que la nouvelle théorie ne devoit pas détruire l'ancienne pratique, & que c'étoit une bizarrerie que de vouloir nous rendre tous Agriculteurs comme les Patriarches. Cette controverse en entraîna successivement beaucoup d'autres qui se soutinrent avec esprit.

Une femme passablement instruite, mais qui avoit de l'aigreur, fit une sortie sur la multiplicité des livres. Il y a, dit-elle, des réglemens admirables pour la librairie. On a établi un nombre infini de censeurs, qui doivent empêcher,

comme des commis, l'introduction de la contrebande littéraire; cependant, les Libraires n'ont jamais été plus adroits, plus infidèles, & jamais on n'a été inondé de tant de productions inutiles, ennuyeuses & même dangereuses. La saine politique n'exige-t elle pas qu'on n'imprime que des choses utiles & agréables?

Je convins de la justesse de son système, mais lui dis-je, il est des esprits à tout prix, il faut des ouvrages de même. Ce qui vous plaît, ce qui vous amuse assoupiroit bien des gens, & réciproquement ce qui leur plaît deviendroit pour vous un tourment. Les livres bleus que vous dédaignez, les noëls, les contes d'enfans, les facéties se vendent plus promptement & en plus grande quantité que les meilleures productions de nos grands génies, & l'on trouve dans ce débit immense, un intérêt national qui est celui du Commerce. Nos inepties amusent les habitans des colonies, & meublent les antichambres de tous les Seigneurs de l'Europe. Ce Commerce de misère fait subsister une quantité innombrable d'ouvriers en tout genre, &

fait entrer annuellement dans le Royaume des sommes incroyables. Il y a tel livre qui a fait sortir plus d'un million de la France, parce qu'il n'y avoit pas été imprimé. On l'achette plus tard, on le paie plus cher, & l'étranger en profite.

Mais un intérêt particulier se joint souvent à l'intérêt général, c'est celui d'un Auteur qui consacre ses veilles pour entrer dans la carrière du bel esprit. On désire encourager les premiers essais, & l'engager à mériter des distinctions. Il est souvent dans la misère, & soupire après l'impression de son livre pour payer sa dépense, & se donner l'exigu nécessaire. Si vous lui dites que son ouvrage n'est ni utile ni agréable, 1.^o Il vous regarde comme un homme de mauvais goût, de mauvaise humeur, & par amour propre ne vous croit pas. 2.^o Il vous répond qu'il lui est utile & agréable de couvrir sa nature qui transpire de tous les côtés. En effet, vous le regardez & vous n'appercevez que des loques & des échantillons de sa peau. Alors, la pitié vous gagne, & vous lui lâchez à regret une autorisation, en disant que si

Le public est destiné à voir une mauvaise pièce, il vaut encore mieux que ce soit son livre que les parties scandaleuses de son humanité, parce que le premier ne sera vu que volontairement par ceux qui seront assez simple pour l'acheter, au lieu que les autres blesseront forcément les yeux de tous ceux qui le rencontreront à l'Eglise ou dans les rues.

Cette dissertation en entraîna d'autres, & nous tombâmes sur la consolation qu'il y avoit à savoir faire un emploi utile de son temps. On décida que la lecture étoit un moyen de se trouver seul en bonne compagnie, & qu'elle offroit une délectation à l'esprit, & un préservatif contre l'ennui. La maîtresse de la maison cita à ce propos une femme de sa connoissance qui avoit 70 ans, & elle soutint qu'elle n'en avoit pas réellement vécu deux. Voici sa suppuration. Je lui retranche, dit-elle, les années de son enfance où elle n'a pensé à rien. Depuis l'âge de dix ans, elle en a vu écouler soixante, dont elle en a passé au moins vingt dans son litaine ou malade. Elle a toujours été laide, & ce temps qui n'est pas perdu pour

tout le monde , a été en pure perte pour elle. Des quarante ans restant , elle en a été un quart à sa toilette , où elle passoit quatre heures tous les matins. Le jeu lui a dérobé quatre heures habituellement les après-midi , ainsi c'est encore dix années au moins de retranchées.

Sur les vingt ans qui reste , détalquez quatre heures par jour pour la table , le temps des visites à rendre & à recevoir , celui des spectacles , des voyages , des devoirs , & vous verrez que le cours utiles de sa vie ne se monte pas à deux années continues , pendant lesquelles elle ait nourri son esprit , aussi a-t-elle la tête aussi vuide qu'à quinze ans , aussi périt-elle d'ennui de se trouver abandonnée à elle même.

Cette démonstration nous frappa , & nous fîmes des vœux pour que toutes les femmes pussent en sentir la justesse. Lorsque le soupé fut fini , nous nous séparâmes avec regret , & je revins en m'applaudissant d'avoir trouvé des femmes dont la conversation étoit plus instructive que celle de bien des hommes. Je fus encore au bout de quelque temps passer la soirée chez un Négociant , &

l'on n'y parla que de Religion. Un Marchand qui avoit été long-temps Marguillier de sa Paroisse, se mit en colère contre tous les Poëtes, & vouloit absolument que sans miséricorde on les jettât au feu. Nous ne connoissons, dit-il, qu'un Dieu, & nous ne devons célébrer qu'un Dieu qui renferme en lui seul tous les attributs de la perfection. La fable est l'ame de nos spectacles, & elle ne sert qu'à pervertir les esprits dès la plus tendre jeunesse. Jupiter est un débauché, Venus une gourgandine, & son fils un franc libertin. Apollon, Mercure, & tous les autres ne valent pas mieux. Pourquoi les tirer de l'enfer où ils brûlent depuis long-temps, pour leur rendre des hommages sur nos théâtres. On les encense, on les invoque, on leur dresse des Autels, on leur suppose des Temples & des Prêtres; cependant, ce ne sont dans la vérité que des infâmes, livrés à des supplices éternels. Il faudroit donc avec emphase en donner de l'éloignement & de l'horreur aux jeunes gens qui se farcissent la tête de ces fictions, qui s'enivrent en les admirant, & font en conséquence des productions licentieuses.

Nous lui représentâmes que ces phantômes étoient vieux , qu'ils étoient devenus fans conséquence , qu'ils faisoient simplement des objets d'amusement pour l'esprit , sans se faire une route jusqu'au cœur ; & que la vérité triompheroit toujours des prestiges de la mythologie qu'on ne prenoit que pour ce qu'elle valoit , mais il persista obstinément à vouloir réformer les spectacles ; il soutint que pour les rendre utiles , il falloit sans cesse opposer les vertus morales aux vices , & les vertus Chrétiennes aux sept péchés mortels. Il vanta le temps où l'on jouoit les mystères & la vie de la plupart des Saints. Nous lui représentâmes que ces spectacles seroient peu amusans & peu fréquentés par nos mondains. Il soutint qu'en revanche tous les gens timorés y assisteroient. L'on disputa longtemps , & chacun suivant l'usage demeura dans son opinion. Ces différentes assemblées me donnèrent lieu de penser que je n'avois encore trouvé personne assez occupé de son métier pour s'en entretenir , si ce n'étoit des vieillards à qui l'habitude tenoit lieu de nature : j'en tirai la conséquence que dans ce

pays, avoir un Etat, une Charge, une Dignité, c'est l'esprit; mais en remplir les fonctions indifféremment, & ne pas vouloir paroître ce que l'on est, c'est la chose.

CHAPITRE XVI.

L'esprit humain voyage perpétuellement de surprise en surprise.

L'Inspection des affaires de l'étude de Perthon, me fit connoître de plus en plus l'imperfection de la jurisprudence François, & l'adresse intéressée des Officiers de la Maison de Thémis. Je vis que les Coutumes, les Ordonnances, les Auteurs, les Opinions s'opposoient les uns aux autres, & qu'on trouvoit à défendre la plus mauvaise comme la meilleure cause. La diversité des autorités livre les esprits à une incertitude perpétuelle, & l'on emploie tous les moyens imaginables parce qu'ils font fortune en proportion du plus ou moins de justesse & de connoissances qu'ont ceux à qui on les propose. Ces idées

se fortifièrent en moi , à l'occasion d'un événement qui se passa sous mes yeux.

Perthon avoit dans son étude , à titre de petit clerc , un jeune homme d'environ 16 ans , nommé Clerville. Sa figure étoit jolie , & il annonçoit de l'esprit. Mais son éducation avoit été tout-à-fait négligée , & ses parens le laissoient presque manquer du nécessaire. Il étoit livré au bas emploie de l'étude , & ses camarades le traitoient avec une espèce de mépris. J'avois conçu quelque amitié pour lui , & je l'assistois même pour lui fournir ses besoins les plus pressans. On vint le chercher un jour , & nous fûmes deux jours sans le revoir. Au bout de ce temps , il reparut dans l'étude & vint nous annoncer qu'il étoit en droit de se venger des dédains qu'on lui avoit témoignés. Il nous apprit qu'il s'appelloit depuis la veille , le Marquis de Rogicourt , & qu'il étoit appelé à recueillir une fortune des plus considérables. Ce phénomène nous surprit & nous lui en demandâmes l'explication. Le Comte de Rogicourt , nous dit-il , est mon père. Il m'a donné la naissance , mais les parens se sont opposés avec

force au mariage qu'il vouloit contracter avec ma mère. Il étoit jeune, & l'autorité de sa famille l'a contraint à épouser une fille de condition, dont il a eu deux garçons & une fille. Toute son affection se portoit vers ses enfans qu'il élevoit en grands Seigneurs, tandis que je languissois dans l'oubli. Sa femme est heureusement venue à mourir, & ma mère a cherché à reprendre ses premiers droits sur lui. Il est valétudinaire, & des émissaires intelligens lui ont inspiré des scrupules qui l'ont agité. Il a voulu combattre, mais un Moine adroit & zélé a employé des armes qui l'ont terrassé. Il a cru devoir faire un sacrifice à la Religion, à la nature, en me rétablissant dans mes droits aliénés. Enfin, il a hier épousé publiquement ma mère, il m'a reconnu, & je vous quitte sans regret pour entrer dans les Mousquetaires. Cette affaire nous parut étonnante. Nous cherchâmes à l'approfondir, & nous apprîmes en effet, que le marquis de Rogicourt s'étoit marié ouvertement avec la Duranval, dont les talens médiocres n'avoient brillés que foiblement sur les

théâtres de la Province & de la Capitale. Ce mariage donna matière à nos réflexions. Nous ne concevions pas qu'un homme avec de la naissance, du bien, de l'esprit & du mérite, forma des attachemens si bas, quand il pouvoit choisir entre des personnes dignes des hommages d'un galand homme. Perthon prétendoit que la publicité servoit de ragoût pour bien des gens, & qu'on se faisoit un point d'honneur de l'emporter sur une foule de concurrens qui n'en étoient pas moins favorisés secrètement par amour ou par argent. Supprimez, disoit-il, ce fard imposteur, ces habits magnifiques, ces tons bizarres, ces regards étudiés, & l'affectation des manières, vous ne trouverez plus que des beautés du commun, & qui se ressentent toujours, quelque effort qu'on fasse, de la négligence primitive qu'on a eue pour leur éducation.

Je convins du fonds, mais j'invoquai l'expérience qui nous apprend que dans tous les temps le théâtre a été le canton de réserve où l'amour a tendu ses filets avec le plus de succès. Je lui citai les courtisannes Grecques &

Romaines , dont la dépravation de mœurs avoit fait la célébrité & la fortune. Enfin , lui dis-je , n'en accusons que la nature & notre propre foiblesse. Ces sortes de femmes ne se montrent que du beau côté. Elles déclament , chantent , ou dansent avec des agrémens propres à charmer les yeux & à chatouiller les oreilles. Or , dès qu'elles sont maîtresses des portes , elles surprennent bientôt le cœur. Les applaudissemens publics favorisent la prévention , le sang bouillonne dans les veines , & autorisé par l'exemple , on s'embarque inconsidérément sur un mer où les naufrages sont fréquens. L'on n'a pour guides que ses sens , & ils nous maîtrisent , si l'on n'emploie l'adresse d'Ulysse , pour se soustraire à leur empire.

Je conçois , reprit Perthon , qu'on s'embarque avec ces sirenes , qui s'érigent bientôt en vautours affamés , mais qu'on les épouse , & que des gens timorés vous en fassent la loi , c'est ce que je ne puis comprendre. L'on a défendu les mariages clandestins , parce qu'ils ressentent la honte du concubinage , & l'on permet à un homme distingué d'é

poufer publiquement une vile créature avec qui il a vécu dans une débauche ouverte, & dont il a eu nombre d'enfans ; n'est-ce pas plutôt faire naître que faire cesser le scandale. La Noblesse se dénature & s'abâtardit. Une famille distinguée est humiliée de se voir mêlée avec des gens du plus bas état. Les enfans même rougissent d'entendre nommer les parens de leur mère. Les frères, les sœurs, les parens sont désespérés de voir qu'on communique leur nom à des êtres conçus dans le crime & l'opprobre. Ils sont alarmés de se voir susciter de pareils héritiers. Quoi, parce qu'un homme est majeur, doit-il impunément déshonorer son nom & sa famille ; & s'il n'a pas d'ame, doit-il faire partager aux autres sa propre honte ? pour moi, ajouta-t-il, je mettrois un frein à ce désordre, & j'ordonnerois que dans les alliances inégales, les enfans suivroient la condition de l'état le plus abject. Une fille noble épouse un roturier, & ses enfans n'ont que l'état de leur père, de même lorsqu'un Seigneur épouse sans le concours de sa famille, une Comédienne, une Courtisane, j'or-

donnerois que les enfans nés avant ou depuis le mariage, n'auroient que l'état de leur mère. Ce seroit alors un mur de séparation. Ils resteroient roturiers, & cette tache les empêcheroit à perpétuité, d'être confondus avec le reste de leur famille. Ils porteroient la peine de la faute de leur père, & la noblesse se maintiendrait avec plus de pureté. Les enfans du crime n'usurperoiént pas des respects réservés à la vertu & à la splendeur d'un nom sans tache. Ces raisons me parurent sans réplique, & je formai sur cette matière le plan d'une Ordonnance de réformation, dont l'exécution seroit aussi utile qu'honorable à l'état.

Le jeune Rogicourt revint quelques jours après, pour nous étaler la somptuosité de ses ajustemens. Il s'applaudissoit d'avoir quitté la plume pour le plumet, & copioit déjà les grands airs qu'il voyoit prendre à sa mère.

Il nous apprit que Perthon étoit mystérieusement amoureux d'une Limonadière qui venoit fréquemment dans son étude, & que c'étoit lui qui étoit chargé de porter les lettres de leur correspondance; cette indiscretion nous cau-
sa

fa le plus grand plaisir. Nous mêmes sa femme dans la confidence, & il fut résolu de s'en amuser lorsqu'on en trouveroit l'occasion.

Elle se présenta bientôt. Le Procureur chargea en secret le clerc, successeur de Rogicourt, de porter un billet à sa dulcinée. Nous nous en aperçûmes, & nous conspirâmes pour lui enlever cet amoureux poulet. Deux ou trois égrillards amusèrent le marmot, & firent si bien qu'ils tirèrent adroitement la lettre de sa poche sans qu'il s'en aperçût.

Nous en fîmes l'ouverture : & après nous en être amusés, j'en tirai une copie pour la faire voir à Mde. Perthon. Elle étoit conçue en ces termes.

» Vous fournissez toujours à mon amour
 » des exceptions dans lesquelles je vous
 » soutiens non recevable. Vos défenses
 » doivent être épuisées, & il est temps
 » d'en venir aux conclusions. Je compte
 » vous aller voir ce soir, & obtenir au
 » moins une provision de douze baisers.
 » Si vous ne faites pas droit sur ma requête,
 » je prendrai un appointment à me-
 » tre. Si vous aimez mieux un appointe-
 » ment en droit, je vous en laisse le choix,

» mais nous ferions mieux d'abreger &
 » d'éviter les frais. Je suis piqué au jeu,
 » & je veux vous faire condamner à la
 » restitution de mon cœur, si mieux n'ai-
 » mez en faire une compensation de liqui-
 » de à liquide avec le vôtre. Ne me don-
 » nez point d'audience dans votre bouti-
 » que, je n'y vois que de l'eau toute
 » claire, mais plaidons à huit clos. Par
 » tendresse & par reconnoissance, déli-
 » vrez-moi un obligeant exécutoire, &
 » vous ferez bien.

Cette déclaration nous parut accom-
 modée au sujet, & fournit à nos menus
 plaisirs, mais nous résolûmes de nous
 taire & de ne point troubler Perthon
 dans ses amours, afin que cette distrac-
 tion nous donnât de la tranquillité dans
 les nôtres. Sa femme vécut avec lui à
 l'ordinaire, & le petit clerc ne se van-
 ta pas d'avoir perdu la lettre.

Au bout d'un mois, Rogicourt revint
 nous voir en grand deuil & en pleureu-
 ies. Il nous appris que son père étoit
 mort, & qu'il lui laissoit des biens con-
 sidérables, mais que son droit d'ainesse
 lui étoit contesté par les enfans du pre-
 mier mariage. La mère de ces enfans

étoit d'une naissance illustre, & elle tenoit à une famille puissante qui ne pouvoit pas digérer que le fils d'une femme dissolue, vint partager le nom & enlever les biens de plusieurs enfans nés sous la foi publique d'un mariage fortable. Ces diverses prétentions engagèrent un Procès des plus considérables, dont on attend la décision avec impatience, & dans les émolumens duquel Perthon espère trouver de quoi faire des galanteries à sa Limonadière.

Rogicourt suit cette affaire avec chaleur, & il a livré toute sa confiance au maître clerk du son Procureur, qui n'est rien moins que Jurisconsulte. Je lui représentai en vain que ce Praticien n'avoit aucune teinture du droit, mais il me répliqua que c'étoit un homme d'esprit, & qu'avec un pareil avantage, l'on étoit propre à tout, & qu'on pouvoit tout entreprendre. Cette opinion, qui est une source d'erreurs, est assez généralement adoptée, mais tous ceux qui la soutiennent se trouveroient fort à plaindre, si on les embarquoit sur un vaisseau, & qu'on en donnât la conduite à Messieurs V., ou d'A... Ils

148 LES DELASSEMENS
conviendroient alors que l'esprit sans sa-
voir & sans expérience, n'est pas suffi-
sant pour garantir des écueils.

CHAPITRE XVII.

*Le Diable qui ne dort jamais, me
réveille par un coup de foudre.*

Nous passions, M. Perthon & moi,
des jours délicieux dans le sein
de la volupté. Elle s'enfiloit d'or & de
soie. Le mystère voiloit notre bonheur,
& plus nous vivions ensemble, plus
nous nous attachions l'un à l'autre. Mais
la félicité n'est qu'une ombre passagère;
un démon jaloux de notre tranquillité,
arma ses coulevres, & vint nous per-
sécuter de la manière la plus cruelle.

Nous étions dans les jours gras, &
M. Perthon étoit allé les passer à quel-
ques lieues de Paris, où il étoit appelé
par la direction d'un inventaire. Son re-
tour étoit fixé au Mercredi des Cen-
dres, & nous crûmes devoir mettre à
profit les momens de son absence. Nous
soupâmes le Mardi Gras en partie quar-

ré avec Madame Bazard & du Jardel. On s'égaya sur le compte des pauvres maris, & l'on vanta l'esprit des femmes qui leur conservant le fonds, accordoient le revenu à des substitués de leur goût. Nous allâmes passer le reste de la nuit au bal, & sur les six heures du matin, nous rentrâmes à la maison. Il y avoit long-temps que nous nous trouvions bien d'être ensemble, Madame Perthon & moi, pour avoir envie de nous gicoter. Je lui persuadai que j'avois les jambes trop fatiguées pour aller chercher ma chambre au troisième, & elle me permit de rester au premier.

L'amour & Morphée vinrent successivement nous combler de leurs faveurs, & nous étions ensevelis dans les bras du dernier, lorsqu'un coup imprévu vint nous tirer de notre sécurité, & mettre des bornes à notre harmonie.

M. Perthon étoit Procureur dans une instance qu'il avoit prise en communication; & que depuis un temps infini il différoit de remettre. On lui avoit fait nombre de sommations inutiles, & les adversaires jettoient les hauts cris. Le dernier délai qu'il avoit obtenu,

expiroit à la fin du Carnaval , & devant revenir le lendemain , il avoit emporté avec lui la clef de son cabinet où le Procès étoit renfermé.

Sur les dix heures du matin , un Huiffier entra fièrement dans l'étude , & demanda où étoit le Procureur. Les clerks n'hésirèrent pas à dire qu'il étoit absent, mais qu'il seroit bientôt de retour. Ils assaisonnèrent cette réponse de quelques plaisanteries. L'Huiffier plus animé , déclara hautement qu'il vouloit lui parler, & qu'il étoit porteur d'une contrainte à exercer contre lui. Cherchez-le donc , lui dit le maître clerk , il n'est ni dans nos poches ni dans nos dossiers. L'Huiffier sortit avec deux records de très-mauvaise mine , & voulant faire une perquisition , ils vinrent d'abord à la chambre du Procureur , où je représentois à sa place. Ils voulurent ouvrir la porte , & trouvant de la résistance , ils y donnèrent un si grand ébranlement , qu'ils firent tomber le verrouil qui n'étoit pas assez solidement attaché ; alors ils entrèrent triomphans , & s'approchèrent du lit où ils me trouvèrent à mon séant , me frottant les yeux , & cher-

chant à me remettre du coup qui m'avoit étourdi. Ils m'environnèrent & me dirent qu'ils venoient m'arrêter. La crainte & la surprise me glacèrent les sens. La circonstance, en effet, n'étoit pas favorable. Mde. Perthon avoit enfoncé la tête dans le lit, & affublée de la couverture, elle partageoit sincèrement ma peine & mon embarras. Je demandai de quoi il s'agissoit, & l'on me répondit qu'on vouloit par cette extrémité, forcer mon obstination à remettre un procès que je n'avois jamais voulu rendre. Mon trouble ne fit qu'augmenter. Je n'avois pas la clef du cabinet, & je ne pouvois pas dire que je n'étois point le Procureur, puisqu'on me trouvoit à sa place & dans ses fonctions. Je voulus parlementer, faire des promesses, j'offris même de l'argent, mais mon suppôt de satan étoit toujours inexorable. Ce débat excita de la rumeur, & attira bientôt dans la chambre les clerks, le jaquais, la cuisinière, & ceux qui se trouvoient dans l'étude. Tout le monde devint témoin oculaire d'un fait dont on n'avoit fait que se douter jusqu'alors. L'entrevue excita des brocards, des

éclats de rire , mais personne n'osa dire que mon rôle n'étoit que précaire, & que j'occupois pour un autre qui ne m'avoit pas donné de mission. L'Huissier & ses adhérens fortifiés dans leur erreur par mon silence , me tiraillèrent & me firent sortir du lit où ma compagne se tenoit blottie. Je me revêtis d'une robe de chambre du Procureur qui étoit près de moi sur un siège , & couvert de cet ornement , je me sentis plus d'éloquence ; mais elle fut vaine , on s'opiniâtra à vouloir m'emmener , & je me déterminai à chercher dans ma force les ressources qui échappoient à ma rhétorique. L'Huissier me tenoit par un bras, & par une secousse violente dont il fut renversé , je me débarrassai de lui. Je culbutai aussi un des records , & passant sur le corps du troisième , qui m'arracha ma robe de chambre par une des manilles, je gagnai l'escalier nu en chemise, & me refugiai dans le grenier, d'où montant sur le toit d'une maison voisine , je tombai dans un gouttière qui me conduisit à un grenier à foin. Je m'y renfermai soigneusement , & me fit un rempart des bottes que je trouvai pour ma

garantir du froid qui m'avoit affailli. La cohorte avoit voulu me suivre , mais étourdie de la huée des gens de la maison, mes gens s'étoient retirés, n'emportant avec eux que de la honte & de l'humeur. Je restai tapi dans mon asyle , & la fatigue m'invita à y dormir , mais je n'y fis que des rêves effrayans. Sur les quatre heures je me levai doucement, & reprenant la route que j'avois suivie, je rentrai dans la maison. Madame Perthon avoit envoyé ses domestiques à la découverte , & son laquais étoit dans ma chambre , où il y avoit rapporté mes ajustemens. Je les repris & retournai la joindre confus de l'avanie que je lui avois involontairement causée. Nous étions encore à concerter les mesures que nous avions à prendre , lorsque son mari arriva , & la combla de caresses. Elle prit le parti de lui faire bon accueil, & la soirée se passa sans que qui que ce soit s'avisa de lui faire part de la scène scandaleuse qui s'étoit passée dans la journée. Nous nous retirâmes paisiblement, mais j'étois intérieurement agité de cent mouvemens divers , & j'avois de justes pressentimens.

L'Huissier étoit outré de dépit & il avoit fait, dans sa fureur, un procès verbal de rébellion à Justice, où il dépeignoit Monsieur Perthon comme un homme violent, brutal & peu respectueux pour les oracles de Thémis. Sur ce procès verbal on avoit obtenu un décret, & le lendemain la maison se trouva investie par des satellites. L'Huissier à leur tête entra avec éclat chez le Procureur qui écrivoit pacifiquement dans son étude, & pour qu'il n'échappât pas, on le traita sans aucun ménagement. On lui reprocha sa révolte, & le pauvre Perthon ne concevoit rien à tout ce qu'on vouloit lui dire. On lui soutenoit qu'on l'avoit vu la veille dans son lit, & qu'il s'étoit émancipé en paroles & en actions. Il protestoit qu'il n'étoit pas à Paris, qu'il n'avoit vu personne, & il retraçoit la scène de Sozie. Sa femme & les assistans n'osoient parler pour débrouiller le mystère. Perthon juroit, pleuroit & se donnoit au diable pour prouver l'alibi. Enfin, après avoir inutilement bataillé, on le fit monter dans un carrosse de place, & on le conduisit en prison.

Dès qu'il y fut arrivé, il se livra à des réflexions, & il apprit qu'on le détenoit pour une rébellion commise par lui dans sa maison le Mardi gras. Il mit en mouvement tous les Officiers qui avoient été avec lui à la campagne. Il produisit les actes qu'il avoit signés à six lieues de Paris. D'un autre côté il voyoit un procès verbal, qui attestoit qu'on l'avoit trouvé dans son lit auprès de sa femme. Ces faits contradictoires lui dérangoient la cervelle. Il fit venir ses Clercs & ses Domestiques pour les interroger l'un après l'autre. Enfin, il découvrit le mot de l'énigme, & il se livra à toute sa fureur.

Son premier soin fut d'instruire les Juges d'une erreur qui lui étoit doublement fatale. Les informations, les éclaircissemens tournèrent à son avantage, & au bout de deux jours, on le réintégra poliment dans sa maison, à la charge de remettre le procès dont il étoit rétentionnaire, & qui avoit été l'origine de nos maux communs.

Perthon, bien convaincu qu'on ne l'avoit pris au corps, que parce que sa femme l'avoit pris à la tête, rentra chez

lui , la rage dans le cœur. Il courut d'abord à l'appartement de la Dame , & la trouvant seule , il se jetta sur elle en lui prodiguant les épithètes les plus atroces. Ce début fut suivi d'un déluge de coups de pieds , de coups de poings & de soufflets. La femme se mit à pousser des hurlemens ; toute la maison s'assembla , & le Procureur ne connoissant personne , apostrophoit indistinctement tout ce qui s'approchoit de lui. La servante frappée lui arracha sa perruque & le chargea de coups. La femme secondée , vint pour se venger se mettre de la partie. La bataille devint sanglante , & les cris se firent entendre de tous les côtés. Les Clercs tâchoient en vain de mettre le hola & de séparer les combattans. Ils n'en rembourserent que des éclaboussures. L'un crioit au feu , l'autre au voleur , le troisième au Commissaire. La populace s'ameuta à la porte & sur l'escalier. Enfin , aux ordres réitérées de Perthon , on alla chercher une Escouade & un Commissaire , dont l'air imposant fit cesser les coups , pour donner un libre cours aux reproches & aux plaintes.

J'avois prévu que ce tumulte auroit une

fm disgracieuse , & pendant la bagarre , j'étois monté à ma chambre , où j'avois fait précipitamment un paquet de mes nippes. Mon bagage n'étoit pas considérable , ainsi je profitai du temps où l'on ne s'occupoit nullement de moi. J'envoyai chercher un fiacre , & je m'y emballai soudainement avec ma malle & mes ustensiles nécessaires , laissant aux autres le soin de débrouiller le cahos comme ils le jugeroient à propos. Je gémissois , cependant , de laisser le fidele objet de ma tendresse dans un si cruel embarras , sans pouvoir le partager utilement.

Lorsque le premier feu fut appaisé ; Perthon rendit plainte contre sa femme en adultère , & il me désigna pour son complice. On fit entendre en déposition les Clercs , les Records & les Domestiques , qui ne laissèrent aucune équivoque sur la vérité du délit.

Dès que Madame Perthon entendit le genre de l'accusation , elle sentit que sa position étoit épineuse ; mais sans perdre la tête , elle se glissa dans son cabinet , où elle se munit secrètement de ses diamans & de son argent. Pro-

fitant ensuite de l'application qu'on mettoit à verbaliser, elle s'esquiva doucement & gagna la porte de la rue, sans qu'on s'aperçut de son évasion.

Elle se rendit chez son père, qui étoit un riche Apothicaire, & elle sema l'alarme dans la maison, en faisant retentir l'air de ses clameurs. Elle s'annonça comme la femme malheureuse d'un mari jaloux & brutal. Ses plaies parloient en sa faveur, & bientôt toute sa famille & son quartier s'attendrirent sur son sort. Le Sr. Perthon fut dépeint comme un homme injuste & atroce. On ne le cita que comme un monstre.

Les parens irrités envoyèrent chercher un Commissaire, & ils rendirent, de leur côté, une plainte, dans laquelle on fit une peinture affreuse de la personne & des mœurs de M. Perthon. L'on fit faire des rapports en chirurgie, pour constater la barbarie de ce Procureur inhumain. Deux jours, après sa femme se retira dans un Couvent, & elle intenta une demande en séparation de corps & de biens.

A mon égard, je ne doutai pas que je ne dusse être décrété sur la plainte de

M. Perthon. Pour me soustraire à ce malheur , je me revêtis d'un habillement d'Abbé , & j'allai loger dans une chambre garnie au Fauxbourg St. Marceau. Peu rassuré encore par ces précautions , j'allai , sous un nom emprunté , louer une place à la diligence de Lyon pour la huitaine. Je sortis peu pendant le délai où je devois rester à Paris , & au jour indiqué je me rendis de grand matin à la voiture où je devois occuper une place , sans m'embarasser davantage de la tournure que l'hydre de la procédure alloit prendre.

J'occupois une des portières de la voiture , & rien n'étoit si extraordinaire que l'assortiment qui s'y trouvoit rassemblé. J'avois à côté de moi un gros Manufacturier curieux , sourd & grand parleur. Il me faisoit sans cesse des questions , en me criant de toutes ses forces dans les oreilles , & pour lui répondre , j'étois forcé de crier également dans les siennes. Il m'avoit tellement fatigué le timpant , qu'il m'auroit assurément rendu aussi sourd que lui , si le voyage avoit duré deux jours de plus.

Dans le fond derrière moi , étoient

un mari & une femme qui alloient prendre les eaux. La femme étoit sèche, taciturne, & paroïssoit de moyen âge. Au bout d'un quart d'heure, elle se pencha toute entière sur mon dos, & se mit à vomir par la portière au dessus de ma tête. Je lui dis que cette attitude me gênoit infiniment, mais malgré les excuses, elle ne laissa pas de continuer à en faire autant pendant toute la route, en sorte que je regrettai amèrement de n'avoir pas apporté un parapluie avec moi.

Son mari étoit un grand homme, détrempé dans la bile, & qui se plaignoit d'une hydropisie de vents, sous prétexte qu'en voiture on doit supporter ses infirmités mutuelles, il se donnoit libre carrière par en haut & par en bas, en sorte que nos oreilles nous avertissoient souvent qu'il falloit se boucher le nez. Sa femme en l'excusant nous contoit ses maux, & ne nous récréoit pas par des tableaux ragoûtans.

Vis-à-vis d'eux, étoit un gros Chanoine qui ronfloit perpétuellement, & qui nous annonçoit par un hoquet sonore, que sa digestion étoit laborieuse.

Il étoit assis à côté d'une jeune personne , dont la chemise & la robe étoient percées de tous côtés , mais dont la tête enluminée portoit autant de grosses perles que celle de la Reine Cléopâtre. Elle ne parloit qu'avec la dignité d'une Impératrice , & montoit sur des échafes pour demander du tabac. Je soupçonnai que c'étoit une Actrice qui alloit chercher fortune en Province , & je ne me trompois pas.

Son mari étoit à l'autre portière , & je démêlai qu'il donnoit dans les rôles comiques. Il chantoit , rioit à gorge déployée , & faisoit à lui seul les frais de la conversation. Son voisin étoit un Célestin épais & begue , qui , en disant des platitudes , crachoit au nez de ceux qui lui faisoit l'honneur de l'entendre.

Nous fîmes route avec cette bonne compagnie, sans autre événement que de nous heurter souvent la tête les uns contre les autres. Nous arrivâmes à Lyon, moullus , froiffés , & peu fâchés de nous séparer. Comme les gîtes m'étoient également inconnus , je suivis le Comédien & sa femme , qui me conduisirent auprès de Belle-court , dans une auberge où l'on mangeoit à table d'hôte.

CHAPITRE XVIII.

Bal des Bossus. Je retourne dans ma patrie.

M On premier soin fut d'écrire à du Jardel, pour l'inviter à se charger de me faire parvenir les lettres à mon adresse, & de m'instruire des suites qu'auroit le Procès de Madame Perthon. J'occupai mon désœuvrement à visiter les beautés de la Ville de Lyon, & j'y trouvai dans la meilleure compagnie des fats, des importans, des coquettes, & des bégueules qui s'efforçoient de devenir les singes de ceux de Paris. Un certain goût de terroir les faisoit paroître encore plus plats, par la raison que les copies sont toujours inférieures aux originaux.

Le voisinage de l'acteur avec qui je logeois, m'attiroit souvent à la Comédie, & quoi qu'on dise que la plupart des hommes sont Comédiens, j'en trouvois là aussi peu de bons qu'à Paris.

J'assistois un jour à une représentation de la Métromanie, & le hasard m'avoit

placé à côté d'une femme d'environ 50 ans, assez bien mise, & dont l'air étoit honnête. Elle étoit avec une de ses amis. Je liai conversation avec elle, & mes politesses fixèrent son attention. Après la pièce, je lui offris mon bras pour la reconduire à son logis, & elle ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour me persuader que je lui ferois plaisir. Je la remenai en effet, & j'appris d'elle tout ce dont une première conversation pouvoit m'instruire. Elle s'appelloit Madame Dupuy. Son mari qui étoit Négociant, l'avoit laissée veuve fort à son aise, & elle n'avoit qu'un fils, homme d'esprit, mais qui menoit une vie fort retirée.

Lorsque nous fûmes arrivés à sa porte, elle me proposa d'entrer chez elle. Je prétextai l'heure avancée, & la priai de me permettre de réparer cette privation. Elle accepta ma proposition de fort bonne grace, & je me fus bon gré d'avoir acquis une connoissance dont je pouvois tirer avantage.

Je fus le surlendemain faire visite à Madame Dupuy, & j'en fus reçu avec toutes les graces dont elle étoit capable.

J'eus occasion de voir aussi son fils, qui étoit un jeune homme badin, plaissant & plein de saillies. Je lui fis des reproches sur son amour pour la solitude, & je lui demandai la permission de travailler à l'en distraire. Il reçut mon compliment de fort bonne grace, & nous devinmes amis.

Je m'attachai singulièrement à cette maison, & il ne se passoit pas un jour sans que j'y fusse dîner ou souper. La mère & le fils avoient des qualités estimables, & leur société me paroissoit aussi sûre que paisible. Madame Dupuy avoit les façons nobles, & son fils unissoit le goût du cabinet à la gaité la plus inaltérable.

Notre intimité m'attira peu à peu leur confiance, & ce sentiment me valut des agaceries de la part de Madame Dupuy. J'y répondis par reconnoissance, & ce retour m'attira une déclaration de sa part. J'ai, me dit-elle un jour, une fortune des plus honnêtes. Mon fils mène la vie d'un hermite. Mon état me permet d'avantager l'objet de mon goût, sans réduire à la disette un garçon à qui il faut peu de chose pour vivre. Je m'en-

nuie d'être seule , sur-tout en hiver , où les soirées & les nuits sont longues , ainsi je vous offre la préférence pour partager mon cœur & ma fortune. Cette déclaration me rendit interdit. Je rougis , je fis la révérence , je balbutiai quelques mots de reconnoissance , & je promis de rendre réponse après m'être pénétré de l'idée de mon bonheur.

Deux jours après , j'entrai chez Dupuy , & bannissant toute dissimulation avec lui , je lui fis part de la proposition que sa mère m'avoit faite. Il ne m'en parut que médiocrement surpris. Ma mère , me dit-il , à la tête sage , mais elle a toujours eu le sang chaud , & je dois m'attendre à chaque instant à avoir un beau-père : j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre , mais je dois en conscience vous avertir qu'en lui donnant la main, vous épouserez en même-temps des glandes , un cautère , des dents pourries , & une haleine des plus faindées.

Cette bonne foi me désarma. Je sentis que je pouvois aimer Madame Dupuy pendant le jour , mais qu'il me se-

roit impossible de l'aimer la nuit , ainsi ; pour ne la point tromper , je dis à son fils que je renonçois à son alliance , mais que pour ne point le désobliger , je temporiserois sous des prétextes polis.

J'allai en effet trouver Madame Dupuy , & je lui dis que je dépendois de père & de mère souverainement jaloux de leur autorité , mais que j'allois prévenir & ménager leur esprit de façon à les faire consentir à mon bonheur. Je fus rendre compte à Dupuy de la défaite que j'avois imaginée , & il parut m'en savoir gré. Je lui proposai une partie de promenade , & il la refusa. Je l'invitai à me suivre à la Comédie , & il rejetta ma proposition. Fatigué de ses refus , je ne pus m'empêcher de lui dire que j'avois peine à concevoir comment à son âge on trouvoit tant de plaisir à se séquestrer du genre humain , sur - tout quand on réunissoit comme lui les qualités propres à orner le commerce du monde.

Ma retraite , reprit-il , n'est pas aussi volontaire que vous l'imaginez. Il y entre plus que du goût ; & vous êtes assez mon ami pour que je vous conte l'histoire qui l'occasionne.

J'ai toujours aimé les bossus. Ils ont fréquemment de l'esprit, & n'ont pas moins d'amour-propre que les autres; ils ont même communément de la gaieté. Comme leur difformité principale marche derrière eux, ils ne l'apperçoivent pas, & prennent plaisir à se la dissimuler. J'ai vu des bossus se croire fait à peindre & vanter leurs bonnes fortunes. J'ai vu également des bossues s'imaginer être des Vénus, & ne parler que des conquêtes qu'elles avoient faites à visage découvert ou sous le masque. En un mot, j'en ai trouvé fort peu qui ne fussent pas gens à prétention. Je ne me plais pas moins à les voir rire. Leur bouche, pour l'ordinaire, est très-grande, & on la voit s'ouvrir jusqu'aux oreilles, avec la persuasion qu'on les admire. Des bossus ne se rencontrent point sans plaisir; mais il faut observer qu'il y a différens degrés de perfection dans l'ordre des bossus. Les uns ne sont que contrefaits, les autres sont déjettés, bossués, contournés, ou à simple nœud d'épaule, & il n'y a de vraiment beaux bossus que ceux qui portent éminence expressive & bien dessinée au milieu du

dos. D'après ces idées, je m'imaginai que des contredances composées toutes de bossus, devoient former un tableau très-plaisant. Pour réaliser cette peinture, je louai une salle à la Guillotière, & je la meublai de tous les ornemens nécessaires pour donner une assemblée. Je l'indiquai pour le Jeudi gras, & je fis imprimer des billets d'invitation. J'avois fait faire une recherche exacte de tous les bossus de la ville, & je les avois inscrits sur une liste très-nombreuse. Je les envoyai fidèlement à leur adresse sous une enveloppe. Chaque bossue se trouva très flattée de se voir priée d'assister à un bal, parce qu'ordinairement on les avoit négligées dans ces sortes d'occasions. Chacune se chargea de parure & aspira à disputer d'élégance dans sa coëffure. Tous les hommes ornèrent de bas blancs leurs jambes héronnières, & sur les sept heures du soir, la salle se trouva parée de plus cinquante bossus, ayant chacun leur chacune, se faisant des minauderies & déployant toutes les graces de leur figure. Chaque homme se croyoit le seul individu bien fait de la compagnie, & chaque femme se

ie regardoit comme la plus séduisante & la plus jolie. On débuta par les menuets, & c'étoit un plaisir que de voir une paire de bossus pirouetter comme deux toupies. La joie augmenta quand on en fut aux contredanses. Huit bossus figuroient à la fois, & personne n'avoit de reproches à se faire, puisqu'on ne voyoit pas dans l'assemblée un seul danseur dont la taille fut droite. Les femmes se redressoient, se requinquoient, & les hommes faisoient de leur mieux pour s'aggrandir. Je m'étois caché dans un petit cabinet, & sans oser me montrer, je jouissois de tout l'agrément du spectacle. J'avois rassemblé quatre violons & trois garçons limonadiers, bossus comme les autres. L'uniforme étoit complet, & tout alloit le mieux du monde, lorsqu'on entendit à la porte un bachanale des plus violens. C'étoit une douzaine de jeunes gens de la ville, petits-mâtres, étourdis, ou autres, qui, instruits de l'assemblage que j'avois eu la malice de faire, vouloient jouir de la bizarrerie du spectacle & s'amuser aux dépens de mes danseurs.

Ils firent une irruption dans la salle, & débutèrent par des éclats de rire immodérés. Toute l'assemblée se scandalisa de leur indécence, & voulut les faire sortir. Les bossus se courroucèrent, la querelle s'anima, on en vint aux injures, les bossus coururent à leurs armes; les femmes firent retentir l'hémisphère de leurs cris, & je vis l'heure que la guerre des bossus alloit devenir sanglante, car nombre de ces petits hommes ne sont pas endurans. Je sortis de ma retraite pour mettre le hola, mais loin de m'écouter on me prit à partie, & je vis l'heure que les bacchantes en fureur me mettroient en pièces; ainsi je gagnai la porte au plus vite. Chacun défila également l'un après l'autre; mais la populace ameutée à la porte, faisoit des huées accablantes sur tous ceux qui passoient. Chacun se retira en désordre, & personne ne trouvoit d'équipage. Les femmes furent obligées de retourner chez elles en tenant chacune leur bossu sous le bras. La risée, par ce moyen, devoit continuer tout le long du chemin. Enfin, les femmes rentrè-

rent chez elles toutes échevelées , & les hommes eurent la rage dans le cœur de voir leurs bas blancs couverts de crottes & leurs perruques ébourifées. Depuis ce temps tous les bossus m'ont déclaré une guerre mortelle. Leurs familles se sont jointes à eux , & je suis perpétuellement menacé d'avoir une affaire sérieuse dès que je rencontre un bossu ou quelqu'un de ses parens. Ils ont juré , pour se vanger , de me briser au moins les reins pour me rendre semblable à eux.

Cette narration bouffonne ne laissa pas que de m'allarmer , & je promis à mon ami de partager courageusement tous les dangers qu'il pouvoit courir. Il m'assura que si cette scène avoit réussi , il en avoit projeté une pareille pour rassembler tous les boiteux ; mais , ajouta-t-il , ils sont moins gais & moins drôles que les bossus.

Je conclus par son récit qu'il faisoit prudemment de se tenir renfermé chez lui pour ne point s'exposer. Je le quittai , mais en rentrant chez moi , je trouvai mes lettres que du Jardel m'avoit fait

tenir. La première que j'ouvris m'apprenoit la mort de mon père. J'accordai aux sentimens de la nature le tribut qui leur étoit dû. J'appris aussi que M. Perthon, sifflé, baffoué & poursuivi, s'étoit trouvé trop heureux de reprendre sa femme, pour ne pas rendre la dot.

Ces nouvelles m'agitèrent pendant toute la nuit, & le lendemain au matin j'allai en faire part à Dupuy, en lui témoignant le chagrin que notre séparation alloit me causer, parce que je me voyois forcé de retourner dans ma patrie & dans le sein de ma famille.

Je ne vous abandonnerai pas, me dit-il, je m'ennuis ici; je n'y suis pas en sûreté & je veux voyager; ainsi, prenons notre route par l'Allemagne, & je vous conduirai jusqu'à chez vous. J'acceptai sa proposition avec joie. Nous descendîmes chez sa mère, à qui nous communiquâmes notre projet. Je l'assurai que j'allois faire mes dispositions pour obtenir le droit de lui offrir ma main.

Elle goûta notre arrangement, & nous fîmes nos apprêts pour partir à la

Huitaine. Au jour indiqué nous nous fimes de tristes adieux, & l'on se mit en route. Après avoir visité nombre de pays, où la vie est plus agréable & diversifiée, je me retrouvai avec joie dans les bras de ma mère, dont la fortune étoit encore augmentée par la succession de notre oncle le Curé. Nous réglâmes nos affaires sans discussion, sans tracasserie. Dupuy parut s'applaudir de notre société, & nous projetâmes d'entreprendre de nouveaux voyages, pour en faire part encore au public; mais souvent, voyager pour connoître les hommes & pour se former, c'est l'Esprit, mais rester tel qu'on étoit, ou acquérir de nouveaux ridicules, c'est la Chose. Adieu.

Un Libraire m'a fait proposer de rassembler la plupart des pièces fugitives qui me sont échappées dans mes momens de loisir. Comme je les ai composées sans prétention, j'ai consenti de même qu'il en fit un Recueil, s'il croyoit

174 LES DELASSEMENS

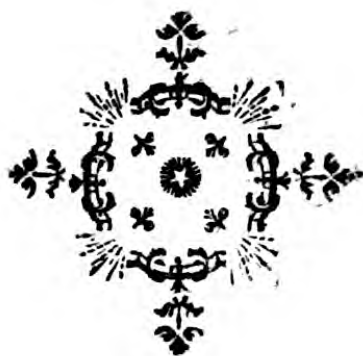
*y trouver son profit. Si elles amusent,
je m'en réjouis. Si elles sont critiquées,
je m'en console, par la satisfaction de
n'être occupé, sans désobliger per-
sonne.*

F I N.

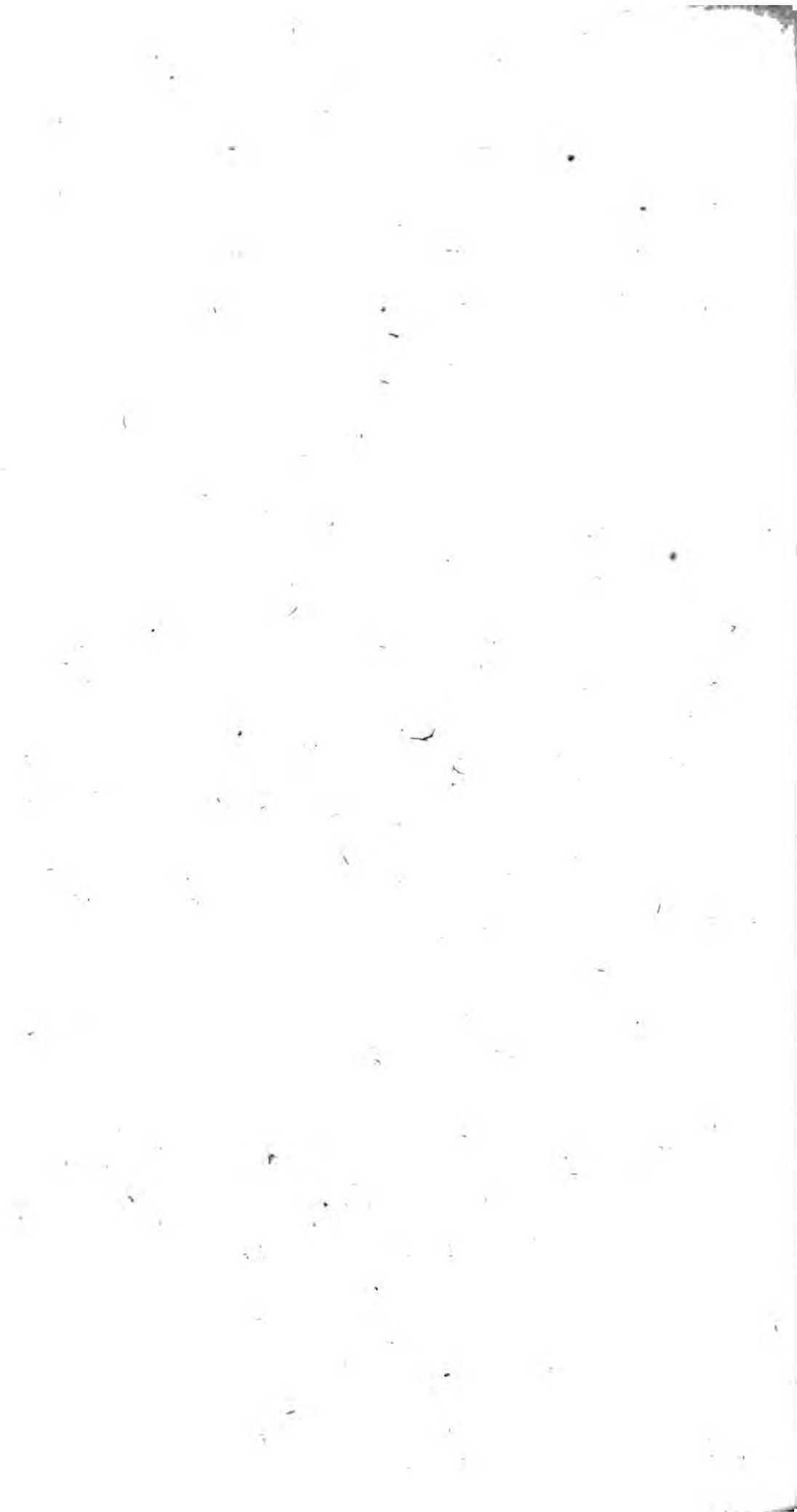
L'ÉDUCATION
A LA MODE,

OU

L'INSTITUTEUR
DU TEMPS.



M. DCC. LXVII.





ÉPI TRE

A

MON CONFESSEUR.



MON RÉVÉREND PÈRE ,

LA plus grande partie des Événemens de ma vie , mes écarts , mes foiblesses , ma résipiscence ne font point une nouveauté pour vous. Les publier moi-même, c'est vous dispenser de la nécessité du secret. Je ne me suis jamais méfié de votre discrétion , mais j'ai cru que des ridicules publics exigeoient une Confession qui le fût également. Je conviens que c'est une ancienne méthode que de sages raisons ont fait abolir , aussi je ne l'emploie que pour des choses qui n'enlèvent pas la confi-

C v

178 É P I T R E , &c.

dération qu'on peut d'ailleurs mériter dans le monde. Je vous ai fait des confidences beaucoup plus graves & plus importantes ; mais vous serez toujours à cet égard le seul dans mon intimité. C'est la preuve la plus indubitable d'une distinction marquée , & du profond respect avec lequel je suis , &c.

J'apprends dans l'instant que le Révérend Père B. . . est mort de la suite des fatigues qu'il a éprouvées pendant le Jubilé. Je conserve à sa mémoire le gage que je lui donnois de ma reconnoissance ; mais j'aime à converser avec les vivans , & il ne trouvera pas mauvais que je lui substitue un ami en vie.





A M O N S I E U R

D E L A B.

L'Amusement de Campagne que je vous dédie est un tribut désintéressé de l'amitié. Mon esprit s'est divertit à le faire, & mon cœur s'applaudit de vous le présenter. Vous n'y trouverez ni la critique de vos mœurs, ni des préceptes pour leur réformation. Vous aimez les Arts, les plaisirs, vous en jouissez avec volupté, mais vous connoissez en même temps tout le prix de l'humanité; & si la fortune vous permet de satisfaire vos goûts, ce n'est point aux dépens des malheureux à qui vous accordez journellement des secours aussi généreux que secrets. La simplicité, la douceur & la modestie rendent votre société sûre & désirable. Les Arts & les talens trouvent en vous un

Protecteur & un ami. Enfin, vous souhaitez la félicité de tous les hommes, & vous concourez au bonheur de ceux qui vous environnent, souffrez donc que je rende un hommage public à des vérités dont je suis souvent le témoin & l'admirateur. Aucun motif ne peut faire suspecter la sincérité de l'hommage que je vous rends. Il n'a de principe que la conviction intime de ce que vous méritez, & la réalité des tendres sentimens avec lesquels je suis, &c.





L'ÉDUCATION A LA MODE,

O U

L'INSTITUTEUR DU TEMPS.



A qualité de père, & la tendresse qui doit en être inséparable, inspirent à tous les hommes le désir de faire la félicité des enfans dont ils sont les auteurs. Ce sentiment est dans la nature : il est aussi dans le préjugé. On accorde ses soins, son amour, sa prévoyance également à ceux dont on est père, & à ceux dont on croit l'être. C'est une affaire de pure confiance, & dans laquelle la bonne opinion produit le même effet que la réalité. Un père véritable, ou prétendu,

croit ne pouvoir procurer le bonheur & l'avancement de ses enfans , qu'en leur traçant des règles de conduite , relatives à sa façon de penser , & à la leur. Il cherche à leur indiquer les moyens qui l'ont fait réussir lui-même dans le monde , & à leur faire éviter les écueils qui ont occasionné son naufrage. La plupart des pères , sont grands spéculateurs sur le compte de leurs enfans. Il y a tels hommes qui n'ont jamais réfléchi qu'à leur occasion. Cette singularité a sa source dans l'amour-propre. On se flatte qu'un être dont on est le créateur ne peut manquer d'être avantageusement composé , & l'on se satisfait en pensant à lui procurer l'entière perfection. De là , cette multitude de préceptes dont l'affection paternelle & maternelle ont enrichi la société civile. Chacun les a proposés dans le goût qui lui étoit propre.

Un recueil de préceptes , n'est pas une matière neuve ; elle est même usée , j'en conviens ; mais dans le nombre de ceux qui ont paru , il y a toujours du nouveau , malgré le caractère d'uniformité qu'on y remarquoit. La raison en

est sensible , les hommes pensent , s'expriment différemment , & leurs ouvrages se ressentent de la diversité de leur caractère & de leur style. Aussi voyons-nous , que dans les différentes maximes qui nous ont été transmises , les unes paroissent sèches , pédantesques ; d'autres mielleuses ; d'autres enfin , raffinées jusqu'à la quintessence , & quelquefois aussi inintelligibles qu'impraticables. Ces défauts ont diminué très-peu l'admiration que l'on a cru devoir aux Auteurs qui nous présentoient des miroirs où l'on se voyoit fidèlement , malgré quelques taches répandues sur la surface. Ces exemples , loin de m'intimider , m'ont enhardi à publier les leçons que la tendresse paternelle a déposées dans mon sein. En les publiant , je rends hommage à l'affection de mon père , quoique mal entendue ; ma reconnaissance croit s'acquitter des obligations que je me fais honneur de lui avoir. Il a fait de son mieux pour bien penser sur mon compte. Il a désiré que ses réflexions me fussent utiles. C'est un trésor qu'il a cru n'amasser que pour moi , mais en bon citoyen , je consens

de le communiquer à mes compatriotes , pour en retirer toute l'utilité qu'ils jugeront à propos. On y trouvera sans doute de la singularité , mais il n'en faut point être étonné ; l'Auteur , comme tous les autres hommes , avoit un caractère qui lui étoit particulier ; il ne songeoit qu'à me procurer une vie gracieuse. Il pouvoit se tromper , mais c'étoit toujours de bonne foi, avec probité, & sans s'en appercevoir.

Je dois à présent instruire mes lecteurs des circonstances dans lesquelles mon père me remit le dépôt que sa tendresse lui avoit fait journellement amasser pour mon profit.

L'auteur de ma naissance étoit un très-bon Gentilhomme , qui avoit servi avec distinction jusqu'à cinquante ans. Il avoit vécu à Paris *en homme de condition* , & se disoit , *homme de qualité* toutes les fois qu'il revenoit de Versailles , où il se montroit passagèrement. Sa fortune étoit des mieux établie , & il s'étoit livré au plus grand monde , dont il connoissoit à fonds tous les usages. Quelques mécontentemens lui avoient fait quitter le service , &

s'enveloppant alors du vernis de la Philosophie, il avoit consacré son temps à la retraite, à la lecture & aux réflexions. La vie retirée avoit rembruni toutes ses idées, & répandu sur sa personne une taciturnité glaciale. Il avoit contracté l'habitude de penser que tout alloit dans le monde en dépérissant : la Cour, selon lui, étoit devenue purement frivole, les Ministres aveuglés, les Généraux bornés dans leurs vues, & la Monarchie visoit à sa décadence depuis l'instant où il avoit cessé de servir. Ces réflexions se fortifioient de jour en jour, & comme elles étoient formées dans la fermentation d'une bile noire, elles répandoient sur leur auteur une teinture complète de misanthropie. Il alloit cependant de temps en temps dans deux ou trois maisons assez fréquentées, où son emploi étoit de s'ennuyer & d'ennuyer les autres. Il y rencontroit forcément cinq ou six fats du haut style ; son occupation étoit de les regarder & d'étudier leur ton & leur manière, pour en faire la critique en son particulier.

Mon père avoit une sœur riche, veuve & sans enfans. Elle lui proposa d'égayer

sa solitude par l'acquisition d'une femme. Cette proposition révolta d'abord mon très-honoré père. Il se livra à une déclamation véhémement contre les femmes de son temps ; mais à force de voir renouveler sans cesse les mêmes tentatives par tous ceux qui l'approchoient, il sentit moins le poids de leurs importunités, & il se détermina enfin heureusement pour moi, à vaincre totalement ses répugnances. L'épouse qu'on lui associa lui convenoit admirablement. Elle étoit fille de qualité, âgée de trente-six ans, n'ayant qu'un bien modique, mais richement appanagée en espérances éloignées. Elle n'avoit jamais connu que la grille & la paroisse : aussi en possédoit-elle à fonds tout le mérite. Elle ignoroit jusqu'au moindre genre de dissipation, & passoit ses jours dans de pieuses lectures ; sans avoir de volontés qui lui fussent propres. Le seul délassement qu'elle se permit, étoit d'apprendre annuellement la liste des Prédicateurs de l'Avent & du Carême. Sa société ordinaire étoit composée de quelques veuves scientifiques, de trois ou quatre ennuyeuses Philo-

tées , & d'un vénérable Docteur à grande calotte , qui prêchoit régulièrement deux fois l'année , pour faire res-souvenir le public qu'il étoit une bête. Cette compagnie maussade , noircit en-core de quelques nuances le cerveau atrabilaire de mon cher papa ; on ne pouvoit le tirer de la rêverie profonde où il étoit sans cesse absorbé. Cepen-dant , comme les momens étoient pré-cieux , il se livra sérieusement aux de-voirs du mariage , & je fus au bout d'un an le doux fruit de son zèle & de son activité.

La nouvelle de ma naissance arracha quelques sourires à mon père , vraisem-blement il s'en acquitta de mauvaise grace ; depuis plus de douze ans il en avoit totalement oublié l'usage ; mais sa joie fut bientôt empoisonnée par un accident imprévu. Une révolution su-bite emporta ma mère au bout de quel-ques jours. Son tendre époux fut acca-blé de la douleur la plus amère ; l'on s'en apperçut moins , à cause de la trif-tesse habituelle qui le dominoit. Je de-vins l'objet de routes ses attentions ; il me fit élever sous ses yeux , & j'eus le

privilège de le distraire quelquefois de ses sombres rêveries. Lorsque j'eus atteint ma quatrième année, il voulut se charger en titre du soin de mon éducation. Pour cet effet, il m'arracha aux doucereuses caresses de ma gouvernante, dans la crainte qu'une vie lâche & efféminée n'amollît mon esprit & n'énervât mon courage.

Un valet de chambre renforcé, fut constitué mon sous-gouverneur ; on m'attacha aussi un ancien laquais de la maison, & on lui donna pour subalterne un fils de ma nourrice, âgé de quelques années plus que moi. J'appris dès lors à commander ; c'est une chose qu'on apprend le plus naturellement : aussi m'en acquittois-je avec un ton aussi absolu qu'un Régent en chaire. J'avois en revanche l'air fort maussade pour obéir.

Mon père me faisoit conduire tous les matins dans sa chambre dès six heures. Je n'y paroissais que tout habillé. Il m'expliquoit les Proverbes du sage, les règles de la Syntaxe ; ensuite il me donnoit des leçons de lecture dans les essais de Montagne, dont il paraphrasoit les beaux endroits. Il vouloit que

ma mémoire fut cultivée, & pour assurer le succès de son projet, il me faisoit apprendre par cœur, tous les jours une demie page de la Bibliothèque des gens de Cour. Cet ingénieux exercice dura près de trois ans, pendant lesquels mon père s'applaudissoit avec complaisance des talens de son élève, de l'excellence de la méthode, & de la réussite future de ses grandes idées. J'étois devant lui docile & respectueux jusqu'à la plus humble soumission; j'osois à peine lever les yeux, au point qu'il me soupçonnoit de timidité; mais je me vengeois amplement de cette contrainte au milieu de la petite cour qui composoit mon domestique. J'y paroissais vain, impérieux, & la moindre contradiction m'emportoit jusqu'au mépris marqué & aux injures. Mes deux surveillans me menaçoient souvent de recourir à l'autorité paternelle, mais je connoissais leur affection pour moi, ou plutôt leur foiblesse & leur imbécillité; ainsi, je les désarmoisois par quelques caresses, & j'étois sûr de m'en mocquer impunément. Pour le petit laquais, comme il étoit sans crédit, & livré, pour ainsi dire, à

190 LES DELASSEMENS

mes menus plaisirs , j'en faisois le jouet de mes mauvaises humeurs. Il étoit sans cesse la victime de mes caprices , de mes emportemens. Je le battois de mon mieux , & souvent je lui procurois encore la disgrâce d'être grondé & menacé pour les torts que j'avois avec lui.

On pense aisément que je me plaisois plus dans mon intérieur que dans la compagnie de mon père. Ma chambre étoit mon empire , & chez lui , j'étois le modeste sujet d'un Souverain des plus sévères. Je me délectois dans mon appartement à n'entendre autour de moi que des acclamations de la part de mes surveillans & de deux anciennes domestiques de ma mère , qui passoit la plus grande partie de la journée à me faire des complimens & à m'appuyer des baisers de *Mie. M. le Marquis* , *un homme comme vous , un homme de condition , qu'il est joli ! qu'il a d'esprit ! vous aurez des Terres , des Chevaux , &c.* C'étoient les fadeurs éternelles dont mes oreilles retentissoient , & qui se faisoient route jusqu'à mon cœur. Je savourois avidement ces

propos , & sûrement *M. le Marquis* , un homme comme moi , étoit un petit homme fort sot & très-ridicule. J'ignore quels auroient été les fruits d'une éducation si bien entendue , mais un contretemps vint en déranger le progrès. Mon père fut attaqué d'une maladie violente , dont il ne se tira qu'aux dépens de ses oreilles. Il perdit presque totalement l'usage de l'ouïe , & n'en fut que plus triste. Cette surdité fut une Lettre de Cachet qui m'exila de la maison paternelle. Il fut décidé que j'irois au Collège avec un Précepteur & le plus âgé de mes deux laquais. Ce changement me fit pleurer , boudier , investiver , mais c'étoit un parti nécessaire , il fallut y souscrire. On me mit sous la férule d'un grave Ecclésiastique qui triompha des irrésolutions de mon père , par la multitude de certificats qu'il lui présentât. Les principaux de Collège , les supérieurs de Séminaires , les Curés , enfin , je crois que tout y avoit signé jusqu'aux Marguilliers de la Paroisse. Je partis sous la direction de ce nouveau mentor , qui , quoiqu'ignorant , yvrogne & paresseux , n'étoit pas sans bonnes qualités d'ailleurs. Le Collège

fut pour moi un nouveau monde.

L'encens qu'on m'y présenta, ne dura que deux jours, après lesquels il fallut me soumettre à la règle générale. Cet état de contrainte me parut dure, & je fut tout étonné de trouver des gens vêtus au plus amplement, qui au bout de trois heures de connoissance, me nommoient familièrement par mon nom, & portoient même la licence jusqu'à me tutoyer. Je leur dis très-sérieusement que j'étois *un Marquis*, & ce terme leur parut une bouffonnerie qui excita leur raillerie. Ils s'en autorisèrent pour me ridiculiser par des sobriquets; ma bile s'enflamma, & je voulus venger ma dignité outragée. Un Roturier plus fort que moi eut l'audace de me donner vingt coups de pied dans le derrière, un autre m'arracha quelques poignées de cheveux, & je fus obligé de me sauver du combat en pleurant de rage de me voir moulu & presque à moitié chauve. Je portai des plaintes amères aux supérieurs; mais je ne fis qu'élever contre moi un orage général. Les surnoms, les injures, les coups de poings m'accablèrent, & je n'eus de ressource que
de

de m'en prendre à mes yeux. Je communiquai mes chagrins à un de mes camarades, dont la douceur avoit captivé ma confiance, je lui marquai vivement la surprise où j'étois de voir l'irrévérence avec laquelle on traitoit *un Marquis*, *un homme comme moi*. Il me rit poliment au nez, & il m'apprit qu'il avoit été, comme moi, un enfant gâté, mais que depuis un an ou environ, la correction fraternelle l'avoit rendu plus humain. Le Collège, me dit-il, dans d'autres termes, est une espèce de République où l'on vit assez sur le ton de l'égalité. C'est une image du monde entier. L'on y voit toute sorte d'états, d'âges, de nations & de caractères. On y apprend à vivre avec les hommes, & comme dans la société, le ton méprisant & orgueilleux est le plus odieux, on le corrige ici de bonne heure; cette partie de la police est confiée aux écoliers. On ne peut être mieux jugé que par ses pairs, aussi ils s'en acquittent à merveille, l'exécution & le jugement se suivent de près. J'avoue que mon amour-propre se révolta, quand je me vis forcé de renoncer aux distinctions que je me

croyois en droit d'exiger ; j'insistai sur ma naissance , sur ma fortune , sur les autres avantages que je croyois avoir ; bon , me dit mon camarade , la vanité n'est ici qu'une source de misères. Tu es Gentilhomme ? Eh bien , il y en a vingt mille dans le Royaume , dont dix mille valent mieux que toi. Tu es riche ? six mille le sont plus que toi. Tu as de l'esprit ? Crois-tu être le seul. Enfin , ces avantages dont tu te vantes ne sont ici des titres que pour être haï & battu. J'en ai l'expérience. Laisse compter aux autres les qualités qui te distinguent , ils s'en souviendront bien mieux si tu parois les avoir oubliées. Cette leçon me frappa , mais elle ne fut pas assez efficace pour me réformer. Je continuai à m'armer de hauteur , & à vivre avec tous ceux qui n'étoient point titrés , en homme qui craint de se compromettre. Je devins le plastron de toutes les espiégleries. Voulois-je m'en venger ; j'étois accablé d'un déluge de coups. Chacun me cherchoit querelle , j'étois battu , moqué , & j'avois toujours tort. On m'apprit des Anecdotes de famille que j'avois ignoré jusqu'alors , & qui n'é-

toient nullement agréables. En effet , il n'est point de maison qui n'ait son côté foible & des particularités disgracieuses. C'est rarement chez soi qu'on les apprend , & il est souvent important de les savoir. D'autres inventèrent des Fables ridicules sur moi & sur mes parens, pour avoir le plaisir de me les reprocher en face ; on les crut , & j'en pensai crever de dépit. Au bout de quelque temps , je m'ennuyai de me voir presque toujours seul , & d'être l'objet de toutes les plus mauvaises plaisanteries. Mon orgueil même contribua à me rendre sociable. Je vis bien qu'il falloit s'humaniser. Ainsi , je déposai peu à peu le génie froid & hautain. Je travaillai même à devenir prévenant , & je parvins par degrés à être ce qu'on appelle *un bon garçon* , au point qu'au bout de deux ou trois ans , je me rendois un des correcteurs de la morgue d'autrui. Ce dernier rôle me plaisoit plus que le premier. J'avois une satisfaction infinie à rendre avec usure ce qu'on m'avoit donné anciennement ; & pour m'autoriser à payer largement , je faisois sans cesse l'éloge de la modestie , de l'humanité , de la

douceur & des autres vertus sociales. Ce procédé me mérita l'amitié de mes camarades & l'indulgence de mes maîtres. J'en profitai pour me livrer à la paresse dont le goût me subjugoit. J'avois une antipathie décidée pour tous les genres d'étude. Le Latin me faisoit mal à la tête, le Grec à l'estomac ; la Poësie affaïsoit mon cœur , & je ne digérois la Prose que lorsque je la produisois sans peine , & même sans m'en appercevoir. J'étois le premier à badiner sur mon peu d'ambition pour les dignités scholastiques , en sorte que j'entraï en Philosophie aussi ignorant à peu près que lorsque j'étois arrivé au Collège. Mon père avoit cependant l'attention de s'instruire exactement de mes progrès , mais on lui pallioit mon indolence & mon peu d'émulation. On lui faisoit valoir les bonnes qualités que je pouvois avoir d'ailleurs : il s'en contentoit , parce qu'il étoit hors d'état de juger par lui-même de toute l'étendue de mon impéritie ; de plus , il ne pouvoit se persuader qu'une instruction dont il avoit établi les fondemens , fut demeurée imparfaite , après les doctes élémens

qu'il avoit administré à ma jeunesse. Mon cours philosophique ne fut pas plus lumineux que le reste. Les cathégories d'Aristote, les universaux & cent autres rêveries dont je me rappelle difficilement les noms, me parurent un raturage aussi barbare qu'ennuyeux; il me sembla qu'on vouloit m'apprendre à raisonner aux dépens de ma raison, & j'en conclus que ceux qui philosophoient en règle, n'étoient que de plats originaux; j'aspirois donc avec impatience au moment heureux qui me délivreroit de ce fatras misérable. Enfin, ce jour tant désiré arriva, & j'abandonnai le collège avec autant de joie, que les Juifs en marquèrent après la captivité de Babylone; mais les Cantiques que j'entonnai en reconnoissance, n'avoient pas le même caractère de sainteté. Mon père ne me garda que huit jours dans sa maison. Il avoit pris d'avance ses précautions pour me mettre à l'Académie avec un grave pédagogue, moitié militaire, moitié homme de lettres, & pédant à tous égards. Je fus installé dans ce nouveau domicile, où tout flattoit mon inclination, à la ré-

serve du compagnon qu'on m'avoit associé. Je sentojs bien que sa mission étoit de restreindre ma liberté autant qu'il le pourroit ; mais je me promettois d'exercer sa patience , & de lui jouer tous les tours que l'industrie seroit capable de me suggérer. Ce projet a été complètement rempli.

Je pris un air merveilleux & élégant. J'affectai d'être étourdi. Je devins fat , présomptueux , malhonnête ; je me choisis des sociétés , des modèles les plus ridicules ; & livré totalement à la dissipation , je ne songeai qu'à briller & à faire des dettes. Mon père en fut averti. Il me chapitra plusieurs fois , mais j'étois plus sourd que lui : je ne lui répondois pas , & ne me corrigeois en rien. Il y avoit environ quinze mois que je goûtois les charmes de ce nouvel état , lorsque mon père me fit dire d'aller dîner chez lui , & de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact à son invitation. J'entrai dans son Appartement vers les onze heures. Il prit avec moi un air plus ouvert qu'à son ordinaire ; il s'exhala même en caresses auxquelles nous n'étions accoutumés ni l'un

ni l'autre. Après une conversation générale, il me dit qu'il m'avoit fait venir chez lui pour m'entretenir très-sérieusement en particulier. Les étrangers entendirent ce langage, qui avoit été prononcé d'une voix convenable à un sourd. Ils se retirèrent ; & lorsque nous fûmes tête à tête, il se recueillit comme un Prédicateur qui va prêcher sur un Mystère ; j'attendois respectueusement le résultat d'un si touchant préambule. Enfin, après quelque minutes, il rompit le silence, & voici le langage que le bon vieillard me tint presqu'en pleurant.

Mon fils, mon devoir & mon inclination me portoient à veiller par moi-même aux soins de votre éducation ; une infirmité incurable m'a enlevé cette satisfaction. J'en ai souvent gémi : un père est plus pénétrant que les autres sur les avantages de son fils, parce qu'il est plus intéressé qu'eux à les lui procurer ; mais j'ai cherché depuis longtemps, autant qu'il m'a été possible, à réparer le tort que mon incommodité vous occasionoit. Je n'ai épargné ni les attentions ni la dépense, pour vous

confier à des Maîtres capables de vous former. Indépendamment de ces précautions, vous avez été le sujet de mes méditations perpétuelles. J'ai étudié attentivement votre caractère, & j'ai observé que vous aviez autant de droiture dans le cœur, que de justesse dans l'esprit. Mais je vois avec peine, que vous avez pris votre parti de vivre en petit-maître décidé. Cette envie est une espèce de mal épidémique qui doit avoir son période; je me flatte que votre propre expérience & l'usage du monde, vous en guériront. Au reste, je pense qu'il faut faire de son mieux tous les personnages qu'on soutient, & qu'un petit-maître manqué est encore pire que celui qui a les talens de son état. C'est sur ce plan que je me suis occupé à vous tracer des règles de conduite capables d'assurer votre réussite, & de vous rendre homme du bel air. J'ai cherché, en les composant, à me dépouiller de préjugés, & de tous sentimens de causticité. J'ai même réformé tous mes principes, pour vous en donner de nouveaux qui convinssent au temps présent & au but où vous tendez.

J'ai moins travaillé à faire de vous un homme de mœurs, qu'un homme brillant & recherché : dans cette vue, j'ai fait violence à mes idées & à mon caractère. Je sens bien que c'est une foiblesse ; mais le désir de votre bien être m'en a fait trouver la source dans mon cœur. Mes principes ne sont peut-être pas les meilleurs dans le fond, mais je rapporte tout à vos désirs, & j'en crois l'observation essentielle pour votre satisfaction, & peut-être pour votre avancement dans ce monde-ci uniquement. Prenez ce papier où je les ai rédigés. C'est un monument de ma tendresse, que vous devez consulter tous les jours, & qu'il est même important que vous reteniez par cœur, afin d'être en état d'en faire usage dans toutes les occasions. Après cet exorde pathétique, il me remit un papier écrit de sa main. Je le reçus humblement avec tous les signes extérieurs d'une véritable reconnaissance. Je voulus même lui marquer l'empressement que j'avois à profiter de ses leçons ; mais il me dit de serrer précieusement le gage de son affection, pour le méditer à loisir ; je lui obéis,

& il fit rentrer dans l'appartement ceux que notre entretien avoit fait disparoitre ; la conversation devint générale.

Nous dînâmes très-phlegmatiquement, je m'empressai de très-bonne heure de prendre congé de la compagnie, pour satisfaire l'impatience que j'avois de visiter à loisir le trésor dont mon père m'avoit enrichi. De retour à l'Académie, je n'eus rien de plus pressé que de monter à ma chambre, & de m'y renfermer, pour dévorer une lecture qui devoit, suivant le rapport qu'on m'en avoit fait, me combler un jour de prospérités & de richesses. J'ouvris avec un saint respect le cahier dont j'étois le dépositaire, & j'y lus avec avidité les réflexions salutaires que j'ai transcrites ici. L'intitulé étoit :

Avis importans que j'ai recueillis pour mon Fils.

Si vous voulez paroître aimable, réussir dans le monde, & passer pour un homme d'esprit, sans qu'il en coûte la moindre peine, pratiquez les préceptes que je vous donne ici. Les étu-

des du Collège & votre justesse d'esprit naturelle, doivent vous avoir mis en situation de faire un usage utile de mes leçons, sans avoir besoin d'en prendre d'autres.

Depuis plus de vingt ans, je m'applique à la lecture, mais c'est une peine inutile que je voudrois vous abréger. Je m'apperçois que je savois, ou que j'aurois su naturellement tout ce que je trouve dans les livres. S'ils n'ont pas le sens commun, il est inutile & dangereux de les lire; si au contraire, ils ont de la raison, nous en avons autant qu'eux, pour penser ce qu'ils disent.

Les places, les honneurs, les dignités sont rarement la récompense du travail & de l'application. On ne dit point, *un tel a beaucoup étudié*; on se contente de dire, *un tel a beaucoup d'esprit*; delà, l'on conclut qu'il est propre à tout; on l'emploie, & il réussit.

Nous n'avons point en France d'écoles de droit public; nous n'avons point de Professeurs qui enseignent l'art de faire la guerre méthodiquement & par principes; cependant, nos Négociateurs & nos Généraux comptent ne le

céder en rien à ceux de nos voisins ; parce que le bon esprit & l'expérience sont supérieurs à toutes les règles.

La Physique , l'Astronomie & d'autres sciences , n'ont en grande partie rien de sûr & de décidé. Chacun se croit autorisé à forger des systêmes qui se combattent & se détruisent mutuellement. Or , quand il s'agit de deviner , les gens d'esprit ont un grand avantage sur les autres. Ce sont eux qui trouvent ordinairement le mot de l'énigme.

La Médecine , la Jurisprudence , sont également conjecturales & arbitraires. Les Avocats, les Médecins son rarement d'un avis uniforme. Les Juges mêmes sont presque toujours divités d'opinions. Celles de Mrs. *** , *** prévalent ordinairement. On convient cependant , qu'ils n'ont jamais ouvert un livre de Droit ; mais la justesse & l'usage sont plus chez eux , que la science chez d'autres. Vous entendez dire partout qu'ils sont bons Juges. Ils jouissent de leur réputation. On les écoute , on les respecte , on les récompense.

L'on peut être son Avocat soi-même. Une certaine justesse d'idées doit nous

conduire à discerner ce qui est juste, d'avec ce qui ne l'est pas. Il est possible qu'on se trompe ; mais ne tombe-t-on pas dans l'erreur avec un Conseil accrédité ? C'est du moins une dépense épargnée que de s'en passer.

Il en est de même de la Médecine. Avec un esprit naturel, on peut être son Médecin soi-même. Rarement un malade meurt, sans qu'on accuse son Esculape de l'avoir tué. Le seul inconvénient est qu'on vous attribue, ce qu'on auroit imputé à un autre. Vous vous en acquitterez aussi-bien que lui. La Nature nous indique à peu près ce qu'il faut à nos besoins. L'esprit sert à le préparer & à l'appliquer. La médecine consiste dans l'art de modérer l'effervescence du sang & de la bile, & d'en régler le volume. Or, le discernement doit nous faire décider lequel des deux est nécessaire, de la saignée ou de la purgation, & celui de ces points fondamentaux de la faculté qui doit précéder ou suivre.

On peut dire aussi la même chose de l'Architecture. Tous les gens d'esprit sont naturellement Avocats, Méde-

cins, Architectes. Le goût & l'esprit font supérieurs aux règles qui varient selon l'opinion & la mode. Tous les Propriétaires qui ont eux-mêmes bâti & arrangé leur maison, ou dessiné leur jardin, en paroissent contents. Ils s'applaudissent, & montrent leur ouvrage avec complaisance. Ceux, au contraire, qui ont employé les maîtres de l'art, ne laissent voir qu'une satisfaction médiocre; souvent ils critiquent; ils vous disent : *J'aurois tourné cela autrement, je ne voulois pas que cela fut ainsi, mon Architecte l'a voulu absolument.* Ils n'auroient pas fait eux-mêmes une seule faute, & rejettent toutes celles qui ont été faites sur le compte de leur conseil. Ce n'étoit point la peine d'en prendre un, pour avoir sujet de s'en plaindre. Avec du goût naturel, on auroit fait soi-même des choses plus belles, plus commodes, à moins de frais, & sans mélange d'aucun défaut.

La Peinture, la Sculpture, & les Arts mécaniques sont au dessous de votre condition : vous ne devez les connoître & en parler que comme un protecteur.

Par rapport aux Mathématiques, à

la Géométrie, & aux autres connoissances relevées, qu'il vous suffise de les connoître de nom, & seulement assez pour en savoir l'usage. Distinguez aussi les divers instrumens qui y ont rapport. Peu de jours, & quelques dictionnaires suffiront pour vous acquérir des notions générales & superficielles sur ces différens objets, dont le nom tombe souvent en conversation.

Le genre de propos qui convient à votre état, pour se mettre au ton d'à-présent, doit être de chiens, de chevaux, de chasse, d'équipages, de modes, de bijoux, de spectacles, de galanterie, & généralement de tout ce qui peut plaire & amuser.

Si d'un côté, je vous invite à ne vous point livrer à l'étude des connoissances que l'on appelle utiles, & qui coûtent de la peine, je vous exhorte, d'un autre côté, à apprendre tout ce qui n'est qu'agréable, & n'occasionne aucune fatigue d'esprit.

Le talent d'amuser vous servira cent fois plus qu'un mérite réel : il sera plus agréable pour les autres & plus utile pour vous. C'est le point essentiel,

pour vous lier avec les grands Seigneurs , pour obtenir leur familiarité , leur confiance , & les graces qui dépendent d'eux. Si vous n'êtes qu'un homme instruit , vous n'en recevez que des politesses stériles , sur-tout , s'ils vous croient grave , car sérieux & ennuyeux sont aujourd'hui regardés comme synonymes.

Attachez-vous à la musique , à la danse , & à jouer diverses sortes d'instrumens. Un seul pourroit appliquer trop : ce seroit un ridicule à un homme comme vous que d'y exceller ; il ne vous faut que des occupations auxquelles on vaque en se jouant. La multiplicité plaît plus que la perfection dans ce genre. Il est gracieux de diversifier les plaisirs des autres , & de faire dire qu'on est propre à tout.

Aimez le bal , figurez-y , mais n'en donnez jamais chez vous , pour prévenir les tracasseries & les mauvaises plaisanteries.

Une des choses que vous ferez le plus dans le cours de votre vie , c'est de jouer. Je vous exhorte donc à prendre des maîtres qui vous enseignent tous

les jeux. Outre que vous serez recherché, vous y trouverez au bout de chaque année un profit considérable. L'ignorance au jeu cause à la fin une perte réelle, qui par les négligences & les fautes imperceptibles, forme un objet en se multipliant. L'habileté, au contraire, met à profit les fautes des autres, & c'est un double avantage.

Vous seriez trop heureux d'avoir quelqu'un qui vint journallement vous apprendre les nouvelles du jour, & les histoires scandaleuses de la Ville. C'est un moyen sûr pour briller dans un cercle. Tâchez de savoir aussi quelques passages de Tragédies, quelques maximes d'Opéra. Quand on en fait une application heureuse, la conversation en devient plus ornée & plus brillante.

Avec ces simples connoissances, ne vous abandonnez jamais à la dispute sur des matières élevées. On vous en fera honneur, comme d'un acte de douceur & de politesse. La compagnie qui saura que vous avez de l'esprit, ne vous soupçonnera point d'insuffisance, & vous tiendra compte de cette modération.



Soyez déclamateur , frondez , critiquez généralement tout ce qui se fait ; dites qu'il n'y a pas *le sens commun* , on vous croira plus d'esprit qu'à tous ceux dont vous blâmerez les démarches , même sans savoir leurs raisons.

Les talens & l'esprit d'amusement sont bien plus recherchés que le mérite & les vertus. Un homme qui n'a que du savoir , est négligé. L'aimable chanteur , l'admirable symphoniste , l'homme qui dit joliment des riens , sont fêtés , invités : on se les arrache. Ils ont cent soupers pour un , parce que le talent aimable flatte plus que le talent qu'on suppose utile. L'un parle aux sens , l'autre n'intéresse au plus que le bien général de la société.

Mille bagatelles dites avec graces , vous gagneront cent fois plus de cœurs , qu'un raisonnement suivi & méthodique. Quelques tours de cartes , de goblets , fixeront sur vous l'attention d'un cercle , qu'une bonne Logique rebute- roit. Le ton amusant , est le ton dominant , & l'ennui est le plus redoutable des maux. Cependant , on ne l'évite pas toujours ; mais l'on tâche de se persua-

der qu'on s'amuse. Il y auroit même du ridicule à ne le pas faire croire aux autres. On pense s'affranchir du soupçon, en attirant les gens à la mode.

Ne vous attachez point à une femme seule, quelque mérite qu'elle ait. L'inconstance, l'indiscrétion, l'art même d'inventer, vous rendront un homme à la mode, votre fortune sera faite, si vous ne visez qu'aux plaisirs.

Ne vous piquez pas d'avoir de la raison, mais parlez toujours, fut-ce inconsidérément. Ne doutez de rien, décidez souverainement. Bien des gens faits pour être dupes, se persuadent qu'on a beaucoup d'esprit, dès qu'on bavarde d'un air avantageux, & qu'on est plein de confiance. Si l'on prétend appeler de vos décisions, & qu'on vous objecte votre jeunesse, votre peu d'expérience, offrez toujours de parier gros; c'est un moyen sûr de faire taire les contradicteurs.

Parlez quelquefois de vous, mais en faisant toujours le mystérieux sur votre compte. Vous attirerez l'attention, si l'on vous suppose des intrigues de Cour, des aventures amoureuses & de bonnes

fortunes cachées. Si vous êtes en compagnie, tâchez de parler souvent à l'oreille des personnes les plus distinguées. Affectez un air de secret pour montrer une lettre à quelqu'un. Ce ton mystérieux répand un vernis d'importance qui en impose, & imprime un certain respect. Toutes les femmes brigueront l'honneur de votre confiance, aux dépens de la leur.

Le parti de la guerre est le seul qui vous convienne; embrassez-le; mais commencez de bonne heure à figurer extérieurement avec faste, & ne passez pas un jour, sans dire que vous êtes plus noble que riche, & que le service de l'Etat vous entraîne nécessairement dans des dépenses trois fois plus fortes que vos revenus. A force de vous entendre répéter que vous vous ruinez, on pourra vous croire, & l'Etat craindra d'être votre redevable.

Faites votre cour aux gens en place. Vivez sans hauteur avec les Commis de leurs Bureaux; sur-tout ayez attention de ne jamais vous brouiller avec eux.

Tâchez d'avoir la réputation d'entretenir une fille de théâtre; cent femmes

du bel air vous feront des agaceries, pour avoir la gloire de vous faire revenir de votre égarement. Elles seront assez obligeantes pour se disputer le mérite de votre conversion, aux dépens même de leur réputation.

Prenez une petite maison dans les Fauxbourgs, duffiez-vous n'y aller que rarement, ou même point du tout. C'est un ton & une dépense nécessaire; affectez d'y conduire le plaisir & le mystère. Souvent on n'y rencontre que l'ennui; mais le préjugé en rend la possession honorable au Propriétaire.

Payez fort cher, pour l'utilité du public, un cuisinier de distinction, qui fasse journellement des soupers en Ville, & travaille par grace chez vous. Donnez des gages exorbitans à un cocher, qui ne vous mène que quand il le jugera à propos. Soyez aussi excellent cocher vous-même; mais n'en débauchez point aux autres; cela peut devenir dangereux.

Ayez de beaux chevaux pour la parade, & pour rester à l'écurie. Ayez aussi des courtes queues très-lestes pour courir. Ne roulez que dans les équi-

pages du goût le plus brillant. Ne portez jamais de meubles, s'ils ne sont des ouvriers les plus fameux & les plus chers.

Quand vous passez dans les rues de Paris avec votre équipage, ayez soin que votre cocher à moustache & à plumet, aille impudemment d'un train capable de répandre par-tout l'épouvante, qu'il risque à tout instant d'écraser les gens de pied, de briser des équipages, & de culbuter des chevaux : sur-tout qu'il donne & reçoive vingt coups de fouet, plutôt que de céder le pavé à qui que ce soit.

Soyez des premiers à connoître & à accréditer les nouvelles modes. C'est un mérite même que d'être inventeur en ce genre. Vous seriez trop heureux qu'on pût donner votre nom à quelque invention moderne.

Payez exactement & fort cher les choses superflues & de pur caprice. Changez-en journellement, mais ne vous pressez pas d'acquitter les dépenses nécessaires. L'usage est d'épargner sur la récompense des talens utiles pour sacrifier davantage à ses fantaisies.

Ayez des créanciers ; c'est un moyen pour avoir du crédit. Un père de famille rangé , est souvent embarrassé pour emprunter dix mille livres. Un homme obéré , auquel on ne connoît ni biens ni ressources, trouve en peu d'heures des sommes trois fois plus fortes. L'expérience le démontre tous les jours.

Payez exactement vos dettes du jeu , & vendez tout pour y satisfaire. Par rapport à vos autres créanciers , ne vous gênez point pour les contenter. Le pis aller est d'exciter leurs clameurs , & qu'on dise de vous , V..... est tout-à-fait aimable ; il a fait l'honneur à dix ou douze bourgeois de Paris de les ruiner. Pourquoi étoient-ils assez fots , pour lui prêter leur bien & la substance de leur famille ? C'est qu'ils vouloient trop gagner avec lui , ils n'ont que ce qu'ils méritent.

Quelques perfidies en amour , des emprunts subtils , des manques de parole d'honneur pour rendre , & des méchancetés en propos ne serviront qu'à vous faire rechercher de bien des gens. L'on ménage plus ceux que l'on craint , que ceux qu'on estime ; & pourvu qu'on

216 LES DELASSÉMENTS

passé pour aimable, l'on est caressé souvent par ceux mêmes qui ont droit de nous mépriser. L'on vous fêtera, si vous êtes fat : l'on vous sifflera, si vous n'êtes que sot.

Ayez le ton libre & aisé avec vos supérieurs; léger & délibéré avec vos égaux; froid, civil, & laconiquement complimenteur avec vos inférieurs, sur-tout, ne leur parlez jamais, sans joindre perpétuellement leur nom de famille à la suite de *Monsieur*; ce langage les fait ressouvenir à chaque instant de votre supériorité, & vous donne le ton imposant, quoi qu'ils en sentent le ridicule & souvent l'impertinence.

Parlez toujours avec respect de votre état. Dédaignez les gens de Robe, méprisez la Finance; mais ménagez-les, l'une pour les besoins que vous en pouvez avoir, l'autre pour la manger & l'honorer de vos emprunts.

Mesurez moins vos politesses sur l'estime qu'on doit accorder au mérite des hommes, que sur les noms qu'ils portent.

Si vous avez dit ou fait une première sottise devant vos inférieurs, ne reculez

lez jamais , soutenez-la plutôt par dix autres consécutives. Un des caractères de la dignité , est de ne point se démentir , lors même qu'on a tort. On passe pour un homme ferme.

Ayez un domestique ou Grison de confiance , libertin , familier , ivrogne , insolent , & même qui vous vole , pourvu que d'ailleurs il soit sûr & discret , l'étiquette est de le garder. Prenez un coureur , dont le riche habillement & l'entretien vous coûtent presque autant que le vôtre , vous n'aurez pas occasion de l'employer utilement deux fois dans l'année ; mais un billet rendu de la main d'un tel commissionnaire fait en tout genre une impression singulière.

Prenez de grands laquais , dont la magnificence & l'effronterie révoltent les gens sensés & humilient la bourgeoisie.

Montrez-vous souvent aux spectacles , quelquefois à trois en un même jour. L'on présume qu'un homme qui se reproduit pour paroître par-tout , a des raisons essentielles pour le faire.

Ecoutez une pièce de théâtre en homme préoccupé , & qui entend à des

mi mot. Rien n'est si bourgeois, que de paroître y donner toute son attention.

Si vous êtes à l'Opéra, causez beaucoup, sortez & rentrez fréquemment. N'écoutez le récitatif que derrière les loges. Reparoissez un instant pour logner. Enfin, ayez l'air affairé, il n'importe de quoi.

Affectez, dans les spectacles, de saluer toutes les jolies femmes d'un air libre & avantageux; allez même causer familièrement dans leurs loges, & parlez-leur à l'oreille. L'on vous croira favorisé, & vous ferez des jaloux.

Ne manquez jamais après l'Opéra, d'aller figurer sur le Théâtre. L'on y est englouti par un mélange d'odeurs insupportables. L'on y risque cent fois de se casser les membres, mais il n'importe. La mode est d'y paroître, quoiqu'on ne voulut jamais mettre le pied dans une Eglise où l'on trouveroit la vingtième partie des incommodités que l'on rencontre dans ce lieu obscur.

Si l'on vous soupçonne d'intrigue avec une femme aimable, défendez-vous-en d'un air mystérieux, & en ri-

cannant , c'est le moyen de persuader que le fait est vrai.

Montrez-vous aux promenades dans les saisons & aux jours attitrés. Ayez des façons de saluer proportionnées à l'état de tous ceux que vous rencontrerez.

Ne parlez qu'en passant aux beautés théâtrales , & que ce que vous leur direz soit suivi d'un long éclat de rire.

Jugez mal de la raison des femmes. Soutenez thèse pour prouver qu'il n'en est point d'exactement vertueuses ; l'on pensera que vous n'en avez jamais trouvé de cruelles.

Ne composez jamais rien , mais jugez de tout , même sans l'avoir vu. Critiquez , parodiez , & si vous êtes assez heureux pour trouver le mot de l'Épigramme , ne le manquez pas.

Ne ridiculisez pas ceux qui peuvent s'en venger & vous le rendre. Mais pour ceux dont il n'y a rien à craindre, allez jusqu'à être méchant sur leur compte , pourvu que ce soit d'un ton badin & ironique. La méchanceté est moins choquante , & porte des coups aussi sûrs.

Ayez toujours dans votre poche les

pièces fugitives, les Vaudevilles nouveaux. Lisez exactement les Romans, les brochures courantes; dites-en affirmativement votre jugement, & que ce soit toujours un jugement de condamnation. Vous passerez pour un amateur de Belles-Lettres, & cette réputation seule, fortifiée de votre nom, & du crédit des femmes, pourra vous mériter une place à l'Académie Française; les gens de qualité y sont introduits à peu de frais, sous le titre d'Amateurs, pour accroître le profit légitime de ceux qui portent le poids du jour.

Formez-vous une Bibliothèque, mais n'y admettez que des livres agréables & modernes. Bannissez-en les vieux Médecins, Jurisconsultes, Philosophes & Théologiens qui ont déshonoré la raison & leur matière par un fatras d'inutilités que personne ne lit & ne doit lire.

Attachez-vous à parler purement votre Langue. Vous serez souvent constitué Juge des contestations qui s'élevent journellement dans la société, sur la valeur & l'arrangement des mots. Cette science honore un homme de qualité. Beaucoup de gens savent tout, excepté parler François.

Retenez tous les mots à la mode, & parlez souvent *du bon ton & de la bonne compagnie*. L'on croira que vous en faites partie, quoique vous la voyiez, & la fachiez mauvaise.

Quoiqu'un homme de naissance soit noirci par cent actions plus déshonorantes les unes que les autres, ne cessez pas de le voir & de l'accueillir, jusqu'à ce que vous ayez à vous en plaindre personnellement. L'on convient que les fats & les frippons se multiplient dans le monde, par la façon dont les honnêtes gens ont la foiblesse de vivre avec eux, mais vous n'êtes point le vengeur de la société civile, & l'on peut avoir besoin de tous les hommes.

Affectez quelquefois de paroître distrait, l'on vous croira occupé de projets intéressans. Dites que vous avez de l'humeur, que vous êtes gourmand, l'on vous regardera comme un homme de bonne société; ces trois défauts font de mode aujourd'hui, & l'on en tire vanité.

Soyez franc à l'extérieur, & que l'on croie que vous pensez tout ce que vous dites, mais ne dites pas tout ce que vous pensez.

Levez-vous journellement à midi. Prenez du Chocolat à deux heures ; soupez abondamment à dix , & jouez jusqu'à trois heures du matin ; craignez cependant de ruiner votre estomach , de gagner des vapeurs, la goutte & d'autres infirmités prématurées. C'est payer trop cher le plaisir d'être homme du bel air.

Donnez vos audiences dans un déshabillé galand. Soyez plus long-temps à votre toilette que la coquette la plus recherchée ; & chargez-vous des odeurs les plus fortes , au risque d'incommoder cent personnes dans la journée.

Prenez une femme , si l'envie vous en vient absolument , mais mariez-vous par intérêt & nullement par goût. Ne sacrifiez ni votre liberté , ni même votre complaisance. Vivez avec votre femme sans la moindre gêne. Ayez chacun votre appartement. Voyez-vous , pour ainsi dire , en bonne fortune ; & soyez quelquefois huit jours sans vous voir : c'est le moyen de ne pas s'ennuyer l'un de l'autre.

Ne rendez point compte de vos actions à votre femme , & ne vous infor-

mez point des fiennes. Le rôle de jaloux est aujourd'hui dans le plus souverain mépris.

Ayez des Maisons , des Sociétés , des Campagnes différentes de celles où ira habituellement votre épouse. Ne vous rencontrez que par hasard , & alors témoignez - en hautement votre surprise. Ne lui donnez jamais que le nom de Madame , soit en public , soit en particulier.

* Ne rendez nul compte de vos affaires à votre chère moitié. Payez-lui seulement avec exactitude la rente dont vous serez convenus. L'inconvénient est , qu'elle se regarde comme une étrangère , chez vous , & qu'elle vous envisage comme un Maître de Pension. On pourra tout casser , tout dissiper dans votre maison sans qu'elle y prenne le moindre intérêt ; mais c'est un usage reçu & il faut vous y soumettre.

Dès que vous aurez un ou deux enfans , prenez plutôt dix maîtresses que de risquer de toucher à votre femme ; ce seroit vous exposer à *faire des gueux*.

Pratiquez , s'il est possible , la maxime , qui dit : qu'il vaut mieux avoir un

bon estomac qu'un bon cœur. Le proverbe n'est pas honorable, mais il est commode.

Prenez un Intendant pour vous dispenser de veiller à vos affaires. Lorsque votre peu d'économie les aura dérangées, criez qu'il est un frippon, aussi bien que tous ceux qu'il a employé à votre service, ce fera un prétexte pour ne payer ni les uns ni les autres. La méthode est de nuire doublement aux gens que l'on ne veut point satisfaire, 1.^o en ne les payant pas, 2.^o en les décréditant par le mal qu'on en publie.

Si vous avez mangé la moitié de votre bien, mettez à fonds perdu la moitié qui vous reste, vous vous conserverez le même revenu, & vous brillerez avec le même éclat. La méthode aujourd'hui est de ne songer qu'à satisfaire son luxe, sans s'occuper de ses enfans, ni de ceux qui doivent venir après nous.

Telles sont les réflexions que la tendresse paternelle avoit suggérées à mon père, pour me rendre homme du monde, & homme aimable. Le respect que j'avois pour leur auteur, m'engagea à les imprimer dans ma tête. Elles ne sont pas toutes régulières & exemptes de

critique. Mais ce n'étoit pas à moi à censurer un ouvrage qui partoît d'une main aussi chère & aussi respectable. Mon père mourut, & l'usage du monde me fit croire que la plupart de ses maximes étoient sensées, puisque presque tout le monde les adoptoit. Je crus devoir me ranger au sentiment général. Je cherchai à pratiquer ce que l'auteur de mes jours m'avoit tendrement recommandé, & je m'en trouvai assez bien; j'étois fort content de moi.

Ces maximes me devinrent familières & j'en recueillois le fruit tous les jours, tout Paris m'invitoit, me recherchoit, j'étois réellement fort aimable, ou du moins je le croyois. Il me restoit encore assez de fortune, & je songeois sérieusement à convertir en rentes viagères ce que j'avois conservé; mais un accident vint déranger mes projets & ma façon de vivre. J'entendois la Messe de midi aux Feuillans, & j'y déployois tous mes charmes, d'un air évaporé, lorsque j'y vis entrer une jeune personne de seize à dix-sept ans, qui, d'un air aussi sage que modeste, suivoit une mère dont le cortège annonçoit une femme

de distinction. Son maintien honnête & les graces de sa figure firent une impression marquée sur mon cœur. Je m'aperçus que le sentiment qu'elle m'inspiroit, tenoit plus encore de la disposition à l'estime, que d'une impression d'amour, & je ne pus m'empêcher de désirer la possession d'une femme qui lui ressemblât. Je m'informai avec soin qui elle étoit. Les agréables de l'un & de l'autre sexe dont j'étois entouré, satisfirent bientôt ma curiosité. On m'apprit qu'elle étoit fille d'un Président, nommé M. de V., que son père décédé depuis quelques années, avoit laissé deux enfans avec une fortune bornée, mais honnête. Que son frère se destinoit à la Magistrature, & que la mère, femme d'un mérite solide, vivoit avec autant de décence que de considération. Ces témoignages avantageux me donnèrent pendant quelques minutes un air de réflexion. J'essuyai, à ce sujet, les raileries de quelques merueilleuses, qui, en ricanant autour de moi, entendoient la Messe, pour se montrer & passer le temps. Mon air pensif se dissipât, & j'entrai aux Thuilleries avec deux de mes

amis. J'eus beau me livrer à ma gaieté naturelle, l'idée de Mademoiselle de V. . . me revenoit sans cesse ; il sembloit qu'au milieu de ma dissipation, elle s'obstinât à me poursuivre impitoyablement. Ce mouvement inconnu m'allarma, mais je le combattis vainement ; la douce physionomie qui m'avoit frappé, étoit le refrain perpétuel de mes idées. Je fus dîner chez un Fermier général, où je ne pus m'empêcher de faire tomber la conversation sur Mademoiselle de V. . . pour avoir le plaisir d'en faire l'éloge. Je vis avec une joie secrète qu'on enchérissoit sur tout ce que j'en disois. En sorte que je me reprochois d'avoir ignoré jusqu'alors son existence. Je fus le soir à l'Opéra, & cent fois je désirai y voir l'objet dont la seule vue m'avoit attaché si puissamment. Les réflexions nocturnes vinrent encore fortifier mon penchant. Je passai huit jours entiers à promener mon ennui & à chercher le mobile de mes vœux, dans les endroits même où j'étois sûr qu'il n'étoit pas. Je commençai à ajouter foi à la force de la vertu sympathique que j'avois jusqu'alors regardé comme

une chimère. Fatigué de traîner inutilement mon inquiétude, je pris la résolution de la faire cesser ou du moins de l'adoucir en faisant connoissance avec Madame de V... & son aimable fille. J'avois assez bonne opinion de moi, pour croire que chacuns'empresseroit à me procurer cette bonne fortune que j'envifageois comme réciproque. Mais ma présomption fut humiliée. Trois ou quatre personnes à qui je m'adressai, refusèrent de m'introduire chez Madame de V... sous prétexte qu'elle admettoit chez elle peu de monde. D'autres me dirent qu'ils recevoient quelquefois de ses visites, mais qu'ils ne pouvoient m'avertir des jours favorables, parce qu'ils les ignoroient eux-mêmes. Ces refus palliés me mortifièrent sans me rebuter. Je résolus, à quelque prix que ce fût, de surmonter des obstacles, dont j'ignorois la véritable cause. J'employai le ministère d'un de mes gens, & je l'intéressai à faire connoissance avec quelques domestiques de Madame de V... pour être instruit de ses démarches. Cette ressource me fut utile. J'appris au bout de quelques jours que la

mère & la fille devoient aller voir la revue des Gardes Françoises : je formai la même partie avec deux de mes amis qui étoient fort liés avec elles, & je me gardai bien de leur dire mon secret. Nous joignîmes dans la plaine le Carrosse de ces Dames, mais notre entrevue fut fort courte, & ma satisfaction très passagère. Au bout d'une quinzaine je liai encore la même partie, pour une promenade au Bois de Boulogne, où mon Emissaire m'avoit dit que les Dames devoient se rendre. Nous les y trouvâmes en effet. La politesse de mes Camarades & un sentiment plus fort de ma part nous engagèrent à les joindre. La conversation fut générale, je voulus étaler mes graces, je me perdis en complimens. J'étudiois mes airs, mes gestes, mes paroles, & à force de vouloir montrer de l'esprit, j'en manquai absolument; à peine entendit-on ce que mon jargon vouloit dire. Les Dames m'écoutèrent, me répondirent avec une froide civilité, & nous nous séparâmes, sans que j'eusse lieu de croire que mes affaires fussent aucunement avancées; au contraire, quand je me rappelai les pro-

pos que j'avois tenus, je craignis d'avoir déraisonné dans toutes les formes, & je ne me trompois pas. Je fus honteux & affligé du rôle que trop de confiance m'avoit fait faire. L'amour-propre vint me consoler; j'attribuai à un enthousiasme amoureux, ce qui n'étoit l'effet que de la fatuité, & je résolus de prendre ma revanche. Je fus instruit que Madame de V... devoit aller passer l'après-midi chez une femme de ma connoissance où j'allois rarement; mais dont j'étois fort aimé. Je pris mon parti d'aller lui faire visite comme si le hasard seul m'y eut conduit. Je m'y rendis sur les sept heures. La maîtresse de la maison fut étonnée de me voir de si bonne heure. Mon ajustement étoit de la plus grande élégance, & ma coëffure d'une recherche infinie. Elle commençoit à me badiner sur les grands desseins qu'elle me supposoit pour l'emploi de ma journée, lorsqu'on annonça Madame de V... & sa fille. Quoique je fusse préparé à cet événement, leur nom me causa un mélange de joie, de surprise & d'embarras. Je fus décontenancé, & ne m'expliquai que par les

révérences les plus humbles. Mon aventure du Bois de Boulogne me revenoit sans cesse dans la tête. Je me proposai d'être circonspect, & je devins entrepris. Après les premières cérémonies, l'on parla de jouer, la maîtresse de la maison dit en méditant son arrangement, qu'il ne falloit pas compter *sur un beat comme moi*, & que j'avois sans doute de grands projets. Cette raillerie me piqua à l'excès; cependant je me contrefis pour lui dire avec douceur que je serois trop heureux de faire sa partie. Elle me railla agréablement sur ma complaisance, & en reporta tout l'honneur aux Dames qui étoient chez elles. Je ne m'en défendis que médiocrement, je pris même un maintien plus assuré pour provoquer une Comète, un Breland, un Reversis. A ce dernier mot, Mademoiselle de V... dit avec une espèce de transport que c'étoit son jeu favori. Je saisis cette occasion pour en former un. Heureusement il ne se trouva que quatre acteurs du nombre desquels j'étois, & nous commençâmes la partie. Je pris un air d'attention & un ton composé, qui sympatisoit mal avec

LES DELASSEMENS

mes façons ordinaires. Je ne donnois d'As à Mademoiselle de V. . . sans les assaisonner d'une excuse ou d'un petit compliment. Elle foutint mes fadeurs avec aisance, avec gaieté, avec noblesse, & j'achevai de lui faire le sacrifice entier de ma liberté. Je la trouvai encore plus spirituelle que belle, & je ne m'en occupai plus, que comme d'un modèle de perfections. Lorsque la partie fut finie, je m'approchai de la table où jouoit encore Madame sa mère; j'affectionnai son jeu; je marquai un intérêt sensible à sa fortune, je la félicitai sur les graces, sur les talens de sa famille, & je n'oubliai rien pour chercher à lui plaire: elle me répondit toujours avec l'indifférence polie qu'on témoigne aux gens dont on ambitionne peu la liaison. Ce procédé me désespéroit. Je crus pourtant qu'il falloit risquer un coup de vigueur: & comme on étoit près de se séparer, j'offris la main à Madame de V. . . pour la conduire à son carrosse. J'étois fort embarrassé de la tournure de ma phrase, & après avoir hésité, balbutié, je lui demandai respectueusement la permission d'aller lui faire ma cour, & de

faire la partie de jeu de Mademoiselle sa fille & la sienne; Madame de V... me répondit assez sérieusement que sa maison étoit peu fréquentée, peu amusante pour un homme comme moi, & que je m'y ennuyerois assurément. Je me mis à réfuter son objection, & nous arrivâmes à la voiture où je pris congé de la mère & de la fille avec un regret véritable. On me retint à souper dans la maison où j'étois. Nous ne parlâmes que des agrémens de Mademoiselle de V... Je m'exhalai délicieusement en louanges sur son chapitre, & la maîtresse du logis, charmée de la sincérité de mes éloges, s'engagea de me procurer quelquefois le bonheur de la voir.

Je lui rendis compte de la proposition que j'avois faite à la mère, & de la manière dont elle y avoit répondu. Nous décidâmes que si elle n'avoit témoigné aucun empressement pour me recevoir, il n'y avoit, au moins de sa part, aucun refus déterminé, & nous réglâmes que dans les choses douteuses, il falloit saisir le côté qui étoit le plus à notre avantage; ainsi, il fut résolu que je pourrois, sans indiscretion, me pré-

senter chez Mademoiselle de V. . .

Nous convînmes cependant que ma protectrice la disposeroit favorablement en ma faveur, & qu'elle lui annonçeroit ma visite comme une chose décidée, sans la consulter sur l'autorisation de cette démarche. En effet, deux jours après, elle remplit sa mission avec une exactitude recommandable, mais elle trouva l'esprit de la mère & de la fille armé contre moi de la plus haute prévention. Elles me prodiguèrent les qualifications *de petit-maître, d'homme du bel air, d'homme dangereux*; ce fut uniquement par honnêteté pour mon ambassadrice qu'elles me firent grace des noms de fat & d'impertinent. Ma protectrice avec les meilleures intentions du monde étoit fort embarrassée de me justifier sur le fonds des imputations. Elle se retrancha sur la forme, sur ma jeunesse, sur le mauvais goût du temps; enfin, elle employa sa rhétorique à soutenir que j'avois de l'esprit, & qu'un peu de maturité me feroit revenir des erreurs & des travers où le sot exemple entraînoit toute la jeunesse d'aujourd'hui. Malgré toute la répugnance qu'on

témoignoit à me voir , il n'y eut point encore d'interdiction absolue , & ma charitable amie en tira un augure favorable.

Elle m'apprit que ma réputation avoit devancé ma visite dans la maison de Madame de V... & que je n'en devois pas tirer avantage. Elle me rendit avec quelques adouciffemens les dispositions où l'on étoit sur mon compte , & elle me laissa entrevoir que ce n'étoit pas tout-à-fait fans raison. J'avoue que mon amour-propre fut étrangement révolté de la justice qu'on me rendoit. Je m'étois toujours cru un homme désiré & désirable à tous égards, cependant j'éprouvois un mépris marqué dès la première occasion , où mon cœur avoit été sérieusement affecté. Cette humiliation me fit faire des réflexions sérieuses ; je fus trois ou quatre jours sans dormir , occupé uniquement à bâtir un plan de réforme qui put me garantir des suites d'un désagrément auquel je sentoie bien que je ne pourrois résister.

J'insistai auprès de mon agente pour l'engager à renouveler ses tentatives. Elle fit naître les occasions de parler de

moi & de mentir obligeamment. Elle peignit mon respect, mon empressement pour être présenté, & elle annonça résolument que je lui donnerois le bras lors de sa première visite. Cette décision n'éprouva point de contradiction formelle; en sorte, que ma fidelle amie m'apprit d'un air triomphant le succès de ses services, & nous prîmes jour au surlendemain pour faire notre entrée solemnelle.

J'attendis l'heure du rendez-vous avec l'impatience d'un enfant, ou plutôt d'un amoureux. Mon introductrice me présenta avec des graces, & mon abord parut contraint, parce que je sentoís que j'avois de forts préjugés à vaincre. Cependant je m'enhardis. Je pris le ton délibéré, & sans hardiesse je tâchai de donner un tour de franchise à tous mes discours. Je m'observois néanmoins avec soin pour ne laisser échapper aucun mot précieux ou recherché. Enfin, je n'oubliai rien pour plaire par un air ouvert & par une prévenance sans ostentation. Nous passâmes la soirée agréablement; je pris congé des Dames à l'heure du souper, & je fis mes remerciemens à

Madame de V... en la priant d'autoriser le renouvellement de la liberté que j'avois prise. Mon compliment parut ne lui point déplaire, & je me retirai le plus satisfait de tous les hommes.

Mon premier soin fut le lendemain d'aller remercier ma bienfaitrice. Je l'engageai à me continuer ses bons offices ; ma reconnoissance lui parut si naturelle & si vive , qu'elle me soupçonna dès-lors , d'être attaché à la maison de Madame de V... par des liens plus forts que ceux de la simple civilité.

Trois jours après , je retournai où l'amour m'appelloit , & sans faire l'aimable , je ne négligeai rien pour l'être. Je regardois furtivement Mademoiselle de V... avec une avidité sans égale. Ses yeux modestes & chaque parole qui sortoit de sa bouche , m'enflammoient de l'ardeur la plus séditeuse.

Enfin , je continuai d'aller fréquemment chez Madame de V... où je restois quelquefois à souper. J'y vivois librement sans familiarité. La mère avoit des attentions pour moi , & m'honoroit même de quelque confiance. La fille étoit perpétuellement d'une retenue qui

me persuadoit qu'elle n'ignoroit pas ce que mes yeux & mes attentions lui avoient dit mille fois. Je l'en aimois davantage, & je m'applaudissois d'avoir dissipé par ma conduite, les nuages dont j'avois trouvé les esprits offusqués. Peu à peu mon assiduité devint si grande, que je crus ne pouvoir, sans choquer la bienséance, différer à m'expliquer sur la pureté de mes vues.

Je fis agir mon Ange tutélaire, à qui j'avois fait confiance des mouvemens secrets de mon ame. Après quelques préliminaires convenables au sujet, elle fit part de mes dispositions à Madame de V... Cette Dame ne parut point étonnée, mais elle fit réponse que j'étois encore jeune, & que ma fortune jointe à celle de sa fille, ne nous mettroit pas en état de vivre commodément, relativement à ma façon de penser.

J'augurai que c'étoit une défaite pour m'éprouver plus long-temps. En effet, j'avois près de vingt-sept ans : il me restoit encore un revenu honnête, & j'étois héritier d'une tante dont j'ai déjà parlé. Elle avoit quatre-vingt-neuf ans, & se trouvoit hors d'état, par son imbécillité

de faire un Testament , en sorte qu'il étoit difficile que sa succession m'échappât, & me fit languir dans une ennuyeuse attente.

Je communiquai aussi mes sentimens à Mademoiselle de V... Elle m'écouta sans colère , & prenant un air affable , à la fin de ma paroraison : » vous êtes » encore *trop aimable pour moi* , me dit-elle ; votre renommée m'a fait une peur , dont je ne suis pas entièrement remise. Je vois pourtant avec plaisir qu'on fera quelque chose de vous , si vous daigniez répondre aux soins que nous prenons pour vous former à notre manière de penser. « Je vis bien que mon bonheur n'étoit pas encore à sa perfection. J'en murmurai tout bas , mais l'amour étoit plus fort que le dépit. Je pris le parti de m'armer d'une patience involontaire.

Je travaillai aussi avec assiduité à me dépouiller de mes anciens préjugés , & des faux airs que la mauvaise habitude m'avoit fait contracter. S'il m'en échappoit un , mon adorable maîtresse m'en faisoit impitoyablement la guerre , & ma confusion prouvoit tout l'empire

qu'elle exerçoit sur mon cœur. Je me séquestrai de toutes les sociétés, dont la contagion m'avoit gâté l'esprit & tourné la tête. Un fat commençoit à me paroître un automate odieux. Je craignois même de me montrer en public avec un être portant des talons rouges. Mais deux incidens achevèrent d'assurer le succès de mes réflexions, & m'administrèrent, à mes propres dépens, un souverain correctif.

Il me restoit en Anjou une Terre dans laquelle il y avoit une douzaine de Fiefs, plus ou moins considérables. J'en avois toujours joui avec la certitude qu'elle relevoit nuement du Roi en totalité. Un Gentilhomme de mes voisins prétendit qu'un de ces Fiefs étoit dans sa mouvance, & il me fit saisir féodalement. Je négligeai ce Procès pendant plusieurs années, parce qu'on m'avoit mandé que le Fief en son entier ne valoit pas quarante pistoles. Un beau jour je fus tout étonné de recevoir une lettre de mon Receveur, qui me mandoit que mon Procès avoit été jugé à Angers, que j'étois déclaré vassal de mon voisin, & qu'on m'avoit condamné aux
dépens

dépens qui se montoient à près de cent pistoles.

Ce terme de vassal blessa mon orgueil. Je ne pus souffrir qu'un Gentilhomme de campagne revendiquât sur moi la supériorité. J'écrivis sur les lieux, pour qu'on employât le seul remède qui me fut applicable. C'étoit celui de l'appel au Parlement.

Mon Procès arriva bientôt ; je vis un volume monstrueux, dont l'aspect me fit peur, & dont le port me coûta considérablement. Je m'étonnai de le trouver si engraissé à mon insu. Il fut bientôt suivi de mon adversaire, dont le nom seul m'étoit connu.

C'étoit un Gentilhomme fort à son aise qui figuroit dans le pays. Son occupation ordinaire étoit de plaider ses vasseaux & son voisinage. Pour le faire plus commodément, & à moins de frais, il avoit pris à gages un valet de chambre Huissier, comme d'autres Seigneurs ont un valet de chambre Chirurgien ou Tapissier. Ce domestique ne lui étoit point inutile. Il exploitoit journellement les Censitaires, & tous ceux qui avoient le malheur de déplaire à mon redouta-

ble Antagoniste. Ce formidable voisin avoit trente ou quarante Procès qu'il entretenoit pour ses menus plaisirs ; c'étoit plus par goût que par intérêt qu'il se livroit à cette discussion. Je lui présentai le combat de bonne grace , & je choisis un Procureur , de l'activité duquel on me répondit. Malheureusement je me souvins des avis de défunt mon père. Je crus que mon discernement suffiroit pour me guider. Je voulus faire mes écritures moi-même. J'y obmis tout ce qui étoit essentiel. J'avançai témérairement ce qu'il falloit supprimer ; enfin , je fis si bien , que j'embrouillai mon affaire au point que personne , ni moi-même , n'y entendoit plus rien.

On la jugea cependant , & mon adversaire , plus habile que moi , fut décidé mon Suzerain. Il me fit payer les frais de son voyage , & les dépens de mon ignorance , en sorte que j'appris , à mon détriment , que tous les conseils de mon très-honoré père n'étoient pas des règles infailibles de conduite.

Madame de V... & sa fille s'empresèrent à me consoler de mon accident. Elles me firent une petite morale , pour

me faire sentir qu'il ne falloit pas s'en rapporter à ses lumières sur les propres affaires , parce que les plus intelligens étoient sujets à s'aveugler , mais qu'il falloit consulter , & s'en rapporter à des gens éclairés , qui par état avoient acquis des connoissances supérieures aux nôtres. Cette petite leçon me rendit honteux de ma sottise.

Cependant , l'agitation que m'avoit causé mon Procès , la honte d'avoir succombé , mon amour & mes inquiétudes sur les suites qu'il devoit avoir , m'occasionèrent une maladie violente. Mes gens voulurent inutilement faire venir un Médecin , je m'obstinai & je me mis dans des emportemens furieux pour n'en point voir. Je prétendis me traiter moi-même , & je débutai par prendre deux purgations , parce que je me jugeois surchargé d'humeurs. La fièvre redoubla avec force , le sang me suffoquoit , & déjà je touchois à l'inflammation. Je me fis saigner deux fois du bras , je pris du Kermès de mon ordonnance ; bientôt le transport au cerveau me saisit ; quand on me vit hors d'état de me gouverner moi-même , il

fallut bien appeller des secours étrangers ; ils se trouvèrent heureusement plus salutaires que les miens. Madame de V... instruite de mon état m'amena son Médecin. Il débuta par me faire saigner deux fois du pied , & à force d'adoucissans , il trouva le moyen de me tirer de l'état dangereux où mon imprudence m'avoit précipité. Revenu à moi-même , je sentis les conséquences de mon étourderie , & j'en conclus que c'étoit sans doute par ironie , que mon père m'avoit donné des préceptes qu'il ne me croyoit assez sot , pour suivre à la lettre , puisqu'ils m'exposaient à perdre ma fortune & ma vie.

Madame de V... s'intéressa comme une mère & une bonne amie au rétablissement de ma santé. Elle me visitoit souvent , & m'amena plusieurs fois Mademoiselle sa fille pendant ma convalescence. Je lui en témoignai toute ma sensibilité , & lui fis connoître avec quelle ardeur je désirois lui appartenir par des liens indissolubles. Son affabilité flatta mes espérances ; mes forces se rétablirent , mais je tombai insensiblement dans un fonds de mélancolie que rien

ne pouvoit dissiper. J'étoit absorbé dans des rêveries noires, & je me rappellois sans cesse l'illusion dans laquelle j'avois vécu, pour me reprocher mes égaremens. Je devins aussi le censeur du genre humain, & j'étois autant frondeur du ton dominant, que j'en avois été zélé sectateur.

Les caractères vifs se portent volontiers aux extrêmes, & ne saisissent rien modérément. Je sentis un dégoût décidé pour tout ce qui m'avoit flatté; la Compagnie, les Spectacles, la Musique me parurent insipides, même ennuyeux. Mes mœurs se ressentirent du changement de mes inclinations; je devins solitaire, morose, négligé à l'excès dans mon ajustement, & ménager jusqu'à l'avarice. Madame de V... & sa fille avoient seules conservé des droits sur mon cœur, mais la vapeur m'emportoit quelquefois, au point de manquer de respect pour elles. Elles avoient la bonté d'attribuer ma mauvaise humeur à l'effet de la maladie, & elles faisoient grace à mes caprices, en tâchant de les calmer par la raison & la douceur.

Mademoiselle de V... étoit particu-

lièrement affectée de ma métamorphose. L'amour ne lui parloit point en ma faveur, mais l'estime qu'elle avoit conçue pour moi & l'habitude de nous voir, lui faisoient désirer que je fusse son mari, préférablement à un autre avec qui elle auroit eu à faire connoissance. Elle étoit allarmée de me voir passer d'une extrémité à l'autre. Mes premiers travers l'avoient épouvantée : elle avoit coopéré à m'en guérir, & la disposition où j'étois actuellement ne lui promettoit pas un avenir plus heureux, que celle dont elle m'avoit tiré.

La mère & la fille eurent cependant la générosité de ne point m'abandonner. J'allois journellement les fatiguer, & elles redoublèrent de soins pour m'arracher à la consommation qui me subjuquoit. Mes discours ne rouloient que sur la simplicité de nos ancêtres, dont je faisois l'apologie perpétuelle. Je rappellois à chaque instant tout ce que j'avois lu ou entendu dire à ce sujet, soit à mon père, soit aux autres. Je vantois les douceurs de la vie champêtre, & j'investivois contre la corruption du siècle. En effet, mon dessein eut été de

me séquestrer , pour vivre dans une Terre écartée , si l'amour qui me possédoit ne m'eut retenu à Paris. Je ne dissimulois pas même que je n'aspirois à me marier , que pour me confiner dans la solitude avec la compagne de mon sort. Cette perspective n'étoit nullement tentante pour une jeune personne , & l'on cherchoit à combattre ma misanthropie , sans se presser de rien conclure sur le mariage.

Les Médecins opinèrent que je devois aller aux Eaux , & que la dissipation étoit pour moi le remède le plus souverain. On décida pour les Eaux de Forges , sauf à me faire voyager plus loin l'année suivante , au cas que les premières opérations ne fussent point efficaces. Je partis pour ce pays , que je trouvai aussi incommode que détestable. La diversité des figures , des Nations , des Etats , des maladies & des caractères , ne servirent qu'à m'attrister encore davantage. Il y avoit très-bonne & très-nombreuse compagnie , mais je ne fis aucune liaison. Je suivois dans ma retraite un fastidieux régime , & je ne conversois qu'avec un vénérable Ca-

pucin , qui m'auroit paru dans tout autre temps , d'un commerce aussi borné qu'affadissant. Ma seule récréation étoit d'écrire à Madame de V... & à sa fille, dont les lettres me faisoient toujours plaisir. Je leur peignois énergiquement mon affection pour les manières gothiques, & elles me faisoient agréablement la guerre sur une manie si prématurée. Mademoiselle de V... crut pouvoir me railler légèrement , à l'occasion d'une peinture que je lui avois faite de la vie ancienne , & elle joignit à sa réponse une historiette dont elle eut la modestie de ne pas vouloir s'avouer l'auteur. Elle me marqua qu'elle l'avoit trouvée dans des papiers de Monsieur son père, & , qu'elle m'engageoit à y réfléchir pour en faire mon profit. Je lus ce badinage avec plaisir , & pour la gloire de l'invention , je consens de le rapporter ici.

*Histoire de JADIS, Seigneur
D'AUTREFOIS.*

Rien n'est plus utile , & en même-temps plus glorieux , que de savoir l'histoire en général , & de posséder la con-

noissance particulière des faits qui intéressent les grands hommes que l'on entend tous les jours citer dans la société.

Un des Héros dont on parle le plus, & dont les aventures sont le moins connues, est celui dont j'entreprends de retracer en peu de mots quelques traits d'histoire. On le cite à tous propos. On en fait l'éloge. On le vante aux dépens des héros d'à-présent. Il est donc nécessaire de le faire connoître plus particulièrement. Je veux parler de *Jadis*, Seigneur d'*Autrefois*. On ignore précisément en quelle année il nâquit : on sait seulement qu'il y a long-temps. Tous les pays revendiquent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Pour moi, après d'exactes recherches, je me détermine à croire qu'il vint au monde dans un ancien Château situé auprès de Paris. Son père étoit un Seigneur d'importance, & personne n'ignore qu'alors tous les gens de qualité vivoient dans leur Terre, & qu'ils ne paroissent que très-rarement à la Cour, ou à la Ville.

Le père de notre héros se nommoit le Seigneur du Vieux Temps. Il avoit quarante ans passés, lorsqu'il épousa Sa-

ra l'Antiquaire , qui en avoit au moins trente-deux , lors de son mariage. L'âge mûr & le tempérament formé des deux époux ne contribuèrent pas peu à donner au fruit de leur mariage , une constitution robuste. Jadis vint au monde au bout de neuf mois juste ; & il apporta en naissant un air vigoureux & formé , comme un enfant de trois ans.

Ce qui acheva de lui donner une bonne complexion , fut le soin avec lequel sa mère l'allaita elle-même. Il tetta admirablement jusqu'à près de quatre ans , & on l'eut pris en sortant de nourrice pour un étudiant en Droit de nos jours

L'enfance de Jadis se passa dans les amusemens propres à son âge. Ses père & mère eurent grand soin de former son cœur à la Religion. Les Rotaires , les Chapelets lui furent prodigués. On lui en montra tout l'usage. Sa mère même , accompagnée de quelques anciens domestiques , eut soin de le mener sur un cheval à un ancien pèlerinage à vingt lieues de chez elle , & il n'en revint que voué à un bienheureux , sous la protection duquel il grandit à vue d'œil.

Par rapport à son esprit, le Seigneur du Vieux Temps, en homme prudent, prétendit qu'il falloit le laisser se fortifier, & non pas le surcharger; il pensoit que les fruits précoces énervoient le corps de l'arbre, & avoient moins de faveur; dans ce principe, il se contenta de former le goût & la mémoire de son fils par la narration des exploits de la vieille guerre. Sa femme n'étoit pas moins attentive à lui raconter les hauts faits de Richard sans peur, de Tiranleblanc, & des différens Preux dont la mémoire s'étoit rendue recommandable; elle assaisonnait cette instruction de quelques contes de Fées. Jadis avoit une facilité merveilleuse à retenir les endroits qui lui paroissoient touchans; & tous les soirs, il s'endormoit aux récits que lui faisoient ses gouvernantes de quelques histoires véritables de sorciers, de sorcières, ou de revenans.

Enfin, à l'âge de douze ans, Jadis fut décidé assez formé pour apprendre à lire. Il s'appliqua pendant trois ans sans relâche à ce pénible exercice, en sorte qu'à quinze ans, il lisoit couramment en Latin, & épelloit passablement le François.

Le dessein de ses parens , étoit d'en faire un des savans de son siècle ; pour y parvenir , on confia le soin de son instruction à un célèbre Moine , nommé Revassius , qui , pendant cinq ou six années , lui apprit avec grand soin quelques vieilles Chroniques , d'anciens Martyrologes , & quelque chose de la Philosophie d'Aristote.

On n'eut pas moins d'attention à lui former le corps que l'esprit. On l'exerçoit à la Chasse , à l'Eteuf , à la Paulme , & autres jeux alors usités pour l'amusement de la Noblesse. On eut soin en même - temps de lui inspirer une grande simplicité de mœurs , soutenue d'un ton de dignité qui ne lui permit jamais de se compromettre. Aucun de ses vasseaux n'eut osé lui parler qu'avec respect , le chapeau bas , dans une posture humiliée , & toujours en le qualifiant de *Monseigneur* ; ses domestiques mêmes étoient dans l'usage de se tenir toujours debout devant lui , & dans la plus grande circonspection , mais il rendoit avec usure à ses père & mère les respects qu'on lui témoignoit. Son premier soin étoit tous les matins de les

aller voir. Il ne parloit que lorsqu'ils l'interrogeoient , & ne s'asseyoit que lorsqu'ils lui en avoient donné l'ordre. Un tabouret étoit toujours son siège. Sa contenance étoit droite , timide , & jamais évaporée. Il ne s'appuyoit ni ne croisoit les jambes. Dès quatre heures du matin il se levoit , & déjeûnoit à sept. Avant midi il dînoit avec ses père & mère , goûtoit à quatre heures précises , & se retiroit vers les sept heures pour se recueillir & souper dans sa chambre ; car pour éviter la dissipation du soir , il ne soupoit en compagnie que le Mardi Gras , le jour des Rois , de St. Martin , & quelques autres jours distingués où le Curé du lieu étoit invité au Château. Le Seigneur du Vieux Temps lui donnoit l'exemple de la noble frugalité ; les entrées , les ragoûts meurtriers étoient bannis de sa table , mais on y voyoit à profusion la viande de boucherie , les dindons , les canards , gibier & autres mets aussi sains que naturels.

L'élégante simplicité ne se faisoit pas moins remarquer dans les habillemens , que sur la table de ce bon Sei-

gneur. Il s'attachoit plus à la commodité, qu'à la finesse des étoffes & aux superfluités. Il aimoit un haut-de-chauffe fort large, & des chemises presque justes. Une vaste plume obombroit son chapeau, & lui garantissoit la tête des ardeurs du soleil. Un large baudrier garnissoit sa poitrine; ses gants étoient d'une ampleur considérable, le tout étoit orné de broderie & de rubans d'un goût merveilleux. Sa chaussure historiée, & ses cheveux sans frisure lui donnoient un air tout-à-fait cavalier. Madame du Vieux Temps & son fils étoient mis à peu près dans le même goût, & c'étoit un très-beau spectacle que de les voir le jour de Pâques aller à la Paroisse, accompagnés d'un cortége de gens bien vêtus, & escortés de Pages de trente ans, & de laquais de soixante-dix, qui, par leur ancienneté dans la maison, faisoient l'éloge du bon caractère des maîtres.

Lorsque Jadis eut atteint l'âge de vingt ans, ses père & mère le consultèrent sur sa vocation & le choix de son état; il parut incliner du côté des armes, & alors on le plaça en qualité de

Page auprès d'un des premiers Seigneurs du Royaume. Cet état entraîne de la dissipation , en sorte que Jadis perdit peu à peu le goût dominant qu'il avoit marqué pour l'étude : la fréquentation des Demoiselles de la femme de son maître , lui firent naître de l'amour pour le beau sexe , qui de son temps étoit réellement admirable en tout genre ; mais il fut toujours réprimer ses passions , & il n'abusa point des avantages que pouvoient lui procurer sa figure & ses talens. Parmi celles qui attirèrent ses regards , ce fut la Demoiselle Ancetra qui parut fixer son attention. Elle y répondit , mais leur sagesse fut égale de part & d'autre ; ils se bornèrent au ton de la noble galanterie. Les élégies , les tendres complimens , les lettres , les chansons polies , dont même il nous reste encore quelques - unes , faisoient l'unique occupation de leurs loisirs. Comme ils s'estimoient , ils s'aimèrent sagement , respectueusement , constamment , & ils s'aimeroient encore de même , s'ils n'étoient pas morts.

Jadis , après avoir passé dix années dans ce noble emploi , fut placé à la

guerre. Ses premiers faits d'armes, furent les exploits signalés d'un Héros. On l'arma Chevalier, il déconfit tout ce qui voulut résister à son courage, & il obtint par ses services de commander en chef une compagnie de cent hommes.

C'est alors que l'on vit briller dans tout son jour la valeur martiale, & la prudence qui ont toujours distingués les grands capitaines. Il eut le bonheur de s'attirer la confiance de son Souverain, & il en obtint les distinctions dues à son rang & à sa naissance.

Par malheur pour lui, la paix vint l'arrêter au milieu de sa brillante carrière; il chercha à s'en consoler, en offrant ses services aux Princes voisins; ceux qui les refusèrent, eurent lieu de s'en repentir; il passa en Angleterre, & après s'être distingué par quelques faits héroïques, il donna le plan d'une Croisade plus utile & plus glorieuse que les autres; mais la méfintelligence des Souverains ayant fait échouer ce projet, il quitta ce Royaume, & pressé du noble désir de voyager, il alla voir à Rome le souverain Pontife, & les

respectables curiosités dont cette Ville abonde : de là il passa en Espagne , où il signala son adresse dans les Tournois , les Courses , les Bagues , les Combats de Taureaux. Enfin , couvert de gloire , il revint dans sa patrie , sans que son honneur & sa chasteté eussent été entamés en la moindre chose. Il avoit alors près de soixante ans : il apprit en arrivant chez lui , que Monsieur son père étoit mort depuis deux années , & que Madame sa mère alloit trépasser. Cette triste nouvelle lui perça l'ame. Il reçut , en bon fils , ses derniers soupirs , & après lui avoir rendu les devoirs convenables , il prit le parti de se consacrer tout entier à la méditation & à la retraite.

Mais il se vit troublé par ses voisins dans l'exécution d'un si beau projet. Plusieurs Seigneurs avoient profité de la caducité du Seigneur du Vieux Temps , & de l'absence de son fils , pour s'emparer d'une grande partie de ses terres. D'un autre côté , les Moines d'une Abbaye voisine avoient usurpé une grande quantité de Domaines , sous prétexte d'une Fondation faite à leur profit &

non acquittée , par les Ancêtres de Jadis : du temps de Jadis , les gens d'Eglise étoient défintéressés ; cependant , si l'on tentoit de toucher à leurs biens ou de défendre les siens , ils s'écrioient avec chaleur qu'on en vouloit à la Religion , comme si leur bourse eût été le lieu , où ils eussent ferré ce précieux dépôt. On s'envoya mutuellement des Négociateurs ; mais , faute de s'entendre , il fallut en venir à une guerre ouverte ; on mit de part & d'autre ses vassaux sur pied : ce fut alors que Jadis sentit renaître cette ardeur martiale , dont il avoit été tant de fois animé. Il fit des sièges , il en soutint , il extermina la plupart des vassaux de ses voisins , & presque tous les siens y périrent généreusement.

Un jour il pénétra à main armée dans l'Abbaye : il en brûla les Chartres , & saccagea jusqu'au dernier Moine ; mais il en survint bientôt une nouvelle Colonie , & la guerre se ralluma plus vivement que jamais ; il se forma des ligues contre Jadis , mais aussi grand politique que guerrier , il sut les dissiper à propos. Cependant , au bout d'une douzaine

d'années, les parties belligérantes s'ennuyèrent de voir leurs sujets massacrés, leurs terres ravagées, & tous leurs biens perdus sans ressources: ils ouvrirent les yeux, & consentirent de s'en rapporter sur leurs différends à un saint Hermite, qui depuis plus de quarante ans avoit sa retraite dans une Forêt des environs. Faut de savoir lire, il entendit les parties, & après un grand nombre de pourparlets, l'homme de Dieu engagea Jadis, pour le bien de la paix, à sacrifier la meilleure partie de ses prétentions. Il eut le bon esprit d'y consentir, & peu à peu le calme se rétablit dans la Contrée.

Ce fut alors que Jadis songea sérieusement à faire ce qu'on appelle une fin. Deux partis s'offroient à lui avec des agrémens égaux. L'état du mariage lui paroissoit à désirer pour la transmission de sa gloire & de son nom; mais, d'un autre côté, sa conscience se sentoient souvent déchirée par le remords des maux que sa fureur avoit occasionés dans les petites guerres qu'il avoit soutenues. Dans cette perplexité, il consulta nombre d'amis, qui le firent pencher vers

le mariage. Ce parti plus favorable à son amour-propre lui parut préférable : il s'informa du sort de la Demoiselle Ancetra , que ses traverses lui avoient fait perdre de vue : il apprit avec regret , qu'ennuyée de son absence , elle avoit pris le voile dans un Monastère. Cet exemple le toucha , & il étoit près de l'imiter , lorsqu'un saint Abbé du voisinage le détermina à épouser une de ses parentes qu'il avoit élevé lui-même dans la Religion & la simplicité. Il s'y porta d'autant plus volontiers , qu'il n'avoit eu qu'un frère , dont la vie n'est pas moins intéressante que la sienne , & qui après avoir pris le parti de la Magistrature , passât dans l'état Ecclésiastique sans avoir eu d'enfans.

Jadis avoit alors quatre-vingt ans , mais malgré ses fatigues , il étoit encore frais & robuste , comme à la fleur de son âge. Le Mariage se célébra sans pompes , & Jadis eut bientôt lieu de s'applaudir de la continence dans laquelle il avoit toujours vécu. Sa femme devint grosse , & mit au monde un enfant mâle , qui devint l'objet de la complaisance & des espérances de son père. L'Ab-

bé qui avoit facilité le mariage, promit d'en avoir soin. Les Religieux, à son exemple, s'empresèrent de témoigner leur attachement à toute la famille, & bientôt la maison de Jadis devint une espèce de Communauté régulière. L'extrême dévotion qui les animoit, leur inspira le goût des Fondations & des bonnes œuvres. Jadis distribua une partie de son bien à des Monastères. Il fonda des Chapelles, éleva des Mausolées à tous ses ancêtres, & fonda des Prières sans nombres. Sa fidèle épouse ne s'occupa qu'à l'imiter, & par le soin de ses sages Directeurs, elle fit tous les genres de Fondations qui étoient alors en usage. Cependant, Jadis ne put s'empêcher de faire quelques réflexions tardives sur le peu de fortune qu'il laisseroit à son fils, qui n'avoit pas moins d'esprit que lui. Les pieux Cénobites qui l'environnoient, le rassurèrent de leur mieux, & la Religion lui fournit un motif pour ne plus se plaindre. Le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé, obligea sa femme & ses bons amis, à ne plus le laisser sortir de sa chambre. On l'assujettit aussi à manger très-peu,

262 LES DELASSEMENS

pour ne point surcharger son estomac affoibli par les années. Ce genre de vie, si différent de celui auquel il avoit été long-temps livré, le fit peu à peu tomber dans l'ennui, & il en mourut âgé de cent un ans, comblé de bénédictions, & couvert de bonnes œuvres, pour lesquelles on l'eût canonisé, s'il en eût laissé le moyen. Sa femme fut si sensible à cet événement, qu'elle se retira dans un Monastère qu'elle avoit bâti, & dont l'Abbé, ce généreux parent qui l'avoit marié, étoit Directeur.

Par rapport au fils, son sort parut plus embarrassant. Jadis avoit disposé par Testament du peu de bien que sa pieuse générosité lui avoit permis de conserver. Si-tôt qu'il fut mort, toutes les Maisons Religieuses se mirent en possession de ce qui leur revenoit encore, en sorte que l'héritier se trouva réduit à manquer même du nécessaire; mais la Providence vint à son secours pour lui faire recueillir le mérite des bonnes actions de son père; les Couvens enrichis de son patrimoine lui ouvrirent leur sein, son inclination se trouva d'accord avec le sacrifice que les

circonstances sembloient rendre nécessaires. Il avoit alors vingt ans , & sa vocation avoit été préparée dès longtemps ; ainsi il se déterminâ sans peine à entrer dans le Cloître , & à manger avec les autres sa part d'un bien dans lequel il avoit un droit si légitime.

C'est ce sacrifice méritoire , qui a interrompu le cours d'une postérité , dont la mémoire sera toujours respectable.

En effet , quel homme a mérité & a obtenu une réputation mieux soutenue que celle de Jadis ? Est-il des talens & des vertus qu'il ne possédât pas ? Son ame , son cœur , son esprit , son corps même l'ont rendu à jamais recommandable. Aussi le voyons-nous citer chaque jour avec éloge , & même à tous propos ; l'on ne pense plus , dit-on , l'on n'agit plus comme *Jadis* ; l'on n'aime plus si bien que *Jadis* ; l'on ne boit plus comme *Jadis* ; l'on ne donne plus aux Moines comme *Jadis* ; l'on n'a plus de tête , d'estomac , d'amis , ni de domestiques comme *Jadis* ; enfin , l'on ne fait plus rien de bien comme *Jadis* , &c.

264 LES DELASSEMENS

C'est en vérité dommage que sa postérité soit éteinte ; mais les meilleurs fruits dégénèrent, & si sa descendance n'eût pas été interrompue, l'on n'en eut peut-être pas parlé, ou l'on en auroit parlé mal.

Cette histoire m'amusa, & fit même quelque impression sur moi. Tous les traits qui partent d'une main chérie, sont assurés de nous plaire. Je me fis violence pour triompher de ma mélancolie ; ce fut vainement : elle avoit son principe dans le sang. Mon esprit n'étoit malade que parce que mon corps l'étoit. Cependant, le secours des remèdes rétablit peu à peu les fibres relâchées de mon estomac, & la nuance de mon caractère s'éclaircit, à mesure que les eaux opéroient. Je commençai à jouir d'une meilleure santé, & conséquemment je pensois plus raisonnablement, lorsque j'appris par un exprès la mort de ma tante, qu'on avoit soupçonnée d'être éternelle. J'avois fini ma saison des eaux ; ainsi, je n'eus qu'à partir précipitamment, pour venir recueillir une succession considérable.

Madame de V... & sa fille avoient
présenti

pressenti mon rétablissement. Mes lettres étoient un Thermomètre sûr , qui annonçoit le degré de ma santé. J'y peignois l'état de mon ame , & elles y remarquoient à la teinte de mes idées , le progrès ou la déclinaison de ma maladie. Elles furent charmées de me voir de retour , & je leur attribuai avec reconnoissance une grande partie de l'honneur de mon rétablissement. La succession qui m'étoit échue , n'étoit chargée ni de dettes ni d'embarras ; ainsi il ne me fut pas difficile de me mettre en règle , & d'établir une maison , dans l'arrangement de laquelle je consultai exactement Madame de V... & sa chère fille , que j'adorois de plus en plus. J'éprouvai en toute occasion l'utilité de leurs conseils. Le régime & l'observation rétablirent pleinement en moi l'équilibre des liqueurs , & je me trouvai jouissant d'une santé parfaite & d'une fortune considérable.

J'insistai alors fermement pour la conclusion du mariage où mes vœux tenoient depuis long-temps. Je fis valoir ma persévérance & la longueur du séminaire qu'on m'avoit fait éprouver.

Madame de V... m'accorda son consentement de la meilleure grace du monde, mais sa fille vouloit avoir une conversation préliminaire avec moi. Je me soumis à sa volonté.

Il me seroit inutile, dit-elle, de dissimuler que je vous préfère à tous ceux qui voudroient aspirer à ma possession. Votre probité, votre franchise, vous ont assuré mon affection, mon estime & tous les sentimens qu'on accorde à un Mari, dont on désire faire le bonheur. Votre unique malheur est d'avoir été trop tôt votre maître, & d'avoir reçu l'empreinte d'une mauvaise éducation, qui pendant long-temps a défiguré chez vous les bonnes qualités que la Nature y avoit mises. Cet inconvénient vous a plongé dans deux excès opposés. C'est le sort des gens défordonnés que d'être sujet à des variations, & de donner dans les extrêmes. L'excellent fonds dont vous êtes pourvu naturellement, ne vous a point garanti de cet écueil. Pour prévenir la rechûte, faites-vous des principes fondés sur la raison & sur votre expérience. Vous êtes en âge de penser mûrement, & de sen-

tir toutes les conséquences de ce que vous pouvez dire & faire. Les préceptes que vous avez reçus de Monsieur votre père, étoient une dérision ; vous en avez senti le danger. L'histoire du temps passé étoit une parodie morale pour vous ouvrir les yeux sur la seconde manie, dont votre esprit étoit offusqué. Fixez-vous à un parti mitoyen, & formez-vous un plan de conduite qui ne tienne ni du ridicule du temps présent, ni des travers du temps passé. Chaque siècle, chaque âge a ses défauts & ses vertus ; l'homme de mérite n'exécède rien, & renfermé dans un juste milieu, il trouve le moyen, sans art, de se faire aimer & respecter de tous ceux avec lesquels il vit. Je m'estimerai heureuse, si ma société & mes exemples peuvent vous fortifier dans ces principes, & assurer dans tous les instans la félicité de votre vie.

Je ne pus entendre ce propos, sans être touché d'admiration pour une personne qui consentoit d'être ma femme & ma solide amie ; un transport de vivacité & de tendresse me fit brusquement jeter à son col ; je l'embrassai pour

268 LES DELASSEMENS

la première fois de mes jours , avec un délice qui m'en promettoit encore de plus doux.

Nous nous expliquâmes amicalement, & de concert avec Madame de V. . . nous réglâmes tous les apprêts de notre mariage , qui fut célébré peu de jours après, sans pompe & sans éclat ; l'amour fit les honneurs de la cérémonie , & nous l'installâmes à perpétuité dans la maison. Il nous y a, jusqu'à présent, tenu fidelle compagnie , avec tout le cortège aimable qui l'environne , quand l'intelligence & l'harmonie des cœurs s'attachent à le fixer.

J'éprouve chaque jour , avec volupté , le doux effet du pouvoir légitime qu'une femme sensée exerce sur un mari qui connoît & chérit lui-même la raison.

Ma femme désire que je sois sa compagnie la plus fidelle. Je forme les mêmes vœux , mais nous ménageons nos plaisirs , & nous nous séquestrons souvent l'un de l'autre pour trouver une nouvelle satisfaction à nous revoir. Elle a formé des liaisons avec très-peu de femmes , & je lui en fais intérieurement

bon gré. Les filles à Paris sont élevées tout au mieux, dans l'état honnête & mitoyen. L'éducation mauvaise ou négligée est le partage du très-haut & du très-bas état. Les filles du dernier rang pratiquent la débauche avant de la connoître; celles qui sont destinées à figurer dans le plus grand monde, passent rapidement du Couvent à la débauche, dont leurs maris se contentent de leur donner les premières leçons.

Ce sont d'autres femmes qui les perfectionnent. Celles-ci se permettent tout, & n'aspirent qu'à en former d'autres qui leur ressemblent. Elles croient que leurs foiblesses deviennent moins choquantes & moins sensibles, par le nombre de celles qui les partagent; semblables en ce point aux Religieuses, qui, lors même qu'elles sont mécontentes de leur état, cherchent à faire des prosélytes, uniquement pour augmenter leur communauté. Les femmes, d'ailleurs, se sont nécessaires les unes aux autres. Il faut représenter aux spectacles, aux promenades, dans les fêtes publiques; alors on est charmé de s'associer à une amie que l'on a formé selon son goût,

& à qui l'on a communiqué ses préjugés & ses foiblesses. On est plus en droit de se faire des confidences , & de se prêter des secours réciproques ; delà, l'extrême attention & l'empressement de beaucoup de femmes pour lier connoissance avec les jeunes mariées , & pour leur insinuer leurs principes en les initiant dans le monde. Les maris se trouvent souvent mal des secours de pareils Instituteurs , qui arrivent à la persuasion par les discours & par l'exemple. Ma femme m'a soulagé de ce genre d'inquiétude , & sa vertu me paroît plus assurée dans la société de dix hommes , que dans la confiance de deux femmes , qui ne l'admettroient dans leur intimité , que pour affoiblir la nôtre.

Notre tendresse mutuelle a été récompensée de la naissance de deux enfans qui sont l'objet de nos attentions & de nos plaisirs. L'aînée est une fille âgée de sept ans , qui apprend sous les yeux de sa mère à être l'imitatrice des vertus de sa famille maternelle. Le second est un fils d'environ six ans , qui se dispose à aller incessamment au Collège. Mon projet est de veiller à son éduca-

tion, autant qu'il me sera possible ; mais, je ne compte point assez sur mes lumières, pour me flatter d'être plus heureux que les autres pères, qui se sont proposé la même chose, sans en retirer une grande consolation. Ce que je proteste de bonne foi, c'est que j'y ferai de mon mieux, & je travaille déjà à une collection de préceptes, dont je veux à mon tour gratifier mon fils, lorsqu'il sera en âge d'en faire usage. Mon père m'avoit donné des avis très-opposés à tout ce qu'il avoit pratiqué. Ceux que je prépare, seront aussi diamétralement contraires à tout ce que j'ai dit, fait & pensé pendant plus de dix ans de ma vie.

Mais, pour donner des principes justes & accommodés au temps, je ne suis pas médiocrement embarrassé. Plus j'étudie les hommes, plus je m'apperçois qu'il est difficile de leur plaire, en faisant usage d'une exacte probité. On est forcé de donner dans tous leurs excès, leurs travers & leurs ridicules. La seule ressource de l'homme-sensé est de demander acte de ce qu'il adopte malgré soi leurs sottises. En effet, si l'on

établit dans la spéculation des maximes de conduite qui tendent au bien , combien n'en autorise-t-on pas dans la pratique qui nous forcent à donner nécessairement dans des extravagances. On se les reproche les uns aux autres , on les condamne de sens froid , & ce sont ceux même qui savent si bien les blâmer , qui nous entraînent par leurs exemples & leurs discours à ce que nous détestons le plus au fond de l'ame. La démonstration en est sensible.

Un homme est placé par la Providence sur un grand théâtre. Le Souverain lui a confié une partie essentielle de son autorité. Il aime les honnêtes gens. Attentif aux intérêts de la société, il cherche à prévenir des abus , à réparer des maux & des désordres. Pour y parvenir, il consulte les loix, il étudie les principes. La prudence éclaire ses démarches & l'intégrité les suspend ; c'est, se dira-t-on tout bas, un génie étroit & borné ; il va terre à terre , il ignore l'art de penser en grand & de trancher. *Le plus grand ennemi du bien c'est le mieux ;* eh , s'il étoit inconfidemment décisif, que n'en diroit-on pas !

Un Magistrat , jaloux de rendre la justice aux Sujets du Roi , regarde une recommandation comme une insulte. Il croit que c'est lui faire injure que de le solliciter. S'il a besoin de quelques instructions , il entend les parties promptement & simplement , pour en tirer les éclaircissemens qui lui sont nécessaires. C'est , dira-t-on , un homme singulier , & qui ne cherche pas le vrai , puisqu'il donne à peine le temps de s'expliquer. On lui fait des écarts , on le fatigue d'inutilités , il répond laconiquement pour perdre moins de temps , & vous ramène au point décisif ; il est , dit-on , brusque & impoli. Il ne veut voir que la raison & le bon droit , il supprime de vaines cérémonies , des superfluités , on le trouve intraitable ; *c'est un fagot d'épines , on ne sait par quel bout le prendre.* Enfin , il a le courage de s'élever contre des abus , il est révolté & s'affranchit des usages reçus , si sa conscience en est blessée , *c'est un caustique qui veut s'ériger en réformateur du genre humain* , le voilà condamné & en butte à ses propres confrères.

Clidas est agrée pour un mariage ; mais il redoute d'aller pendant un mois entier faire doucereusement l'aimable aux pieds de la beauté qui lui est destinée. Il craint de se montrer en spectacle aux regards curieux d'une famille qui s'apprête à le dévorer des yeux. On observera ses propos & jusqu'à son silence. Il redoute ce déluge d'observations ; *il est assez bien fait , il se présente mal , il ne se met pas bien , il est timide , il parle trop ;* cet inventaire de ses perfections & de ses défauts l'épouvante , il ne peut se contraindre jusqu'à s'y soumettre , & propose une prompte conclusion , puisque les points principaux sont d'accord ; non , *c'est un original avec lequel il seroit imprudent de terminer une affaire.* Un défaut de cérémonial lui fait perdre le mérite de ses bonnes qualités.

Lisidor , plus complaisant , le remplace auprès de la future ; mais il craint de pendre aux oreilles de sa femme mille livres de rente , qui feroient l'aïssance de sa maison. Il refuse de lui mettre au col mille autres livres de rente , qui lui seroient ailleurs plus utiles. Il est fâché de voir absorber sa dot en

habillemens , en meubles inutiles & en repas , dont il ne lui restera que des indigestions ; dès-lors le voilà décidé un avare complet , qui va faire pour jamais le malheur de la vie de son épouse.

Cleon est marié. Il a vécu dans le monde , & guéri de ses erreurs , il veut goûter les douceurs d'une société douce & raisonnable. Il commence par écarter de chez lui les élégans diseurs de rien , dont les propos frivoles ne serviroient qu'à gâter le cœur & l'esprit de sa jeune épouse. *Fi donc , quoi seriez-vous jaloux , mon gendre , s'écrie le beau-père , de quel siècle êtes-vous donc , se méfie-t-on d'une fille bien élevée.* Il oublie qu'elles l'ont été presque toutes.

Cleon , fidèle à ses principes , refuse de se lier avec ces petites maîtresses qui souffleroient sans cesse aux oreilles de la femme , *qu'il faut mettre tout d'un coup un mari sur le bon ton ;* que la dissipation est l'appanage de la jeunesse , & l'indépendance l'attribut des jolies femmes d'aujourd'hui ; il substitue à ces maximes des conseils vertueux , salutaires , & dictés par la tendresse. Il les place sans affectation & dans des cir-

constances favorables pour être écouté ; c'est, dira-t-on, un *Hypocondre*, un *Pédant ennuyeux* ; un *Pédagogue impietoyable*, qui du matin au soir prêche fastidieusement la plus aimable personne du monde, & qui l'arrache aux meilleures compagnies, qui en auroient certainement fait un sujet accompli. Il soulève contre lui le beau-père, la belle-mère, le petit-frère, les cousins, arrière-cousins & toute la séquelle féminine qui le couvre de ridicule, & lui fait une réputation démentie, mais non réfutée, par la solidité de ses réflexions sur le bonheur de sa femme & sur le sien.

Ce même Cleon persuadé, comme mari & comme citoyen, que les enfans sont un lien du mariage & la force de l'Etat, à qui l'on se doit, se livre sans partage à la tendresse qu'il a pour son épouse ; vous entendez crier de toute part, qu'il la tue par des inclinations viles & animales, & que son emploi est de faire des misérables.

Damis a une épouse qui n'a aucunes maladies réelles ; elle est même d'une complexion robuste, & supporte une grossesse sans incommodités capables

d'alarmer. Il exige qu'elle marche, qu'elle se promène comme à l'ordinaire. Il est convaincu que la Nature sage a pourvu à tout, & qu'elle n'a pas besoin de tant de précautions recherchées qui ôtent à la machine son jeu & son aisance, en la privant de la liberté de son opération; delà, le voilà devenu *un homme dur, un homme à systèmes*. Les sectateurs de l'opinion opposée vont le caractériser sans ménagement.

Polémon craint de faire des dépenses qui excèdent ses forces. Il aime à satisfaire exactement à ses engagements. Il cherche même à épargner annuellement quelque somme pour l'établissement de sa famille. C'est dans nos mœurs *un homme serré au-delà des bornes*. La sage économie est suspecte de parcimonie outrée.

Cléobule se persuade & soutient que l'aspect des hommes laids & contrefaits, ne peut échauffer l'imagination de son Epouse, jusqu'au point d'en faire naître des enfans difformes. Il pense que la Nature a pourvu à ces inconvéniens qui sont rares; sa proposition est universellement combattue, & on le taxe

d'entêtement. Le lendemain, il propose de bannir des cheminées de sa maison, cent magots inutiles & plus bizarres les uns que les autres. Il éprouve une nouvelle contradiction. En vain, alléguet-il que relativement à la thèse proposée, il craint pour sa femme enceinte, ces grotesques fruits d'une imagination dérégulée, qui seroient sans cesse sous ses yeux, on lui répond vivement *qu'il y en a par tout, & qu'on ne voit point de femmes mettre au monde des Chinois ou des Bonzes*. Sa Logique est pulvérisée, & il n'en retire que le vernis d'un Philosophe hétéroclite.

Philogenor est un homme de probité qui veut penser à sa fortune; il obtient, par son crédit, un traité de fournitures sur un pied avantageux. On lui propose de le rétrocéder à un prix beaucoup plus bas, & par ce moyen, on lui ouvre la voie de faire une fortune considérable, sans soins, sans risque, sans peine; mais une délicatesse le retient; je m'enrichirai, dit-il, & celui à qui je sous-fermerai le marché, n'y trouvera pas son compte, s'il le remplit avec la probité & l'exactitude convenables.

Les infortunés à qui la subsistance doit être fournie, risquent de devenir les victimes d'une cession dont toute l'utilité tourne à son profit. Ces réflexions l'arrêtent, & il cède à ses scrupules ; *oh le nigaud, s'écriera-t-on, il a pu s'enrichir en moins de rien & sans aucun risque ; le sot qu'il est, a laissé échapper une si belle occasion ; c'est un homme à interdire.*

Lisimaque n'est dominé ni par l'intérêt ni par l'ambition. Il fait borner ses desirs ; sa modération & son désintéressement, sont taxés de non-chalance & de pusillanimité.

Métastus aime la retraite & chérit le commerce des Muses, on l'accuse de singularité. Est-on délicat dans le procédé, l'on passe pour trop scrupuleux. Veut-on être prudent, l'on vous soupçonne d'être timide ; enfin, la malignité & les jugemens précipités sur ceux dont on ne connoît ni l'intérieur ni les positions, transforment souvent en ridiculités, ce qui dans le fonds est vertu. Les actions les plus louables sont toujours mal interprétées par ceux qui n'auroient pas le courage de les faire.

& l'on n'échappe à la critique qu'en épousant le ton, les maximes & les défauts du général. L'on fait même une nécessité de certains vices, & c'est en quoi consiste l'abus. Il est probable que les passions sont nécessaires dans le monde, mais les vices ne le sont pas. Il est même des gens à qui quelquefois l'on fait un reproche de leur délicatesse en fait de probité: eh pourquoi, c'est qu'on croit en France n'avoir aucun scrupule à se faire, quand on ne vole que le Roi & le Public. Il semble, en effet, que la honte & le danger ne soient que pour ceux qui prennent sur le Particulier.

Ces mêmes réflexions pourroient s'appliquer à une multitude d'autres circonstances, mais elles doivent suffire pour faire sentir qu'un homme avec les meilleures intentions du monde, avec des mœurs épurées, de la raison & de la droiture, peut passer dans l'esprit de ses Concitoyens, pour être singulier, grossier, inflexible, original, propre à rendre une femme malheureuse, jaloux, pédant, mauvais Philosophe, hypocondre, enfin avare, sot & traître.

Convenons donc que ce sont nos usages qui gâtent tout dans le monde, & que pour vivre avec ses semblables, l'on est dans la nécessité d'adopter leurs erreurs & leurs vices. L'on sent le faux & même la honte de certaines pratiques ; mais réforme-t-on ses mœurs, non, l'intérêt particulier est toujours préféré à celui de la société ; lorsqu'on propose des maximes, l'on auroit envie de les suivre. L'on voudroit que tout le genre humain les pratiquât, mais l'on est prêt à s'en affranchir soi-même, au premier mot que nous diront, l'amour, l'intérêt, l'ambition, l'avarice & toutes les autres passions qui font mouvoir notre foiblesse. Je sens toutes ces difficultés, & pour ne donner ni dans le pédantisme, ni dans les écueils d'une morale trop sévère ou trop relâchée, je me bornerai à instruire mon Fils, à connoître le prix de l'humanité, & à vivre simplement avec tous les hommes, sans chercher à se singulariser dans ses mots, ses gestes, ses habillemens & ses actions. Je lui prescrirai un juste milieu entre la morgue pédantesque, qui accompagnoit le cérémonial du vieux

temps, & l'audacieuse frivolité qui deshonore les heureuses dispositions de nos jours. Je lui ferai sentir le bonheur qu'il a de posséder de la naissance, de la fortune, d'être né à Paris, dans un siècle éclairé, & sous le Regne de LOUIS XV, mais je tâcherai de lui imprimer que tous ces avantages ne seront réels, que par l'usage modéré qu'il en saura faire. Je fais d'avance des vœux sincères pour que mes instructions & son caractère le conduisent à une félicité aussi solide que celle dont je jouis dans la société d'une épouse adorable, & d'une belle-mère digne de mes respects.





LA NOBLESSE
COMMERÇABLE
O U
UBIQUISTE.

DEux Auteurs, aussi agréables qu'ingénieux, viennent d'employer chacun leurs talens & leurs lumières à l'établissement d'un système différent sur la Noblesse.

L'un & l'autre a trouvé moyen, par la solidité des raisons, & par les agréments du stile, d'intéresser l'esprit, de fixer l'attention, & de partager les suffrages & les opinions du public. Le premier, en relevant les avantages du Commerce, n'a pas cru qu'un emploi aussi utile au bien général qu'au particulier, dût se borner aux simples faveurs de la fortune, & qu'il dût être exclusif des distinctions que le Souve-

rain accorde aux ritques & aux travaux qui ont pour objet le service de l'Etat. Il a prétendu que non-seulement les Nobles ne doivent éprouver aucune dégradation, en se livrant à des voyages périlleux, pour transporter les richesses d'un monde dans un autre, mais que même des fonctions aussi risquées, devoient servir de degrés pour obtenir & légitimer des titres glorieux qu'on verroit, sans envie, se multiplier sur la tête de ceux qui s'occupent à enrichir le Royaume. Les graces du langage, le spirituel enjouement, la solidité parée de toutes les fleurs d'un élégant badinage, ont fait décerner à sa differtation le tribut d'une admiration méritée. Son antagoniste plus grave, plus détaché des ornemens d'une imagination séduisante, veut qu'on conserve à la seule Noblesse Militaire, une distinction acquise & cimentée par le sang des Héros qui l'ont transmise à leurs descendans. Il redoute les abus qu'entraîneroit une façon de penser opposée à celle de nos anciens guerriers, & il prétend que la Noblesse doit employer, pour se soutenir, les voies glorieuses

par lesquelles elle s'est établie. Une éloquence d'autant plus noble & persuasive, qu'elle a paru moins recherchée, a mis son système dans le plus beau jour : la force du raisonnement a entraîné nombre de Lecteurs qu'un premier charme avoit captivés ; & les deux Antagonistes ont rempli chacun leur objet. L'Orateur élégant a persuadé l'esprit des uns ; le Militaire Philosophe a subjugué le sentiment des autres.

Je n'entreprendrai, ni de critiquer leurs systèmes, ni d'entrer en lice avec eux. Je m'exposerai encore moins à décider entre deux adversaires si dignes l'un de l'autre, & je n'affoiblirai point la justice des éloges qu'on a justement prodigués à l'exposition de leur défense ; mais comme chacun a des idées qui lui sont propres, je me permettrai de jeter les miennes au hasard, & de les soumettre à la controverse de ceux qui en auront d'autres : trois raisons m'y engagent. 1.° Il est d'usage à Paris de n'abandonner une matière, que quand on la croit épuisée. Un premier sujet qui a du succès, soit par l'invention, soit par la manière

de le traiter, enfante toujours une multitude de singes ; on a beau dégénérer, fatiguer & affadir le Public, l'Auteur se flatte que la curiosité, & l'envie d'acquérir une suite, ne lui feront point infructueuses ; le Libraire fonde ses espérances sur le titre seul, & il réalise en argent, l'illusion qu'il répand sur le lecteur abusé. C'est un malheur : mais c'est le cas de dire sans danger, *Caveat emptor.*

2.° Il n'est aucune matière sur laquelle tout le monde soit d'un avis uniforme. Nombre de gens ont pensé que les auteurs des deux Noblesses, avoient outre leur système, & qu'il falloit des débris de l'un & de l'autre, en composer un mitoyen. Il y a toujours des gens qui se piquent de faire des transactions, & souvent ils se rendent ennemis des partis. C'est un mal inévitable dans une multitude où tout le monde parle, & où peu de gens raisonnent.

3.° Sur des systèmes généraux ou de politique, il peut y avoir autant de sentimens divers qu'il y a d'hommes, *tot capita, tot sensus.* En matières in-

différentes , le traité de l'opinion est libre ; qu'il me soit donc permis d'avoir des opinions à moi : je ne conteste point aux autres la liberté d'avoir la leur & de la mettre au jour ; je prétends simplement , en hasardant mon avis , faire usage d'une faculté qui m'est commune avec tous les Citoyens. Je ne me flatte ni d'instruire ni de subjuguier ; mais je me satisfais en rédigeant des idées trop peu réfléchies , pour mériter même l'honneur d'une critique sérieuse : mon seul objet est d'occuper le loisir actuel que me laisse la campagne , & d'employer à mon amusement particulier , les momens que les autres passent à ne rien faire : penser est mon occupation habituelle ; c'est le seul jeu qui m'attache , & je ne m'en dégoûte pas , quoique je sache que je ne suis pas né heureux , & que je risque plus de perdre que de gagner , en mettant mes pensées en évidence.

La grande Noblesse est sans doute le premier de tous les avantages , & celui qui coûte le moins à acquérir. On naît Noble , comme on naît brun , blanc , droit ou contrefait. La Noblesse

n'affranchit d'aucune des misères & des disgraces de l'humanité ; le grand bien qui résulte de cette qualification , consiste dans la bonne opinion qu'on a de soi-même , & dans le préjugé qui détermine les autres à accorder la supériorité à ceux dont ils supposent que les ancêtres ont affommé bien du monde.

Il n'y a constamment pas autant d'anciens Nobles , qu'il y a de gens qui s'imaginent l'être ; c'est une matière sur laquelle il n'est permis d'être ni crédule ni caustique : tout homme naît avec l'amour de la domination ; & ce qu'il croit le plus fermement , c'est ce qui favorise le plus son amour propre. Dès qu'un enfant commence à croître avec la réalité ou la supposition d'une haute Noblesse , on le confie successivement à des Gouvernantes , à des Précepteurs , sans cesse occupés du soin d'alimenter sa vanité enfantine , avec les titres les plus pompeux : on ne l'entretient que des grandeurs de sa Maison , & même de ses chimères , car chacun a la sienne. S'il est quelqu'homme distingué dans sa race , on le fait revenir à tout propos ; s'il y a au contraire quelque

quelque

quelque côté foible (& peu de Familles sont sans quelques défauts) on le leur dérobe avec soin , & on ne les entretient que de leurs hautes Alliances , de leurs parens qui figurent ou ont figuré , sans leur dire un mot de ceux qui sont moins éclatans en naissance ou en fortune. Les pères & mères sont les premiers à favoriser cette manie , & ils ont quelquefois occasion de s'en repentir : leurs enfans ignorent les anecdotes que les autres savent ; & lorsque leur orgueil s'avanture , ils se trouvent quelquefois exposés à rencontrer des Précepteurs plus rudes & plus véridiques que ceux qui n'en ont fait que des enfans gâtés.

Si cette méthode est ridicule dans le degré supérieur , elle devient encore plus choquante dans un état rapproché de la généralité , où les sujets de critique sont plus nombreux & plus récents. Un homme se repaît de sa sottise vanité , & les autres s'industrient pour trouver à l'humilier : il ne manque qu'une occasion de le faire avec sûreté ; & si on la trouve , il est peu de gens assez charitables pour la laisser échapper.

A la vérité, l'attaque est rarement directe; la politique & la délicatesse du point d'honneur s'y opposent; mais on cherche les voies obliques & détournées; on fait savoir à un présomptueux, par le dixième organe, ce qu'on n'a osé lui dire soi-même en face; s'il l'apprend par la voix publique, il n'en est que plus mortifié, sans pouvoir s'en venger.

Cependant, chacun est content de soi, ou l'on en fait le rôle. On cite sa Noblesse à tout propos; on déprime celle des autres; on ne se troqueroit pour personne. On fait sentir à ceux avec qui l'on vit, la supériorité qu'on revendique, en joignant toujours, avec affectation, leur nom de famille au titre de *Monsieur* qu'on leur donne. Le Gentilhomme même, le plus mince, le plus pauvre, le plus inutile, ne craint pas de dire: *un homme comme moi*. Hélas, quelle misère! Qu'il paie souvent cher ces sentimens de hauteurs! Il traite durement des Payfans; il insulte grossièrement un Curé; il se fait des Procès: c'est alors que sa morgue est confondue. Il attend humblement

dans l'antichambre d'un Juge de nouvelle étoffe ; un Procureur le soutire, & l'oblige d'aller modestement emprunter de l'argent à ce financier, cent fois l'objet de son mépris. Son procès se juge, il le perd : c'est alors qu'il soupçonne pour la première fois son peu de valeur. Il tonne, il fulmine ; son amour propre révolté ne laisse exaler qu'une rage inutile ; il donne cent fois au diable le Juge, le Procureur, & l'ami officieux à qui il faisoit fausement la cour en enrageant. Mais qu'en résulte-t-il ? rien ; sinon qu'il a été la victime de son propre orgueil, & qu'il auroit été plus modeste & plus heureux s'il eut mieux connu son peu d'importance, qui n'échappoit à aucun de ses voisins ; aussi ceux-ci se moquent-ils de sa sottise & de sa ruine. Le Gentilhomme qui mange son bien pour imiter le grand Seigneur, éprouve à peu près le même sort : ceux qui ont aidé à le ruiner, ne lui pardonnent pas l'injure qu'il leur a faite en voulant, par un faste imposant, se tirer de leur classe.

On passe à peine aux plus grands Seigneurs, de vouloir laisser un inter-

292 LES DELASSEMENS

valle trop marqué entre les autres hommes & eux ; parce que tous les états tendent à se rapprocher par degrés, & que tous les hommes sont imitateurs, à l'instigation de leur amour-propre. Un simple Gentilhomme qui a dîné chez un Prince, ou chez un habitant du Marais, est un homme tout différent en arrivant à l'amphitéâtre de l'Opéra ; il est plus poli, plus absolu, plus contrariant, plus familier, suivant les atômes qu'il a respirés : si mon fat n'a pas le discernement de s'y connoître, mille gens sentés n'en sont point la dupe, & distinguent dans ses airs le Geay, paré des plumes du Paon.

Il n'y a que les Princes qui puissent, sans choquer les autres hommes, les laisser dans une distance éloignée d'eux : si leur bonté les en approche, ils flattent la vanité, & on leur en tient un compte infini. Il y a longtemps qu'on a dit que toutes les fois qu'ils voudront simplement être hommes, on en fera des Dieux ; oui, qu'ils connoissent le prix de l'humanité, il n'est point de politesse qui ne leur attire cent respects ; mais par malheur leur

communication produit trop de mauvaises copies, & par cascades nous voyons leur grandeur décliner, dans ceux qui ont l'ambition de la jouer. De proche en proche on veut rendre leur ton, leur geste, leurs propos, & souvent il ne reste que l'asne couvert de la peau du lion; les oreilles passent & le public siffle.

Un homme craindroit de se donner un ridicule, s'il se vanteroit trop ouvertement de son esprit ou de sa fortune; mais il parle avec confiance de l'ancienneté de sa Noblesse: les plus modestes sont ceux qui en rapportent la gloire à leurs ancêtres, dont ils préconisent les hauts faits avec complaisance, sans parler d'eux-mêmes. Il faut encore convenir qu'il est des noms qui parlent par eux-mêmes, & qui ne laissent rien à dire sur ceux qui les portent; il ne tient qu'à eux d'être insupportables s'ils en abusent: mais en général, les mortels en petit nombre qui en sont pourvus, paroissent plus affables & moins exigeans que l'ordre mitoyen; ils croient, avec raison, qu'on les connoît & qu'on est fort éloigné de leur manquer. Sui-

vant ce principe, ils se rendent abordables & sont sans façon : plus leur commerce est doux , plus on a de plaisir à leur rendre un hommage facile , & l'on entend dire journellement , qu'il est plus agréable de vivre avec de grands Seigneurs réels , qu'avec ceux qui les contrefont : le respect qu'on leur rend est plus naturel que celui qu'on offre à un bourgeois , & il est communément reçu de meilleure grace. En général, le grand Seigneur exige peu de ceux qui ne lui font point ombre : le nouveau parvenu au contraire , & sa femme encore plus souvent , exigent immodérément de tous ceux qu'ils jugent au-dessous d'eux ; mais leur Tribunal est rarement sans appel. Les grands Seigneurs prisent peu les états , où tout le monde peut parvenir avec de l'argent ; le nouvel annobli & celui qui ne l'est pas , sont à peu près égaux à leurs yeux ; ils les voient deux dans une perspective éloignée : l'utilité dont l'un & l'autre peut être , en fait à leur égard la seule différence. L'homme à talens qu'ils aiment ; l'homme utile qu'ils estiment , est même plus souvent l'ob-

jet de leurs caresses & de leur attention. 1.^o Ils sont intéressés à le ménager. 2.^o Il est sans conséquence vis-à-vis d'eux. 3.^o Ils craindroient que l'autre ne devînt homme à prétention, & ils ne sont point fâchés de lui rappeler son infériorité, pour le maintenir dans une subordination qui les flatte, aux dépens de la vanité d'un parvenu qui s'en venge ailleurs.

La Noblesse d'épée, ne ménage la Noblesse de robe que par nécessité: C'est communément le Séminaire des places où l'on peut être utile ou nuisible. Les gens de robe se dédommagent souvent dans l'occasion du dédain qu'on leur a fait paroître, & quelquefois ils le font mal adroitement. La robe est assez spongieuse sur l'article de la vanité, & rien n'est plus commun, que de voir un Magistrat, à la troisième génération, s'afficher comme un personnage: il est ce qu'il appelle de la bonne robe; il prétend à tout; il critique gravement, & croit souvent que les premières dignités sont conférées à son préjudice. On a cependant remarqué que les plus grandes opposi-

296 LES DELASSEMENS

tions dans l'admission en charge , naissent volontiers de la part de ceux qui auroient été dans le cas d'en éprouver eux-mêmes. Soit qu'ils aient à se venger , soit pour courir après le ton de l'importance , les nouveaux Intrus se rendent les plus difficiles : les anciens Pères conscripts en rient , & ne laissent point ignorer qu'un ou deux degrés de plus , mettroient bien des modernes au même niveau.

Nous reconnoissons trois sortes de Noblesse : premièrement , celle dont l'origine attribuée à nos anciens Guerriers , se perd dans les siècles reculés : celle-ci ne réside que dans quelques Maisons privilégiées & connues. 2.° Celle qui , pour récompense de services en différens genres , est accordée par nos Souverains : elle est honorable & ne se prodigue guères. Enfin , celle qui s'acquiert à prix d'argent , par charges ; le germe de celle-ci est moderne , & les fruits en sont innombrables. L'objet de la Noblesse des deux dernières espèces , est de se faire confondre , avec le temps , dans la classe des premiers Nobles , & cette manie a engagé nom-

bre de gens à supprimer le titre de leur première investiture : de cette même manie sont nées les fictions dont on a empoisonné les Moreris & les Nobiliaires de Provinces ; souvent ils y trouvent des sujets d'humiliation. Chacun a fourni soi-même les matériaux , & les a fait employer , s'il a eu du crédit. Mer immense de chimères ! vous avez fait plus de Nobles que l'Océan & la Méditerranée n'en produiroient en cent ans , si le Commerce Maritime ouvroit le sanctuaire de la Noblesse. Cessez donc , mortels , de vous faire illusion sur une source d'erreurs aussi féconde. La vraie Noblesse est fondée sur la liberté & l'indépendance : le plus Noble est celui qui , par lui & par ses ancêtres , n'a jamais été soumis , n'a jamais obéi ; or , où le trouver , si ce n'est chez les Caraïbes & les peuples inconnus ? Nous avons défié la Noblesse , & c'est un avantage ; mais peut-être est-ce un malheur qu'on en ait fait un patrimoine : un Etat n'en seroit pas moins fortuné , si elle n'étoit que le prix de la vertu , de la probité , des qualités sociales , de l'amour pour son Roi , & du service de la Patrie.

Tout le monde aspire à être noble ; on s'intrigue pour fasciner les yeux du public : à la faveur du changement d'un nom ou de quelques lettres, on s'entente sur une maison distinguée ; beaucoup de gens même doivent leur élévation au bonheur d'avoir eu dans leur famille un impudent, dont l'audace presque oubliée laisse sa descendance dans la possession où il l'avoit établie lui-même par l'effronterie. Hélas ! qu'il eut été commode que la Nature se fût prêtée à prévenir l'imposture & la supposition à cet égard ! Oui , il auroit peut-être fallu que la peau des Nobles épaisît à chaque génération, ou que la révolution de chaque siècle leur ajoutât une peau de plus ; alors on reconnoîtroit leur ancienneté comme on distingue l'âge des arbres ; ils auroient même l'avantage à la guerre d'avoir un cuir plus difficile à percer. Ils s'exposeroient encore plus volontiers aux coups , & leur gloire se maintiendrait par les voies qui la leur auroient fait acquérir ; mais peut-être aussi y en auroit-il eu trop qui auroient abusé de ce privilège ; ils auroient insulté ou défié avec un excès de confiance,

ceux qui auroient risqué plus qu'eux pour s'en venger, & c'étoit ouvrir la porte à d'autres inconvéniens. Ne blâmons donc pas la Nature de n'avoir point multiplié les moyens de nous faire sentir une supériorité quelquefois révoltante. Il n'est pas mauvais que chacun n'aie qu'une peau & qu'il soit jaloux de la conserver; la société en est plus circonspecte & plus douce.

Il n'est point étonnant que tous les hommes ambitionnent la Noblesse; elle flatte, elle nourrit la vanité; & tout ce qui a son principe dans l'amour-propre, a un fond inépuisable: il ne s'agiroit donc que de rendre cette manie utile à la société & avantageuse à la prospérité du Royaume.

Il est certain que l'établissement de l'Ordre de St. Louis, est une invention aussi ingénieuse que profitable à l'Etat; elle lui a, à la vérité, coûté plus de cent mille hommes, qui, en différens temps, ont sacrifié leur vie pour l'obtenir, ou par reconnoissance de l'avoir obtenue; mais cette perte a été compensée par les conquêtes que la nation a faites, & par la gloire qu'elle

s'est acquise. On pensoit que c'étoit une grace ordinaire que de l'obtenir, c'étoit une espèce de honte que de ne pas en être décoré à son tour. Or, il y auroit dans tous les états également une utilité évidente à établir des distinctions, qui, en répandant l'émulation parmi les hommes, les porteroient à se faire un nom dans la profession qu'ils ont embrassée, pourvu qu'elle ne fût point mécanique : les hommes visent toujours à ce qu'ils voient de plus élevé dans leur état ; & ce qui flatte le plus leur intérieur, c'est ce qu'ils se croient en droit d'envisager comme le fruit de leurs travaux & de leur mérite personnel. L'envie de dominer est née avec nous, & l'on sacrifie tout pour obtenir une préférence sur ses propres confrères : il seroit donc à désirer que chaque état honnête eut un Ordre, une Chevalerie ; en un mot, une récompense idéale, qui annonçât qu'un homme est parvenu à se rendre un des premiers de sa sphère.

Cette idée peut paroître ridicule d'abord par la nouveauté ; mais bien approfondie, elle produiroit un bien effectif.

Douze Financiers dans le Royaume, les plus opulens, les plus accrédités ; d'ailleurs, de mœurs irréprochables, & bons citoyens, seroient décorés de l'Ordre de St. Mathieu ; ils épuiferoient leur crédit dans des temps de crise pour faire des avances à l'Etat.

Douze Avocats dans les divers Parlemens de France, obtiendroient, par leurs talens & leur mérite, l'Ordre de St. Yves : la gloire dont ils sont immodérément avides, leur arracheroit de nouveaux efforts pour la défense de la veuve & de l'orphelin.

Douze Médecins recommandables par leur savoir & par leur zèle pour le bien public, seroient favorisés du titre de Chevaliers de St. Pantaleon : les Chirurgiens, amis de l'humanité, acquéreroient celui de St. Côme avec la médaille : l'on n'en mourroit pas moins, mais la bonne volonté seroit récompensée.

Douze Négocians fameux sur terre ou sur mer, obtiendroient, pour récompense de leurs travaux, l'Ordre de St. Nicolas.

Douze Manufacturiers auroient pour

prix de leur industrie , l'Ordre de quel-
qu'autre Saint.

Douze Cultivateurs qui , pendant dix années , auroient payé à l'Etat les plus fortes impositions , ou qui se seroient distingués par des secrets utiles à la multiplication des fruits de la terre , auroient une distinction qui leur seroit particulière.

Celui qui pendant six ans auroit payé une forte taille , n'interromproit sûrement point à la septième année , ses travaux & la solde de son imposition ; au contraire , il redoubleroit de soins pour parvenir au terme où il lui seroit permis d'aspirer à la récompense qu'il se piqueroit de transmettre à sa famille.

Les Gens de Lettres , distingués ; bons Historiens , grands Poètes : les Gens d'Art , Architectes , Peintres , Sculpteurs , se trouveroient aussi aiguillonnés par des faveurs de remarque ; la gloire dont ils sont jaloux animeroit la concurrence , & nous verrions des chef-d'œuvres en tout genre. La vanité est une mine riche dont il ne faut que savoir tirer parti , & les moyens

n'en font pas coûteux. Que l'on établisse pareillement une Noblesse de vertu, de probité, de découverte utile; qu'on la confère également au meilleur citoyen, avec la marque caractéristique de son nouveau grade, chacun s'empressera d'être élu. L'Assemblée des Curés de Paris présentera annuellement les plus charitables : l'Académie décidera lequel a été le plus heureux en invention. Le Roi honorera leur mérite & le public les admirera. On s'empressera d'être Chevalier de la Vertu, de la Patrie; ainsi, un simple grain d'encens diminuera le nombre des misérables & augmentera les projets, qui tendent au bien général.

Y auroit-il encore de l'inconvénient à ce que, dans le nombre de ceux que l'on vient de nommer, il y en eut qui transmissent la Noblesse à ceux de leurs enfans qui seroient au service militaire? Cette nouvelle faveur deviendroit un puissant excitatif. D'un côté, l'Etat acquerreroit des guerriers; de l'autre, le père flatté d'une certaine prééminence dans sa profession, échaufferoit son zèle pour s'en montrer digne; son amour,

304 LES DELASSEMENS

propre satisfait , présenteroit à ses égaux des exemples à suivre : il se feroit , avec complaisance , peindre avec toutes les marques de sa décoration ; & sa descendance ne rougiroit point de le montrer , parce qu'on triomphe de ce qu'on doit au mérite , au lieu qu'on rougit souvent de ce qui n'est dû qu'à l'argent.

Mais , dira t-on , il se formera annuellement une multitude de Noble modernes ; l'Echevinage , le Capitoulat , la Vénalité des Offices , en fournissent déjà abondamment , & il est à craindre que l'exubérance en ce genre devienne funeste au négoce , à la culture des terres , & par conséquent , à la perception des droits du Roi.

La vénalité des Charges introduit plus de Nobles dans une année , que l'Echevinage & la faveur du Prince n'en fournissent en dix ans. Cependant , on s'est foiblement apperçu jusqu'à présent que la multiplicité devient fatale. La plupart de ceux qui obtiennent des Charges à Paris , ont déjà leur Noblesse acquise. Le mal seroit plus sensible en Province ; mais les nouveaux Nobles

cherchent à se soutenir en entrant au service, & alors ils sont utiles. La Noblesse, comme tous les autres Corps, a besoin d'être recrutée, pour réparer l'extinction que le laps de temps opère. Les besoins de l'Etat ont exigé des ressources extraordinaires; il ne s'agit donc aujourd'hui que de trouver une juste compensation qui maintienne les choses dans un équilibre raisonnable.

La Noblesse primitive s'est acquise par la vertu & par les hauts faits d'armes: fera-t-il injuste qu'elle se perde par le vice & par l'oisiveté? Un contraire détruit ordinairement ce que l'autre a édifié. On convient qu'un Gentilhomme Cazanier est un poids inutile de l'Etat; son emploi se borne souvent à chasser pour vivre, boire, juter & battre des paysans. Hé bien, qu'un pareil homme perde sa Noblesse personnelle; si sur quarante ans il n'en a pas passé dix au service; si sa seconde génération imite ce pernicieux exemple, c'est une racine desséchée qui ne peut pousser des fruits utiles; ainsi, l'extinction totale d'une pareille Noblesse est légitime.

Le Tribunal des Maréchaux de France peut porter, à cet égard, un jugement connu & exécutoire par-tout le Royaume. L'Auteur de la Noblesse Militaire a démontré que tout Gentilhomme est en état d'entrer au service : on doit en être d'autant plus persuadé, que la plupart des gens riches s'y ruinent, tandis que ceux qui n'ont rien, ou peu de chose, s'y avancent, s'y soutiennent, & font quelquefois fortune. C'est donc l'art & la conduite qui président à cet état, comme à tout autre : les ressources y sont infinies, & l'accès n'en est pas si difficile qu'on le pense, quand on veut ne pas l'envisager avec des vues trop ambitieuses ; mais chacun voudroit y arriver pour commander d'abord, sans avoir appris à obéir.

Un autre moyen efficace de diminuer la trop grande abondance des Nobles, seroit de faire main-basse sur tous les usurpateurs des titres & des qualités qui ne leur appartiennent pas. S'est-on jamais accusé à confesse d'avoir volé de la Noblesse ? C'est cependant le larcin le plus commun, & c'est à

l'Etat , à la société, à qui on le fait. Un homme né dans le sein d'une Ville & d'une famille connue, s'élève par degrés ; mais à quelque point que parvienne sa descendance, son origine ne s'efface pas ; on se ressouvient toujours que trois ou quatre siècles auparavant il a eu une époque certaine : quelles que soient ses alliances, ses dignités, & la probité honorable de ses ancêtres, il conserve aux yeux des gens de qualité un vernis de bourgeoisie que rien ne peut laver. Mais un aventurier arrive du fond d'un Village ; il n'appartient à personne ; sa famille obscure est noyée dans la fange ; cent actions deshonorantes ont peut-être infecté ce qui l'environne : il n'importe, c'est un inconnu ; il se présente avantageusement ; il s'intrigue ; il figure, & n'a rien à perdre : s'il est assez effrontée & assez heureux pour réussir auprès des Grands & des femmes, il se fait des titres, une généalogie. Il vient anciennement d'Allemagne, d'Ecosse, des Anglo-saxons ou de plus loin encore. La séduction agit dans un canton ; la crédulité cède dans un autre : si quelqu'un

ose contredire, c'est tout bas. Cependant, la possession s'établit au premier degré; elle se confirme au second, & la troisième génération dans la bonne foi, traite d'égal à égal avec les grands Seigneurs : ces exemples sont plus communs qu'on ne pense, & c'est un vrai brigandage. C'est sur cette portion de la Noblesse qu'il y auroit un beau retranchement à faire. Que tous ceux dont les noms ne sont pas consacrés dans l'histoire par des faits héroïques, ou des places importantes, soient tenus de représenter pardevant des Commissaires fidèles, le titre d'où ils font dériver leur Noblesse, les grands noms dont la source est perdue, dateront la leur du temps de la division des Fiefs sous Charles Martel. Qu'on écarte les origines étrangères & chimériques. Enfin, qu'on ne reconnoisse la possession que celle établie avant trois cens ans : ah ! qu'on verra de gens embarrassés. Sera-ce donc leur faire une injustice que de les dégrader d'un poste qu'ils n'ont acquis qu'en en imposant à l'Etat & au Public ? C'est au contraire un acte de raison, que de les réduire à leur vérita-

ble taux, qu'ils avoient altéré par une imposture. Qu'on tombe également sur ces usurpateurs hardis des titres pompeux de Comtes, de Marquis, de Barons, qui, sans avoir d'érections en leur faveur, s'affichent sans ménagement pour ce qu'ils ne sont pas, & cherchent à se confondre parmi la plus haute Noblesse. Ces titres, que n'ont pas dédaigné nos premiers maîtres, sont-ils donc si indifférens que chacun ait droit de se les arroger à son gré? Vous n'avez ni Comté ni Marquisat; vous n'avez pas cent ans de Noblesse, & vous aspirez à représenter faussement les anciens Barons? Vous êtes donc un trompeur public, & vous méritez que les Juges anéantissent authentiquement les commencemens de titres dont vous ne vous servez que pour faire des dupes.

Si chaque défaut grossier, chaque sottise éclatante étoit encore punie de la suppression de dix ou vingt ans de Noblesse, combien de gens se trouveroient appauvris dès la fleur de leur âge? Mais la sévérité ne doit pas s'étendre jusqu'aux défauts & aux ridicules s'ils ne sont exorbitans & conti-

neuls; autrement cela iroit trop loin; & il faut conferver des Nobles : bornons-nous à exiger des mœurs, parce qu'elles doivent être l'appanage de la Noblesse.

Il feroit de la bonne police qu'il y eut dans toutes les Provinces du Royaume, des faftes publics & réguliers, où l'on inſcrivît, comme à Gènes & à Veniſe, tous les Nobles du reſſort, avec la date du titre primitif de leur Nobleſſe, ou du premier Noble qui en auroit pris la qualité. Il feroit bon auſſi qu'il y eut un Juge conſervateur, dont les appellations reſſortiroient à la Connétable, avec un Contrôleur, pour veiller au bon ordre, & faire les fonctions du Miniſtre public.

Lorsqu'un Gentilhomme croupiroit dans la crapule & l'inaction; lorsqu'il feroit violent, injuſte, ivrogne, jureur; lorsqu'il prendroit le bien de ſes voiſins; lorsqu'il feroit une lâcheté, une baſſeſſe; lorsqu'il emprunteroit ſans rendre, ou qu'il ſe ruineroit avec des femmes perdues, & ſe mettroit, par un jeu effréné, hors d'état de ſoutenir ſon rang & ſa famille (ce qui vraiſemblablement

blement arriveroit plus rarement) il se trouveroit dans le cas d'être averti par le Contrôleur ; & lorsqu'après plusieurs monitions il ne se corrigeroit pas , le Juge seroit en état de prononcer contre lui la déchéance personnelle de sa Noblesse ; le temps de sa vie ne seroit point compté dans l'accroissement. Si son fils , perverti par le mauvais exemple , suivoit la même route , alors on prononceroit contre lui une déchéance totale de Noblesse , & l'on feroit rentrer justement sa postérité dans la Roture , parce que cette race n'avoit pas l'esprit de la Noblesse , dont le vrai partage est l'honneur , le courage , la politesse & l'élévation des sentimens. Si les enfans recueillent le fruit des vertus de leurs pères, est il contre la loi qu'ils se ressentent de la peine due à leurs mauvaises qualités , sur-tout ayant eu devant leurs yeux un avertissement sensible pour se corriger ?

Il ne seroit peut-être pas hors de propos non plus , que le Contrôleur eut droit de veiller sur la conduite des femmes de Noble : on ne dit pas qu'il fût autorisé à porter une inquisition

odieuse dans le sein des familles ; & à scruter avec un œil curieux ce qui se passe dans l'intérieur ; mais le désordre public auroit droit d'intéresser son ministère , afin de restreindre dans de justes bornes , le privilège dont jouissent les femmes. Le Roi , malgré l'étendue de sa puissance , ne peut former un Noble de cinq ou six générations. Une femme de Noble , en élevant jusqu'à elle le dernier des manans , confère cette distinction au fruit de son iniquité : si le mari a la foiblesse , par bon-homme , de n'en rien dire , à Dieu ne plaise qu'on aille troubler un ménage concordant ; mais si le commerce a été public & scandaleux , qu'à la première sottise de remarque les enfans soient exclus du Collège des Nobles ; leur propre conduite décidera contr'eux une question équivoque. N'est-ce pas assez qu'un crime leur ait donné la vie , sans leur conférer encore une Noblesse empruntée dont ils se montrent indignes.

Il seroit encore avantageux au Gouvernement , que le Contrôleur réveillât de temps en temps le zèle & l'attention des Nobles sur la population , & qu'il

qu'il leur enjoignît, de la part du Roi, de faire des enfans, sous peine d'une amende, qui seroit la privation de dix ou vingt années de Noblesse, suivant que la femme seroit jeune & jolie. En effet, un grand Seigneur, ou celui qui veut l'imiter, a-t-il un ou deux enfans, il croit avoir droit de se reposer sous les mirthes de l'amour flétris par l'hymenée : sa femme lui devient indifférente, & il ne s'occupe plus par air que de celle d'autrui. Le mal est contagieux & descend par degrés jusqu'au plus bas étage. Cependant un Noble a plus d'avantage qu'un autre pour élever une postérité nombreuse. Les Coutumes ont enrichi son aîné ; les cadets trouvent des ressources presque assurées dans l'Eglise, dans l'Epée, dans l'Ordre de Malthe : mais l'on redoute jusqu'aux frais de l'éducation de ses enfans, tandis que l'on s'épuise en filles, en chevaux & en luxe superflu. Les fils qui fondoient l'espérance de la maison, entrent dans le monde, & l'on veut qu'ils y brillent de bonne heure. Les plaisirs les énervent avant qu'ils soient formés : une maladie rapide entraîne

l'un; un accident imprévu emporte l'autre. C'est alors que des larmes amères retracent le souvenir du temps perdu; mais on a beau faire, il est irréparable. Pères aveugles & infortunés! avez-vous cru vos enfans immortels ou invulnérables? Votre foiblesse pour eux vous a été fatale à tous; n'en accusez que vous-mêmes : vous les avez exposés à se détruire avant que la nature en eût fait des hommes. Vous avez, dites-vous, marié l'aîné de bonne heure; vous lui avez donné une femme aussi peu faite que lui : hélas ! il a trop suivi votre exemple, & il ne laisse qu'un foible embrion qui respire à peine : pouvoit-il produire autre chose qu'un mince atôme? Hé bien, vous serez la première victime de votre peu de raison. L'ambition vous tyrannise, & pendant vingt ans vous serez agité de l'inquiétude de voir passer vos biens & vos dignités dans des mains étrangères.

Le même reproche peut s'adresser aux mères, qu'une délicatesse mal entendue éloigne des devoirs que la nature leur impose. On veut ménager sa santé sans affoiblir l'intérêt du plaisir; l'on se

sent assez fort pour passer vingt nuits au bal ou au jeu, & l'on est trop foible pour risquer une grossesse : souvent on imagine des prétextes, & on déguise la véritable cause des refus. Ignorez-vous, mauvais citoyens, que vous vous devez à la patrie ? Vous vous vantez que de tout temps la Noblesse en a fait le principal appui ; ne lui enlevez donc pas par caprice, ce qui doit constituer sa force & veiller à sa défense ; ou ne vous plaignez pas d'être remplacés par d'autres. Heureusement vos aïeux ne pensoient pas déroger en donnant des Sujets à la République. Ces maximes sont vraies, & chacun les adopte pour le compte de son voisin ; mais l'on se fabrique des raisons personnelles pour s'y soustraire dans la pratique, parce que nous sommes dans un temps raffiné, où les hommes voudroient digérer, & les femmes accoucher par procuration.

Depuis assez long-temps l'on se pique de bâtir des châteaux en Espagne, pourquoi ne seroit-il pas permis d'en bâtir également en France ? L'on a proposé de rendre la Noblesse commer-

çante ; ne peut-on pas sans indiscretion, proposer ici de la rendre commercable ? Ce n'est qu'un projet, mais il en pourroit résulter quelque utilité.

La vanité des mortels est appuyée sur trois points capitaux ; la Noblesse, l'Esprit & la Fortune. Les deux derniers offrent dans le besoin pressant, des ressources promptes, tandis que le premier n'en a aucune. Si un homme favorisé de Plutus veut satisfaire son goût ou ses caprices, il trouve bientôt les moyens d'offusquer la Noblesse même, & de lui faire envier une somptuosité à laquelle elle ne peut atteindre, & que son orgueil n'envisage qu'avec un dépit secret : son amour-propre révolté ne peut s'en venger qu'en lançant des épigrammes & des ridicules qui ne prennent pas toujours, parce qu'on en sent le motif.

L'homme d'esprit pressé par le besoin, trouve aussi le secours du moment pour le faire vivre : sa moisson n'est pas abondante, mais elle suffit à sa subsistance : il fait un ouvrage, bon ou mauvais. Un Libraire instruit de sa réputation, lui fait des avances à

compte sur ce qu'il doit faire. Une Préface , un Bouquet adroitement adressés , lui administrent le nécessaire pour quinze jours. Il fait gloire de sa pauvreté , & ne craint pas de l'exposer à un pécurieux Mécène. Mais le Noble qui n'a point d'autre mérite , pressé par la faim ou par des créanciers , ne trouve pas sous sa main les moyens efficaces qui lui manquent pour substantier sa vie ; son état même est un obstacle à ce qu'il se prête à des entreprises & à des fonctions auxquelles le Roturier se livreroit sans avilissement. Or , dans une circonstance critique , ne seroit-il pas avantageux qu'un Gentilhomme pût vendre quinze ou vingt ans de sa Noblesse pour avoir du pain , un habit , & ne pas étaler aux yeux du public le spectacle scandaleux d'une nudité qualifiée ? Cette Noblesse est son patrimoine ; c'est l'héritage de ses ancêtres , à aussi juste titre qu'auroient pu l'être des terres , des châteaux & des seigneuries , s'ils en avoient laissé dans leur succession.

Originellement , toute seigneurie , toute justice émane du Roi ; toute No-

blesse peut être sentée en émaner aussi : il est Souverain Fiefieux , Grand-Justicier , & par degrés , les seigneuries & les justices lui sont reportées en hommage ; hé bien , on lui reporteroit également toute la Noblesse.

L'état de Noblesse est un statut personnel , & le bénéfice , quoiqu'idéale , peut entrer dans tous les contrats ; rien n'empêche qu'on en dispose comme de tous les autres biens.

Les Coutumes ont réglé la quotité jusqu'à concurrence de laquelle il seroit permis de disposer de ses propres , soit entre-vifs , soit par testament ; la même règle subsistera par rapport à la Noblesse. Un homme en mourant sera forcé d'en réserver le tiers ou les quatre quints à ses descendans ; s'il en a disposé entre vifs , c'est un malheur pour sa famille , égal à celui d'avoir eu un père dissipateur. Est-il même avantageux à l'Etat que la Noblesse subsiste , lorsque le bien est entièrement absorbé ? Ce n'est qu'un poids onéreux à ceux qui n'ont rien au monde pour se soutenir : c'est un sérail à un Eunuque.

Il fera libre aux pères & mères de garantir leur Noblesse de la prodigalité de leurs enfans par des substitutions en bonne forme ; mais il y aura lieu à une distraction de légitime , afin qu'un grévé ne meure pas de misère , lorsqu'il n'aura que de la Noblesse à transmettre à sa postérité : il convertira le prix de sa légitime , s'il est raisonnable , en un petit fonds de terre qui le fera subsister commodément chez lui ou au service.

Ce système donnera lieu à des droits d'aliénations , d'échanges , de contrôle , & à nombre d'autres actes qui feront circuler l'espèce.

Les Roturiers qui acquerront la Noblesse , payeront au Roi un droit Régalien comme on paie les droits de franc-fiefs , & l'on établira une sous-ferme , où les droits de mutations & de contrôle seront perçus , comme on le pratique dans les fermes du Domaine.

Les Noblesses seront différentes pour le prix , suivant l'ancienneté , la qualité & l'espèce. Une Noblesse d'un caractère gothique & usé ; la cession du droit de mettre dans ses armes un Ale-
rion , une Aiglette ou un Cry de

guerre, payeront les droits en proportion de ce que vaudra couramment une Noblesse moderne de Secrétaire du Roi du grand ou des petits Collèges. Un Gentilhomme qui sera dégradé par une action indigne, & qui sera condamné par la Justice, donnera ouverture à la confiscation : le Roi sera le maître d'en gratifier qui bon lui semblera, ou la Noblesse tombera au profit du Fermier, qui en disposera moyennant finance, comme on lève des charges aux parties casuelles. Le droit de deshérence aura lieu également au profit de Sa Majesté ; & au moyen de cet arrangement, on ne recevra plus de nouvelle Noblesse ; ce sera toujours l'ancienne qui circulera, comme la meilleure. La Noblesse d'Épée aura un prix ; celle de Robe en aura un autre, & ainsi des autres, suivant l'affection de chacun, car ce commerce doit être libre.

Un des plus grands avantages de cet établissement, seroit d'obliger les Nobles à payer leurs dettes pendant leur vie, & de les empêcher de faire banqueroute à leurs créanciers après leur mort. Un homme a 500 ans de No-

blesse, & ses biens sont substitués ; il emprunte, il affronte, il ne paie personne, & se moque encore effrontément de tous ceux qui lui ont fourni les moyens de satisfaire ses indécentes fantaisies : ce sont souvent d'honnêtes Bourgeois qu'il méprise, & à qui il croit faire honneur en les ruinant. S'il n'a que de la Noblesse, on la saisira réellement; elle sera décrétée & vendue, en gros ou par parties, après affiches & publications, au plus offrant & dernier enchérisseur ; les deniers en seront délivrés aux créanciers, & mon Noble devenu Roturier n'aura pas fait impunément des sottises. Les étourdis se corrigeront d'après son exemple, & ne triompheront plus d'une mauvaise foi qui ne sympathisoit pas avec la Noblesse. Cependant, les Lignagers auront le droit pendant l'an & jour, de retirer la Noblesse de leur parent, en remboursant le prix principal, avec les frais & les loyaux-côûts. Un secours aussi salutaire serviroit à terminer nombre de directions qui subsistent éternellement, parce qu'il n'y a des biens insuffisans pour payer. Le produit de la Noblesse

322 LES DELASSEMENS

feroit employer utilement bien des créanciers , sur qui les fonds manquent.

Il seroit à propos de distinguer la Noblesse propre d'avec la Noblesse d'acquêt : la première conserveroit le privilège des Nobles ; l'autre n'affranchiroit des impositions qu'à la troisième génération , & lorsqu'on seroit propriétaire au moins de cinq ou six cens ans de Noblesse. Pour empêcher même l'accroissement immodéré des Nobles , chacun fourniroit tous les trois ans , sa déclaration au Roi , de la quantité & de la nature de sa Noblesse ; & les Officiers préposés pour la recevoir , imposeroient le nouveau Noble à une capitation d'Office proportionnée à ses acquisitions & à ses facultés. Ce droit remplaceroit , & au-delà , le vuide qui pourroit s'opérer sur la taille : on le payeroit même sans regret & en connoissance de cause.

Un riche Financier qui auroit trois ou quatre mille ans de Noblesse , n'auroit point de répugnance à aider annuellement l'Etat d'une contribution un peu forte , dès que ce seroit à titre d'homme plus Noble qu'un autre.

Il est bon même que la Noblesse soit, par préférence, entre les mains de gens opulens, qui soient en état de la soutenir & d'aider la patrie. On pourroit peut-être ériger en charge des Agens de Noblesse comme il y a des Agens de Change; mais il seroit à craindre que l'agiot ne s'en mêlât, ou que des usuriers, par des pratiques sourdes, ne cherchassent à profiter des circonstances pour en opérer la rareté & la cherté; ainsi, l'on croit que le commerce d'une marchandise aussi précieuse doit être libre en tout temps: il y aura même beaucoup de gens qui voudront tenir leurs negociations les plus secretes qu'il leur sera possible; il seroit donc dur de les assujettir à passer par des mains étrangères; mais rien ne doit les dispenser de la formalité de l'insinuation & du contrôle.

Il seroit pernicieux qu'un homme pût manger sa Noblesse en avancement d'hoirie, ou en disposer avant sa majorité coutumière. Il n'en sera le maître que par le décès, la donation, le consentement de disposer, ou la démission de son père: alors, il pourra la vendre

324 LES DELASSEMENS

ou l'hypothéquer dans les formes de Droit ; mais il fera sujet à la peine du stellionat s'il fait de fausses déclarations *de franc & quitte*, & s'il affecte doublement la même chose. Il sera donc tenu d'expliquer clairement qu'il affecte au paiement d'un emprunt, sa Noblesse, depuis tel temps jusqu'à tel temps, en énonçant les années anciennes ou modernes : par exemple, depuis 1500 jusqu'à 1600 ; alors la créancier aura une hypothèque spéciale sur cette partie, & les deniers se distribueront, en cas de dérangement, suivant l'ordre des hypothèques, sans que le prétexte de déconfiture donne lieu à la contribution au marc la livre.

Il ne sera permis de donner ni de vendre des portions de Noblesse à aucune fille de théâtre ou autre, qui par séduction s'en procureroient en abusant de leurs charmes & de la foiblesse de leurs adorateurs. Les lettres de rescision seront admises dans les cas de dot, de surprise ou de lésion. Comme on donne plus aisément ce qu'on ne tire pas manuellement de sa bourse, il est à craindre que cette précaution n'engen-

être bien des procès, & qu'on ne cherche à éluder la disposition en se servant de détours & de suppositions : mais il est nécessaire dans un Etat que tout le monde vive & acquitte ses charges.

Lorsqu'un homme riche voudra épouser une fille Noble qui n'aura rien, il achètera d'elle trois ou quatre cens ans de Noblesse, il réalisera la somme dans le contrat ; ainsi, on n'aura plus besoin de recourir au mensonge, pour lui faire reconnoître fictivement ce qu'il n'a pas touché ; ils se trouveront solidairement riches & Nobles. La même chose se pratiquera lorsqu'un grand Seigneur épuisé se mariera à une opulente Roturière ; le contrat de mariage portera échange réciproque de Noblesse & d'argent ; alors les choses se rapprocheront de l'équilibre.

Une veuve riche & titrée désirera élever jusqu'à elle un homme nouveau dont son cœur s'est épris, elle cherchera à pallier le blâme de son choix, en conférant à l'objet de son amour, avant de l'épouser, autant & plus de Noblesse qu'elle n'en auroit elle-même. Le mari sera le maître de la commu-

nauté, & la femme ne pourra aliéner ni encourir d'amende que par son autorisation, auquel cas il sera tenu de payer.

Un jeune Gentilhomme qui voudra entrer dans le monde, & qui se trouvera sans un sol pour acheter une compagnie, fera afficher chez les Notaires ou dans les Feuilles courantes, qu'il est dans l'intention de vendre quinze ou vingt ans de Noblesse à bon prix; il trouvera son argent & il sera placé.

Un grand Seigneur n'aura pas de quoi renvoyer un ancien serviteur qui le fatigue par des remontrances, puisées dans une vieille affection. Un curieux voudra acquérir un bijou de prix: un joueur sera pressé d'acquitter une dette d'honneur pour laquelle on le persécute: un amant brûlera de triompher d'un objet qui le tyrannise, & dont la cruauté empoisonne toute la douceur de sa vie; ils auront la ressource de lâcher dans le public quelques années de Noblesse, & dès-lors les difficultés s'aplaniront. Sans ce secours merveilleux, le grand Seigneur seroit péri d'ennui au bruit affaissant des sermons de son vieux Gou-

verneur ; le curieux auroit succombé d'envie & de consommation ; le joueur auroit été deshonoré ; & le galant seroit mort d'amour. Que de maux prévenus ! Il faut donc en conclure que le système proposé , double les fonds de la Noblesse ; il donne de la valeur & de l'activité à un bien jusqu'à présent stérile entre ses mains : enfin , il favorise la circulation qui constitue l'opulence véritable d'un Royaume.

La Noblesse provenue originellement de Maison souveraine , ne pourra , par respect , se vendre ni se communiquer à des Roturiers d'extraction , à moins que le Roi ne juge à propos d'accorder des lettres de dispense , pour récompense de services ou autres cas réservés à sa justice & à sa prudence.

Tout particulier qui aura acquis cent ans de Noblesse de la même Maison , pourra charger son écusson d'une portion de leurs armes ; en sorte que le même Propriétaire sera en droit d'écarteler vingt quartiers d'armoiries plus magnifiques , plus recommandables les unes que les autres. Ce droit feroit revenir l'usage de mettre des écussons sur

328 LES DELASSEMENS

tous les carrosses , si tous les Propriétaires dépouillés n'étoient pas tenus de mettre une barre sur leur Ecu à chaque aliénation de cent ans qu'ils feront. Il n'est pas juste d'admettre le double emploi , à moins que la vente ne soit faite à faculté de remérer pendant dix ans. La permission accordée aux Acquéreurs de parer leurs armoiries des dépouilles de l'ancienne Noblesse , introduira une émulation admirable ; on dira : j'ai du Laval , du Montmorency , du la Tremouille , du Polignac ; il me manque encore du Chatillon , du Gontault , & j'en veux à quelque prix que ce soit ; j'en payerois un quartier cent mille écus pour être complet. Mais on n'en trouve point : ces Maisons-là sont rangées quant à présent ; il faut attendre. Les Courtiers , les Proxénètes se mettront à la découverte ; on tentera l'un , l'autre , & cette ambition deviendra un Pérou pour la Noblesse , dont les échantillons seront recherchés comme les anciennes médailles , ou les tableaux rares des plus grands maîtres.

Il sera libre à un homme qui aura acquis la Noblesse entière d'une Mai-

son, de s'en approprier les armes, en payant au Roi le droit de mutation, & en mettant un Lambel à l'écusson. Il paroîtroit même juste qu'il mît en argent, ou en autre couleur, les figures qui étoient en or, afin de rappeler le titre de son acquisition. Il n'est pas décent, en effet, de tendre des pièges à la postérité. Un père qui aura 400 ans de Noblesse d'origine, en transmettra la totalité à chacun de ses enfans, & il ne pourra avantager son aîné, qui souvent vaut moins que les autres, qu'avec de la Noblesse d'acquêts. La portion héréditaire conservée aux cadets, sera pour eux une légitime de droit, dont ils pourront tirer parti pour s'avancer.

La Noblesse acquise ne donnera aucun privilège pour entrer dans les Ordres ou dans les Chapitres nobles, à moins que l'Acquéreur n'achete des quartiers d'une vingtaine de Chevaliers ou de Capitulans, auquel cas ils pourront le recevoir s'ils le jugent à propos. Bien des Chanoines ne seront point fâchés de retirer de l'utilité de leur superflu; c'est une espèce de coupe de

bois qui servira à arranger leurs affaires.

Ceux & celles qui voudront faire profession de la vie Religieuse , seront tenus , avant d'entrer dans le cloître , de se défaire de leur Noblesse par donation , vente , ou autre acte autorisé de leur père ou d'un avis de parens : une partie du produit servira à payer leur dot ; le superflu sera un bénéfice pour leur famille. Il seroit inutile de leur conserver un bien qui ne serviroit qu'à leur donner des hauteurs , & qui sûrement leur occasioneroit des dégoûts & des humiliations dans les couvens , où l'on préche sans cesse l'humilité & l'oubli de soi-même.

Un Evêque , un Abbé , auront la faculté d'aliéner une partie de leur Noblesse pour payer leurs Bulles ; le surplus n'entrera point dans le commerce ; ils seront obligés de le réserver pour le soutien de leur dignité. Après leur mort l'Econôme sequestre fera l'inventaire de ce qui leur restera en Biens & en Noblesse : sur le produit de cette dernière partie , si elle est suffisante , on payera leurs dettes , on fera faire les

réparations à leurs bénéfices ; & comme ils n'ont point ordinairement d'héritiers directs, on sauvera, au profit de leurs collatéraux, leurs biens de famille ou d'acquêts : c'est un moyen d'empêcher que des personnes respectables meurent souvent dans l'état d'insolvabilité.

La Noblesse ne pourra être acquise ni possédée par ceux qui professeront des arts mécaniques ; si on leur en lègue ou donne quelque portion, ils seront tenus d'en vider leurs mains dans le mois, à peine de confiscation & d'amende. Tous ceux qui usurperont des qualités qui ne leur appartiendront pas, seront traités comme faussaires, & condamnés à des amendes considérables, payables en argent ou en Noblesse : ces dernières amendes seront portées à une caisse des amortissemens ; & pour subvenir aux besoins de l'Etat, on pourra faire de temps en temps des loteries, dont les billets se payeront en argent & les lots en Noblesse. La nature a ses hasards ; la fortune aura aussi pour elle les coups du sort.

En général, ce n'est point l'effet

d'une mauvaise politique , que de rapprocher insensiblement les citoyens les uns des autres. L'abus d'une distinction trop marquée , a occasioné autrefois les maux les plus redoutables. Depuis long-temps la Noblesse est en possession de dire à tout propos : pourquoi ces Financiers ont-ils tout l'argent du Royaume ? pourquoi acquierent-ils les plus riches terres ? pourquoi nous effacent-ils par un faste qui semble nous insulter ? Le Millionnaire dit de son côté : hé , pourquoi les Gentilshommes ont-ils toute la Noblesse , qui les rend si vains ? pourquoi nous empruntent-ils de l'argent ? pourquoi viennent-ils nous manger & rechercher nos filles , lorsqu'ils nous traitent avec dédain en notre absence ? Hé bien , Messieurs , vous ferez des échanges , vous vous aiderez l'un l'autre de ce qui vous appartient , & chacun sera content , s'il peut l'être.

Y a - t - il un si grand inconvenient à rapprocher un peu les hommes , lorsque la nature ne les a pas encore si prodigieusement écarté les uns des autres. En effet , les mortels qui sont le

plus étrangers l'un à l'autre, sont au moins parens au 174^e degré. La démonstration en est sensible. Après l'extinction presque totale du genre humain opérée par le déluge, il ne resta que les trois fils de Noé : Sem, Cham & Japhet, avec leurs femmes. D'après ces principes, tout ce qui respire a pris sa source dans l'un des trois. Cet événement est arrivé, suivant la plus forte supputation, environ quatre mille ans avant la naissance du Sauveur; conséquemment il y a actuellement 5756 années. Or, que l'on compte, conformément à la règle ordinaire, trois générations par siècle, il en résultera que les hommes qui vivent aujourd'hui, ne sont éloignés de la tige commune que de 173 ou 174 degrés; par conséquent, le Pape, l'Empereur, le Mogol, tous les Potentats, le Duc préomptueux, le dédaigneux Marquis, le financier bouffy, le simple Bourgeois, l'Artisan grossier, le Paysan méprisé, & jusqu'aux Nègres, nous sommes tous parens au 173 ou 174^e degré, en supposant même que nous n'ayons été approchés par aucun mariage de ren-

contre pendant le cours de près de six mille ans. Cette seule considération me paroît suffisante pour augmenter en nous l'amour de l'humanité. L'univers n'est qu'une vaste famille ; & il n'est personne qui , de plus près ou de plus loin , n'appartienne à des gens d'honneur , à des scélérats , à des riches , à des pauvres , à des nobles , à des roturiers , à des Saints , & à des prostituées.

Ceux qui n'auront que de la Noblesse achetée , ne pourront , sous peine de déchéance , s'arroger la faculté de surmonter l'écusson de leurs armes d'une couronne de Duc , de Comte ou de Marquis ; ils pourront seulement les obombrer d'un plateau , d'une balance , ou de toute autre figure circulaire ou oblongue , à moins qu'ils ne soient possesseurs de deux mille ans de Noblesse , dans lesquels il y ait au moins un tiers de Noblesse d'Epée : celle de cette espèce est privilégiée , & l'on doit en favoriser le débit.

Il faudra posséder au moins 200 ans de Noblesse pour avoir droit de faire porter la queue & le carreau à sa fer

me : on ne pourra pas non plus , à moins de 300 ans , avoir une livrée galonnée sur toutes les tailles ; encore moins des aiguillettes sur l'épaule , ou de la dorure sur l'habit de ses gens. La même quantité d'années sera nécessaire pour porter des talons rouges , & l'on ne mettra des plumets que lorsqu'on sera au service militaire : le tout à peine d'amende , payable en argent ou en Noblesse. L'Ordre des Nobles se soutiendra mieux en bornant le luxe.

Il sera permis de vendre & d'acheter de la Noblesse à vie ; mais après la mort de l'usufruitier , il en tombera un tiers aux parties casuelles du Roi , attendu qu'on ne doit pas se jouer indéfiniment de la Noblesse , de même qu'on ne se joue pas intégralement de son Fief.

Ce système peut encore s'étendre & se soutenir par de sages réglemens que les circonstances & l'exigence des cas feront naître. La prudence du souverain Législateur préviendra les abus , & établira la sûreté des négociations par des ordonnances & des édits , dont la compilation sera appelée le Code Noble.

336 LES DELASSEMENS

comme on dit le code militaire , le code marchand , le code noir , &c.

L'observation des loix & de la bonne foi dans ce trafic purement honorable , produira une utilité évidente pour le Royaume.

Premièrement , les fonds de la Noblesse font plus que doublés ; & ce qu'ils regardoient comme un effet mort entre leurs mains , quant à l'intérêt , deviendra un patrimoine effectif , duquel ils pourront tirer dans le besoin des ressources infinies. Aucun Gentilhomme n'aura plus l'excuse de dire que sa fortune le met hors d'état de placer ses garçons au service , & de marier ses filles : au lieu de vendre la terre qui fournissoit journellement à sa substance , il n'aliénera que quelques années de Noblesse ; il en réservera seulement assez pour faire admettre ses enfans à l'école militaire , à St. Cyr ou ailleurs , & il n'en sera pas moins fier , il n'en sera que plus aisé.

Celui qui voudra tenter la fortune en courant les mers , troquera le superflu de sa Noblesse contre de riches pacodilles ; & s'il a le bonheur de réussir ,
il

il se verra en état d'acheter dix fois la valeur de ce qu'il aura perdu.

Ceux qui, faute de biens, se mettent forcément dans l'Etat Ecclésiastique, ou dans les Cloîtres, ne seront plus forcés d'épouser un genre de vie pour lequel ils n'étoient pas nés. Une aliénation de quelques lustres de Noblesse les mettra en situation de servir l'Etat plus utilement & plus décemment dans le service Militaire, ou dans la Magistrature. Une seconde utilité du système proposé, se tire de la population, qui doit en être la suite.

Une grande quantité de Gentilshommes, trop pauvres pour marier leurs enfans mâles & femelles, leur procureront des établissemens qui fourniront des serviteurs au Roi, & des sujets à l'Etat.

Un Bourgeois, en sortant de chez le Notaire, où il aura fait une acquisition d'une Noblesse abondante, s'empressera d'éprouver conjugalement si le plaisir de fabriquer des Gentilshommes n'est pas supérieur à la sensation grossière qui ne produit que de simples Rois

turiers. Pour peu qu'on soit sensible à la gloire, on sera plus jaloux de transmettre la Noblesse que la Roture.

Enfin, la Noblesse cessera sans doute d'envier à la Finance ces richesses qui font l'objet de sa jalousie, qu'elle se croit dues par préférence, & de la privation desquelles elle se dédommage par les propos méprisans qu'elle exhale journellement contre ceux qui les possèdent.

L'on ne doit pas craindre que la vénalité libre de la Noblesse puisse préjudicier à la vente des offices auxquels elle a été attachée par le Roi. Il ne suffit pas en France d'être Noble, il faut encore avoir un état, des exemptions, des committimus; ainsi l'on n'aura pas moins d'empressement à entrer dans la Magistrature ou dans le collège des Secretaires du Roi: ces offices sont des effets Royaux, utiles à ceux qui ont de l'argent à placer. On pourra même n'admettre dans les compagnies souveraines, que des sujets qui aient déjà une certaine quantité de Noblesse acquise d'ailleurs; ils en feront plus

respectés , ils seront charmés de joindre à ce premier avantage , celui de disposer de la vie & des biens de leurs concitoyens. Un état dont les fonctions sont si importantes & si belles , ne peut être trop noble.

L'élévation de l'ame a introduit originellement la Noblesse , & la Noblesse à son tour , entretiendra & fera croître l'élévation de l'ame. La facilité d'avoir de la Noblesse diminuera l'orgueil des Nobles , & leur donnera lieu de croire que leur distinction principale est dans le courage & la vertu , qui ne peuvent se vendre ni s'acheter. Tous les Grands , à l'exemple de quelques-uns d'entr'eux qui ont conservé ces vieux préjugés , auront de la probité , de la délicatesse , de l'exactitude à payer leurs dettes , de la fidélité à tenir leur parole , & de la politesse sans bassesse , afin de ne point se laisser confondre avec les nouveaux parvenus. Les Roturiers , de leur côté , pour se montrer dignes du corps où ils sont admis , seront serviables , obligeans sans rudesse , civils sans contrainte , & généreux sans ostentation.

cette heureuse harmonie entretiendra l'émulation, & les choses subsisteront dans un équilibre aussi agréable qu'utile au Royaume.

Je voulois donner plus d'étendue à mes réflexions ; mais la cessation de mon loisir vient forcément en borner le cours ; je laisse donc à un politique plus habile que moi , le soin de répandre de nouvelles lumières sur mon système. Noblesse Françoisé , vous êtes l'objet de mon admiration ; je voudrois avoir donné des vues capables d'opérer votre bonheur. Aimable Bourgeoisie , vous êtes l'objet de mon affection ; je désirerois savoir vos talens & vos vertus récompensés ; & comme la reconnoissance est un sentiment digne de la Noblesse , prouvez que vous pensez noblement les uns & les autres , en me tenant compte des foibles efforts que je fais pour procurer votre félicité.

En effet : pourquoi , Nobles , refuseriez-vous un partage qui vous est purement utile ? Votre nature est-elle plus épurée ? votre éducation est-elle

plus parfaite ? vos sentimens sont-ils plus élevés que ceux du reste des humains ? Il en est parmi vous dont les hautes qualités , soutenues du mérite , captivent nos respects & notre estime ; mais combien en est-il aussi , qui , loin de retracer les grands hommes que vous croyez représenter , déshonorent l'humanité même par des bassesses & des écarts honteux. Applaudissez-vous également , riches enfans de la terre , d'une association glorieuse ; il est dans votre ordre des ames généreuses , dont la probité & les vertus méritent l'estime & l'hommage de vos concitoyens : mais , combien n'en trouve-t-on pas , dont la turpitude feroit horreur , si l'enduit qui le couvre tomboit en poussière. La véritable pierre de touche pour apprécier les mortels , est de les séparer de leur écaille : & combien trouve-t-on peu d'hommes avec qui l'on désirât vivre , s'ils n'étoient plus Nobles ou riches ? Que feroient-ils pour vivre ? Par qui seroient-ils accueillis ? Les plus vils emplois deviendroient leur partage , & la misère même creuseroit leur tom-

beau. Ces réflexions me font conclure ; que sans être énorgueillis de leurs avantages , les hommes doivent s'aider mutuellement , & que n'ayant tous qu'une même essence , les mêmes vertus , les mêmes vices , les mêmes infirmités , ils doivent , sans s'affranchir des égards dûs à la condition , vivre tous dans la confraternité.



L E T T R E*S U R M r. T R O N C H I N.*

OUi, Madame, je l'ai enfin vu, cet homme célèbre, qui fait depuis plus d'un mois le sujet des conversations de tout Paris. S'il est permis de juger des hommes par l'extérieur, je puis parler de M. *Tronchin* comme un autre, & j'ose assurer que tout ce qui frappe les yeux est tout - à - fait à son avantage. Sa taille est des plus grande, & sa physionomie des plus heureuses. Son air est plus délibéré que ne l'est communément celui d'un Médecin & d'un étranger. Sa conversation est douce & modeste; il y met de l'agrément, de la politesse; enfin, il est peu d'hommes qui ne gagnassent à représenter & à parler comme lui. L'enthousiasme, dont il est aujourd'hui le sujet, me l'a fait observer avec plus d'attention, & j'ai vu avec plaisir que mes conjectures sur son compte se rapportoient parfaitement avec tout ce que j'ai appris de ceux

qui vivent avec lui dans une intimité particulière.

M. *Tronchin* a trop de jugement pour ne pas se divertir intérieurement de l'esprit de partialité qui nous domine à l'aspect de la nouveauté. Presque tout Paris s'est empressé de passer en revue sous ses yeux. La curiosité a sans doute déterminé une grande partie de ces visites. En effet, doit-on se promettre une guérison effective d'une conversation rapide avec un Médecin, quelque habile qu'il soit, lorsque les objets ne font que défiler devant lui comme dans une lanterne magique. Quoi qu'il en soit, chacun lui a conté ses maux, réels ou imaginaires; chacun lui a dit ses faiblesses. Les vaporeux sur-tout se sont empressés à le visiter; jugez de la solidité d'une multitude de raisonnemens que cet homme de sang froid a été obligé d'entendre; appréciez la valeur d'une infinité de détails que chacun croit avoir droit de regarder pour soi comme la chose du monde la plus importante. Cependant, M. *Tronchin*, précédé ici par sa réputation, n'a pas trouvé une uniformité de sentimens absolue; c'est

le sort des plus grands hommes & des meilleures choses. La prévention pour ou contre, l'esprit de contradiction qui nous est naturel, des intérêts opposés, la jalousie que peut exciter un mérite étranger; enfin, d'autres raisons inconnues, ont excité un partage d'opinions qui se feroit tourné à l'avantage du sujet, s'il eut été connu de ceux qui décidoient de sa valeur; mais une de nos manies est de parler toujours de ce que nous ignorons pleinement, & les moins instruits sont communément ceux qui s'expliquent le plus haut & le plus affirmativement. J'ai vu dans la même journée, *M. Tronchin* annoncé, préconisé cent fois comme un Prophète, comme un Dieu en Médecine, dont l'ombre seule dissipoit les maladies; on attribuoit à son savoir les miracles accordés à la vertu de nos anciens Saints. J'ai vu vingt autres fois le même *Esculape* attaqué comme un téméraire, dont la confiance présomptueuse cherchoit à nous abuser par des prestiges, & à introduire parmi nous un usage funeste à l'humanité. On se passionnoit de part & d'autre, & , après de vives disputes, chacun

n'abandonnoit le combat que plus confirmé dans son opinion.

Je m'exposerois à l'indignation de l'un ou de l'autre parti, si je faisois l'apologie ou la critique du système de M. *Tronchin*. Mais, sans vouloir entrer dans cette discussion, j'ose dire qu'il est beaucoup plus modéré que la plupart de ceux qui, sans le connoître, le font journellement penser & parler. Il pèse, il doute, il examine, & ne croit point du tout que l'inoculation puisse être faite indistinctement à tout le monde, ni que le soin de la faire doive être commis indifféremment à tous ceux qui auroient la hardiesse de s'en charger; au contraire, il prévoit le brigandage qui pourroit en résulter, & il en redoute les suites pour la société. L'on sait même qu'il a refusé d'admettre à cette épreuve nombre de personnes qui se sont offertes pour la subir, & dont il n'a pas jugé la disposition assez favorable pour être assuré du succès.

C'est donc à tort qu'on dépeint M. *Tronchin* comme un philosophe orgueilleux qui veut tenter la Providence, changer l'ordre de la nature, & subju-

guer des préjugés dans lesquels nos pères ont vieilli. Ce n'est point là son idée ; il a simplement observé les effets d'une opération établie depuis long-temps chez des peuples jaloux de conserver la beauté de leurs enfans. Il a consulté pareillement les effets de cette même opération chez une nation plus voisine de nos climats , & trouvant que la somme des biens qui en résultoit excédoit la somme des maux , il a cherché à prévenir & à aider la nature dans son épuration ; le succès a couronné ses tentatives , & lui a mérité la confiance d'une grande Ville, témoin journallement de l'efficacité de sa pratique.

La réussite n'a cependant point enhardi M. *Tronchin* jusqu'au point de devenir le panégyriste perpétuel de l' inoculation. Il s'en explique avec sagesse ; il la conseille avec mesure , & ce n'est pas lui rendre justice que de lui faire débiter par jour cent misères , lorsqu'il n'est pas capable d'en dire une seule. C'est purement notre faute & non pas la sienne ; il parle peu , il s'observe , & ce n'est pas le côté par où nous brillons le plus.

J'ai remarqué que le plus grand obstacle que M. *Tronchin* eut à combattre ici, est la tendresse maternelle. Elle s'est soulevée au seul nom d'un homme qui, disoit-on, réalisoit des maux incertains. Chaque mère a tremblé pour son fils, & c'est d'après cette vive émotion d'entrailles, qu'on a caractérisé notre Médecin. L'élève du grand *Boerhaave*, la lumière Génévoise est devenu le fléau des mères & la terreur des enfans. Ce sentiment a été outré au point que j'ai entendu dire à une femme d'esprit, ou qui passe pour en avoir, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit souper avec un homme qui portoit de la graine de petite vérole dans sa poche. Une autre soutenoit que la boîte du Docteur étoit celle de *Pandore*, dont il faisoit à son gré sortir la goutte, la peste, & toutes les malignes influences qui affligent le genre humain. Malgré ce discours, M. *Tronchin* a été couru. La confiance, la curiosité, le bel air & la mode l'ont fait assiéger, & sachant qu'on ridiculisoit la simplicité d'un grand nombre de ses propos & de ses remèdes, il nous a permis d'être fots en payant.

Il est certain que plusieurs personnes ont eu à s'applaudir de l'utilité de ses ordonnances ; il n'a point fatigué leur tempérament par la violence des remèdes , & s'il n'a pas guéri tous ceux qui se sont présentés à lui , c'est qu'en tout temps & en tout pays , la maladie & la mort seront toujours plus forte que la Médecine & le Médecin , quel qu'il puisse être. Il est entr'autres , un ordre de malades , pour qui la nouveauté est un spécifique admirable ; mais malheureusement l'effet n'en est pas de durée. Ce sont ceux dont les trois quarts de la maladie réside dans l'imagination , & les malades d'habitude. Un nouveau Docteur , un nouveau régime raniment leur confiance , & les premiers essais leur paroissent toujours salutaires. Le charme se dissipe ; l'ennui revient ; la confiance diminue , & les plaintes recommencent. C'est toujours quelque chose que d'avoir gagné du temps ; il faut recourir à un autre Médecin , à une autre recette. Le malade n'en est pas mieux au fonds ; mais l'illusion qu'il se fait , l'espérance dont il se repaît , est un soulagement pour lui ; le

changement est un palliatif pour son imagination , qui est le siège principal de la maladie.

Ce genre de malades a besoin , plus qu'un autre , d'être remué par la singularité. Un Médecin ordinaire , quoiqu'habile , les affecte peu. S'il est François , l'impression est légère. Un Anglois , un Hollandois commence à intéresser l'attention. Un Turc seroit excellent , un Persan admirable , un Siamois encore meilleur. La confiance croîtra en proportion de ce qu'il viendra de plus loin : elle augmentera aussi suivant le degré de particularité qu'il fera entrer dans ses opérations , dans ses habillemens , dans sa manière de vivre & de parler. Saigner , purger , tâter le pouls , parler bon François , on est accoutumé à cette rubrique bannale , & l'on en est las. Une route extraordinaire offre des attrait nouveaux à quiconque a pris son parti d'être malade.

C'est la raison pour laquelle nous avons vu dans tous les temps quelque nouveau phénomène s'accréditer en Médecine ou en charlatanerie ; on le prône avec emphase ; c'est l'homme du jour :

le prestige se soutient six mois, un an ; mais les effets parlent moins que les hommes ; l'admiration s'épuise & se convertit en dédain ; un autre le remplace, & leurs noms vont se perdre successivement dans la foule & l'obscurité dont on les avoit tirés sans savoir pourquoi.

On a vu à Paris un M. *de la Mulo-
tière*, un Médecin Arabe, & vingt autres que l'on pourroit citer, attirer journellement chez eux le concours le plus nombreux. L'un avoit le secret de connoître toutes les maladies dans les yeux ; mais à peine savoit-il lire. Il ne connoissoit d'autre faculté que celle de boire, ni d'autres degrés que ceux de la cave. L'autre, sans être jamais sorti de la banlieue, avoit apporté d'Arabie des spécifiques admirables. Son art consistoit à avoir échangé sa souquenille contre un habit oriental, & couvrant son ignorance d'un jargon inintelligible, il s'applaudissoit de trouver des malades plus simples que les remèdes qu'il leur distribuoit. Comme la crédulité du vulgaire est un fond inépuisable, ces hommes aussi grossiers qu'ignorans étoient plus,

courus, plus payés que des Docteurs en règle, qui depuis trente ans suivoient les sentiers battus.

Je me garderois bien, Madame, d'admettre la plus légère comparaison entre de pareils aventuriers & M. *Tronchin*, que j'honore. Son état, ses études, sa fortune, ses liaisons, ses mœurs, le rendront toujours un homme célèbre & distingué, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe où son mérite est connu.

Ce qui met le dernier sceau à sa réputation, c'est la distinction glorieuse qu'il vient d'obtenir de la part d'un grand Prince, dont la prudence courageuse a confié à son expérience un dépôt cher à son cœur & à toute la nation. L'événement a justifié la sagesse des précautions, & notre reconnoissance pour M. *Tronchin* doit être proportionnée à notre tendre & respectueux attachement pour ce Prince, dont nous avons sincèrement partagé les inquiétudes.

Je ne me puis dispenser, Madame, de vous rendre compte à ce sujet d'une conversation dont j'ai été le témoin. On parloit des préparatifs qui se faisoient pour l'inoculation de M. le Duc DE

CHARTRES. Une dévote fit des exclamations étonnantes , & elle s'opposa en forme à l'opération , sous prétexte que le germe d'insertion ne pouvoit venir que de Genève ou d'Angleterre ; que par conséquent se trouvant infecté d'hérésie , on couroit risque d'altérer la pureté du sang de *St. Louis* , dont la catholicité devoit subsister sans le moindre mélange impur. Elle voulut à ce sujet citer les Pères de l'Eglise ; mais comme l'inoculation étoit ignorée de leur temps , elle se contenta de dire , qu'ils s'étoient perpétuellement opposés aux conjonctions entre personnes de Religion différente ; qu'ainsi ce qu'ils avoient décidé pour le tout , devoit s'appliquer à la plus légère partie. Comme elle s'échauffoit , on eut la complaisance de lui accorder qu'un germe catholique seroit plus analogue ; l'on consentit donc que M. *Tronchin* en fît venir de Lyon , & qu'il le choisît par préférence dans le sein d'une famille anciennement attachée à la pureté du dogme. Un Marquis nouvellement arrivé de ses terres s'éleva fortement contre ce projet. Il soutint que le germe

Lyonnois pourroit être roturier, & qu'on ne devoit l'employer qu'avec l'entière certitude qu'il provenoit d'une ancienne noblesse : autrement, dit-il, ce seroit déshonorer le sang de France que de l'allier à un limon impur, avec lequel le sang de tant de Héros & de Rois ne devoit ni couler ni sympathiser. Il fit à ce sujet une dissertation pathétique sur les mésalliances & sur les dangers qui pouvoient résulter.

Un Abbé, qui étoit présent, crut avoir fait une rare découverte, en proposant l'usage d'un germe de la Maison Royale d'Angleterre, s'il étoit possible d'en avoir. Sa raison étoit que le propre des Maisons souveraines étoit de s'allier ensemble, & qu'ainsi l'opération seroit plus conforme à la règle des proportions. Notre dévot revint encore pour faire valoir l'intérêt de la Religion ; mais un politique, qui depuis quelque temps méditoit profondément, éleva tout d'un coup la voix, & dit affirmativement que le systême de l'Abbé étoit impraticable dans les circonstances présentes. Les Anglois, s'écria-t-il, sont impétueux, & de tout temps antipathiques avec nous.

Leur levain fier & altier sympatiseroit mal avec la douceur & la bonté qui caractérisent la Maison de France. Actuellement la bile fermente trop vivement dans le sang Anglois , l'abondance du chyle & le gonflement des vaisseaux leur enfle la rate , & l'acreté de leurs humeurs causeroit à l'Inoculé une irritation & un feu dévorant ; car un germe se ressent toujours de sa première origine.

On alloit répondre à ces difficultés , lorsqu'un Académicien de Province prit hautement l'affirmative sur la dernière partie du discours : oui , je soutiens , dit-il , que le germe doit être connu & éprouvé ; c'est là le point essentiel & difficile , non - seulement il faudroit connoître celui dont le levain dérive , mais on devroit même remonter jusqu'à la quatrième génération de père & mère , pour s'assurer de la pureté de son sang ; l'examen devroit s'étendre jusqu'aux nourrices. Enfin , il faudroit approfondir les inclinations, les mœurs, la bonne santé de tous ceux qui ont participé à la fabrication du principe pour être bien assuré qu'un ferment impur ne laissera aucune impression disgracieuse dans la masse du sang de l'inoculé.

On s'échauffa vivement sur ces différentes opinions au point de ne plus s'entendre. Un homme qui avoit beaucoup voyagé, vouloit qu'on fît venir de la Chine de la petite vérole en poudre, afin de la faire respirer en guise de tabac à ceux qui voudroient se soumettre à l'épreuve. Ce genre d'insinuation étoit, selon lui, plus propre & moins risquable que l'inoculation. Un Chanoine proposoit gravement de faire venir en droiture de la graine féminine de Georgie ou de Circassie, parce que la tige devoit en être belle & peu mordicante. En un mot, quoiqu'on ne se déchainât pas contre l'épreuve, quant au fond, on éleva tant de difficultés dans la forme, que l'opération seroit encore à faire, si M. *Tronchin* eut été forcé d'attendre la fin de ces débats. Heureusement il s'est déterminé, après avoir pris les plus justes mesures, & nous devons le remercier de la tranquillité d'esprit qu'il procure à une famille auguste dont la perpétuité intéresse le Royaume. J'ai l'honneur d'être, &c.

F I N.

